

La Vie moderne. Journal-revue
hebdomadaire des hommes et
des choses du jour

La Vie moderne. Journal-revue hebdomadaire des hommes et des choses du jour. 1859/11/16-1859/12/15.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

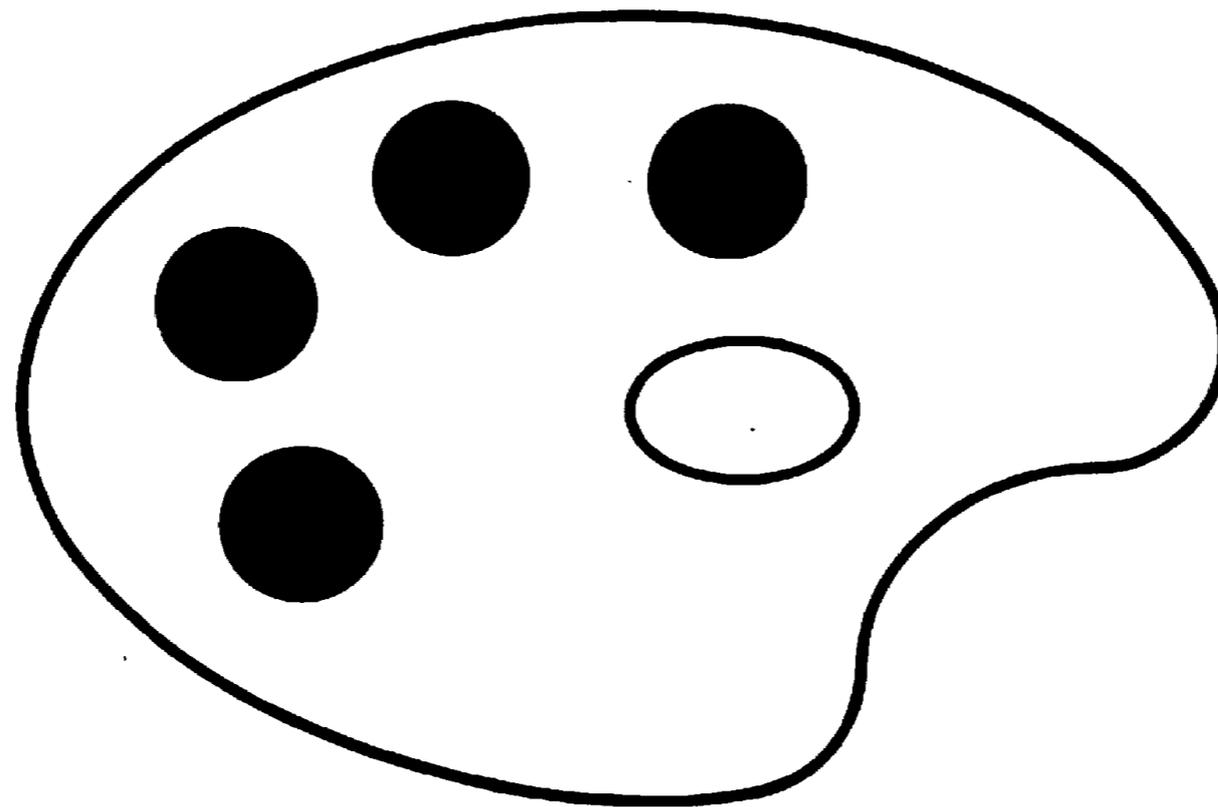
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

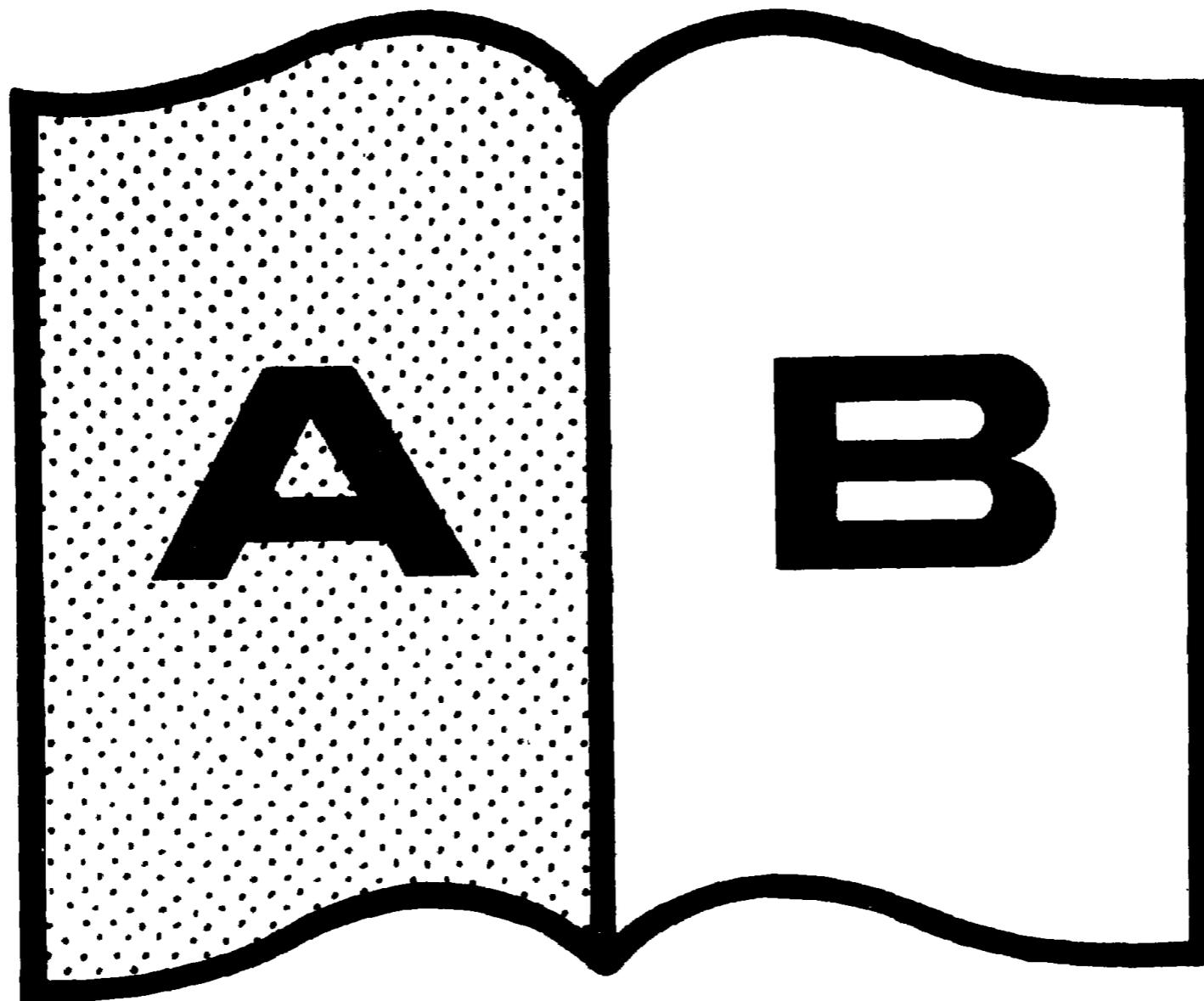
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

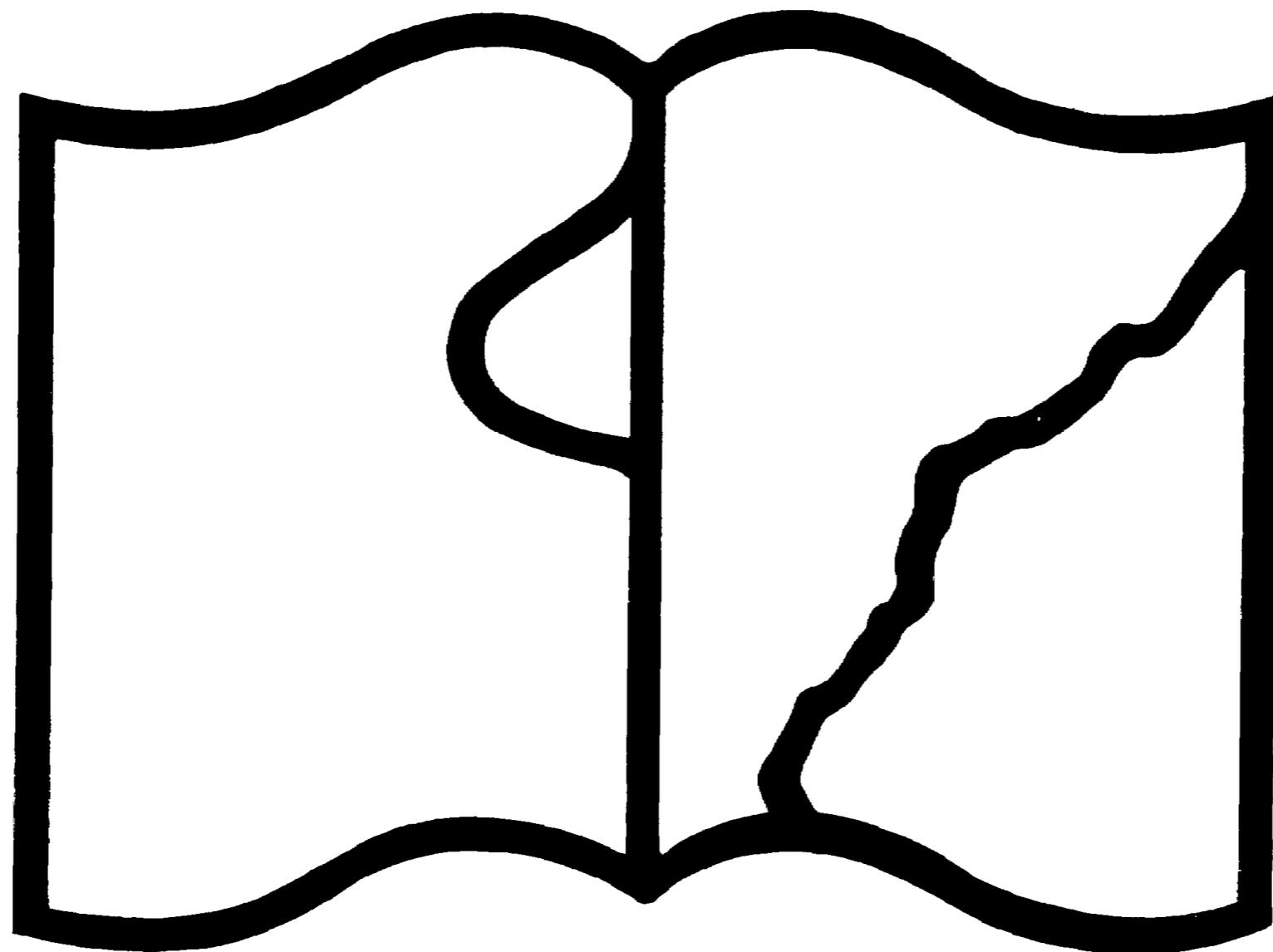


Original en couleur
NF Z 43-120-8



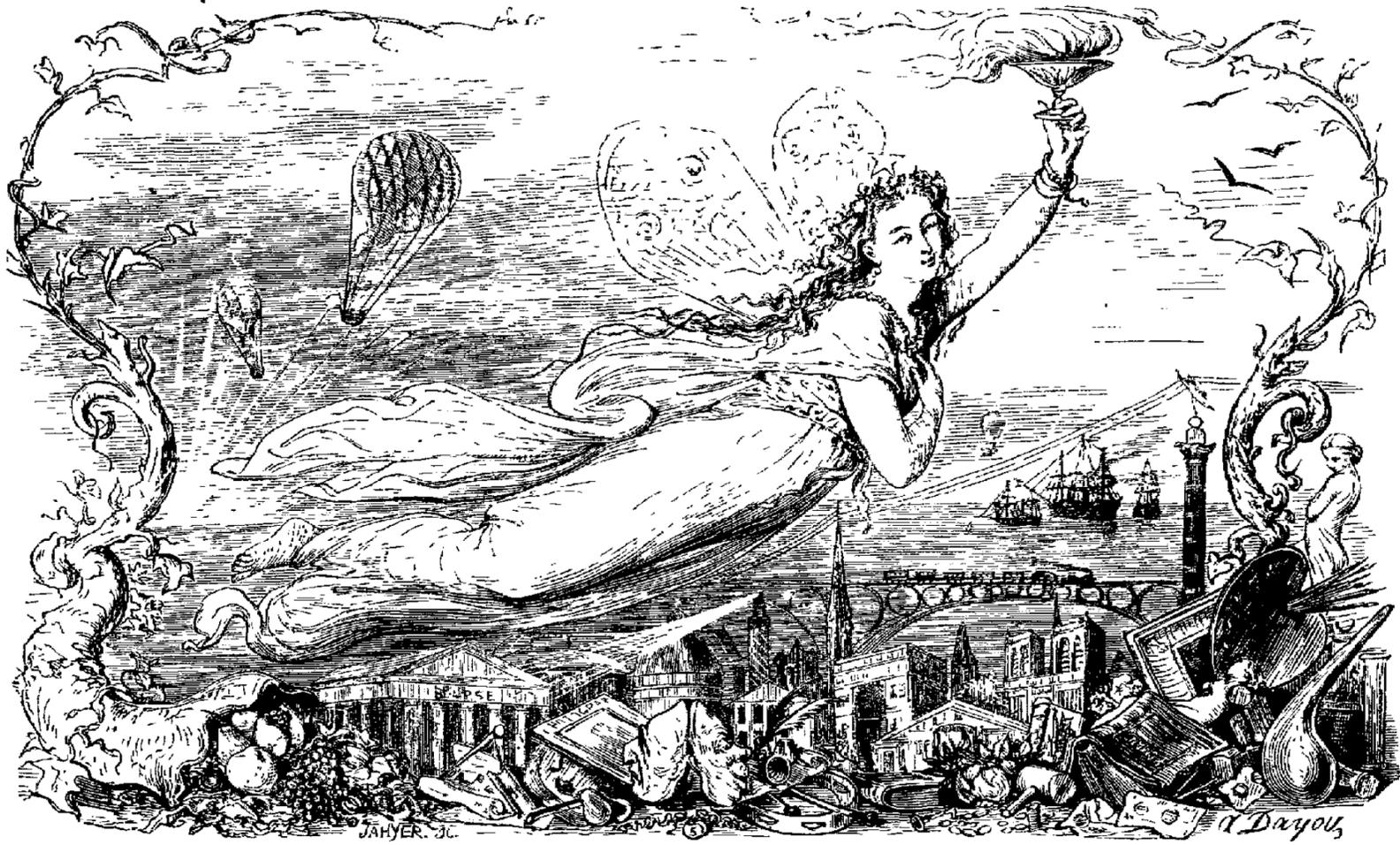
Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Où, le temps a doublé son cours,
 L'humanité se précipite,
 Tous les chemins deviennent courts
 L'Occan n'a plus de limite!

La vie est loignée au loin,
 Sur la pente elle est entrainée,
 Nous vivons plus en un seul mois
 Qu'en nos aïeux dans un an!

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS — THÉÂTRES — BIOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal. à la Librairie de L. MEUCNOT, 7. quai Conti (en face du Pont-Neuf),

A l'imprimerie N. CHAMÉ et C^{ie}, 20, rue Bergère.

A la Photographie des Deux-Mondes P. FÉLIX et TRINQUART, 54. place Cadet.

A PARIS

ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le **TIMES**.

LIBRAIRIE EUGÈNE MEUGNOT,

Quai Conti, 7.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

LE PARC AUX CERFS DU ROI LOUIS XV, étude historique, par Louis LACOUR, seconde édition. Brochure in-16, de 52 pages, dont il ne reste plus que quelques exemplaires. 2 fr.

ANNUAIRE historique, anecdotique et critique du BIBLIOPHILE, du Bibliothécaire et de l'Archiviste, pour 1860,

Publié par Louis LACOUR. — Première année.

C'est l'Agenda, le Memento du Bibliophile, du Bibliothécaire et de l'Archiviste, et c'est en même temps le guide du simple curieux dans le monde des bibliothèques. On y trouve une énumération complète des archives et des bibliothèques de Paris, publiques, non publiques et particulières, c'est-à-dire la clé des plus remarquables dépôts littéraires de l'Europe. Notices historiques, renseignements administratifs et autres viennent se grouper dans ce guide pratique, utile avant tout. La première partie se complète par une notice substantielle sur l'administration et le but de l'École des Chartes, la liste des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et celle de tous les archivistes des

départements. La seconde partie se compose : 1° de **Miscellanées** intéressantes, dont nous copions les titres : *Les bibliothèques de Paris en 1700.* — *La première édition des Pensées de Pascal devant la censure.* — *Deux questions.* — *Bibliophiliana.* — 2° de *Glane* et de *Souvenirs de l'année 1858-59*, divisés en *Faits notables* — *Recherches et découvertes.* — *Publications étrangères.* — *Renseignements stratégiques.* — *Nécrologie.* — *Ventes remarquables.* — *Biographie bibliographique.* — Une 3° partie contient des listes de libraires, de relieurs, etc., et le tout est précédé d'une préface qui indique le but de cette utile publication et son avenir.

LIBRAIRIE PCULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

Histoire politique et littéraire de la Presse en France, avec une Introduction historique sur les Origines du Journal et la Bibliographie des journaux depuis leur origine, par Eugène HATIN.

Cette histoire formera cinq beaux volumes d'environ 500 pages chacun. Elle paraît en même temps in 8° et grand in-12.

Les trois premiers volumes sont en vente. PRIX DU VOLUME in-8° : 6 F. ; in-12 : 4 F.

Histoire de soixante ans, par Hippolyte CASTELL, dix volumes in-8°.

Les deux premiers volumes sont en vente. PRIX DU VOLUME in 8° 5 F.

Librairie de PAGNERRE, rue de Seine, 48.

ALMANACHS POUR L'ANNÉE 1860



Chaque année, Septembre voit éclore des milliers de petits volumes de toute largeur et de toute longueur, qu'un titre semblable rapproche dans le *Journal de la Librairie* et à l'étalage des libraires ; nous avons nommé les ALMANACHS. Septembre est le neuvième mois de l'année. Est-ce pour ce motif que la gestation des auteurs de ces livrets arrive alors à son terme ? L'almanach, pour suivre cette comparaison, naît donc quatre-vingt-douze jours avant le moment où il doit commencer à vivre : d'où l'on peut conclure qu'il est déjà très-vieux lorsqu'il devient utile, et qu'il peut presque se classer

parmi les livres de rebut. Il a perdu tout intérêt d'actualité, et le plus souvent le salon et le cabinet, qu'il ne saurait plus recréer, le rejettent à l'antichambre ou à la cuisine. nous devons donc nous empresser d'en parler, et vous aussi, lecteurs, devez-vous vous hâter de faire votre choix.

Les almanachs de 1860 se sont abattus avec rage sur la critique. Pour notre part nous avons été accablé : cent vingt-deux almanachs à Paris seulement nous ont demandé huit jours de lecture. Ce sont... non, je vous épargnerai cette énumération, je me

contenterai d'énumérer le sujet, car il y a almanachs et almanachs, comme il y a fagots et fagots.

D'abord, je laisse de côté, avec votre permission, les compactes imitations des Nostradamus et des Matthieu Lansberg, qui couvrent deux tables automénoir : *l'Astrologue universel*, le *Véridique*, *Almanach sans pareil*, le *Prophète français*, le *Véritable double Liégeois*, le *Véritable Universel*, le *Triplicite Liégeois*, le *Nouveau double Liégeois*, le *Double Almanach Français*, le *Villageois*, le *Petit Villageois*, etc., etc.

Il y a au milieu de tout cela un *Souvenir d'un grand homme* que je me suis hasardé à parcourir, et qui le dispute en naïveté au plus double des doubles almanachs liégeois.

Ici j'ouvrirais une parenthèse pour demander aux éditeurs et qu'ils entendent par ce mot « double » sur le sens duquel j'ai interrogé vainement quelques amateurs de ce genre d'almanachs. S'ils veulent bien nous répondre, je ne doute pas que la *Vie moderne* ne mette à leur disposition de doubles lignes dans une double colonne, qu'on leur paiera comme une double copie, pourvu toutefois qu'ils ne nous donnent pas une double explication, ce qui ne serait nullement fait pour éclairer notre esprit, ni le votre.

Place au tambour-major des almanachs, à l'



ALMANACH DES SALONS.

A lui tout seul, ma foi, il est presque de taille à couvrir dix de ses confrères rangés les uns près des autres. En outre, s'il est le plus grand par son format, il est un des

bons par son contenu. Puis il renferme des illustrations ; mais ce n'est pas là son beau côté... Chut donc ! Nous sommes gâtes, sous ce rapport, par l'

ALMANACH D'ILLUSTRATIONS MODERNES.

Coquet, propre, violet — dore sur tranches, s'il vous plaît ! — en un mot, le plus élégant des almanachs du grand monde. La gravure en bois n'a pas produit en 1859 de plus jolies planches que quelques unes de celles qui ornent ce recueil. Nous citerons la *Crimoine aux champs*, de Janet Lange, composition empreinte d'une naïveté enfantine et villageoise très-bien rendue ; le *Passe, le Présent et l'Avenir*, allégorie aussi claire qu'élevée. L'exposition de 1859 a laissé reproduire certaines de ses meilleures toiles — rares, trop rares. Dans le même recueil, plusieurs des dessinateurs qui ont

servi la guerre en Italie ont inséré des impressions rapportées de ce glorieux et douloureux voyage. *L'Attaque des hauteurs de San-Martino* peut être citée comme une page d'un vif intérêt ; puis vient un musée d'autres dessins que leur bonne exécution recommande autant que les sujets qu'ils représentent, et qui sont empruntés la plupart à l'histoire contemporaine.

Un autre almanach du même genre qui mérite les mêmes éloges est l'



Qui le temps double son cours,
 Chemins se précipitent
 Et les chemins s'en vont en cours
 L'Océan n'a plus de limite!

La vie est longue aux bons,
 Sur la pente de la vieillesse,
 Vous vivons plus qu'un seul mois
 Qui nos aieus dans une année!

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS — THÉÂTRES — BIOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal, à la Librairie de E. MEUCNOT, 7, quai Conti (en face du Pont-Neuf),

A l'imprimerie N. CHAIX et C^e, 20, rue Bergère,

A la Photographie des Deux-Mondes P. PETIT et TRINQUART, 31, place Cadet.

A PARIS

PRIME à tout Abonné pour un an (30 FRANCS) :

UN PORTRAIT photographié sur papier (ou un **PORTAIT** en pied pour cartes de visite),
 par **PETIT et TRINQUART**, place **Cadet**, 31, au gré de l'Abonné.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Offrira à ses Abonnés, pour le 1^{er} Janvier, de doubles étrennes, qu'elle pense doivent leur être tout particulièrement agréables.

SOMMAIRE DU PRÉCÉDENT NUMÉRO :

Dédicace à Gustave Nadaud, par Ernest LACAZ. — Chronique, par Fnn. Esqfr. — Quelques-uns de nos hommes du jour. M. le marquis de Bryas, par J. d'OUTREPONT. — Biographie : Gustave Roger, par E. V. B. — Portrait. — Indiscrptions : Salons, foyers et coulisses, par O. JOURN. — Théâtres : le Théâtre à Paris, par Sophronyme d'ORRÈC; Italiens; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck, par G. V. HANDL. — Le Palais moderne, par Perrin DANDIN. — Gravure : Figaro. — O la podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Annoncera le sommaire, en les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.

ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le Times.

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- LES AMIS DE LA NATURE, par CHAMPELIX, avec un frontispice gravé par BRACQUMOND, d'après un dessin de GUSTAVE COURBET, et une caricature des œuvres de l'auteur, par EDMOND DUPANTY, 1 vol. 2 fr.
- RECUEIL DES FACTUMS D'ANTOINE FURETIÈRE, de l'Académie française, contre quelques-uns de cette académie, suivi des pièces historiques données dans l'élection de 1691, avec une introduction et des notes historiques et critiques, par CHARLES ASSÉLINEAU, 2 vol. in-10 7 fr.
- AFFAIRE DU COLLIER. — MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE LAMOTTE-VALLOIS, sur sa vie et son époque, — 1754-1830 — publiés d'après le manuscrit autographe, avec un la tonique préliminaire, les pièces justificatives et des notes, par Louis LACOUR, 1 vol. 3 fr.
- CONTES DE LA MÉRIDIANE, par HENRI DE LACRETEIIE. — *Luciola*. — *La Robe*

- blanche*. — *Servant*. — *Le Cygne de Mantoue*. — *Le Banc du Jardin*. — *La Terrasse du Docteur*. 1 vol. 2 fr.
- LES TRÉTEAUX DE CHARLES MONSELET, farces et dialogues, avec un frontispice dessiné et gravé par BRACQUMOND (L'Académie). — *Le Siège de la Rue des Deux Mordus*. — *La Bibliothèque*. — *Le Vaudeville du Crocodile*. — *Les Postilles de Rukhien*. — *Les deux Dumas*. — *Les Fils*. — *Quatre hommes et un caporal*. — *La Police littéraire*. — *L'Enfer des gens de lettres*. — *La Scène d'un Jeune Homme pauvre*. — *Le Duel*. — *La Distribution des Prix*. — *Mon Lunémi*) 1 vol. 2 fr.
- HONORÉ DE BALZAC, par THÉOPHILE GAUTIER, édition revue et augmentée, avec un portrait gravé à l'eau forte par E. Hérouin, et des fac-simile d'autographes, 1 vol. 2 fr.
- ŒUVRES INÉDITES DE PIRON, prose et vers, accompagnées de Lettres également inédites adressées à Piron par mesdemoiselles Quinault et de Bar, avec une introduction et des notes, par HONORÉ BONHOMME. 1 vol. in-8, avec fac-simile . . . 6 fr. 1 vol. in-12, id. 3 fr. 50
- LETTERES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, de 1739 à 1749, par CH. DE BROSSES, avec une étude littéraire et des notes, par HIPPOLYTE BABOT. (Seule édition sous suppressions). 2 vol.; le volume. 2 fr.

LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE CRITIQUE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE — paraît le 10 et le 25 de chaque mois, par numéro de 48 colonnes in-4°. Chaque année est terminée par une table alphabétique des matières. — On s'abonne à Paris, chez R. DURAND, libraire, 7, rue des Grès-Solbonne. — Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, s'adresser à M. Ludovic LALANNE, directeur-gérant. — Prix pour Paris et les départements : un an, 12 f., six mois 6 f. — Pour l'étranger, le port en sus. — Envoyer un mandat à vue, ou sur la poste, à l'ordre du directeur-gérant, rue de Conde, 20. — Un numéro, 50 c. — *Dernier numéro de la 1^{re} année* (20 octobre 1859) : Ch. du BOUZET. La Jeunesse de Catherine II. Pierre III (suite). — LAURENT PICHAT. La Légende des siècles, de v. Hugo. F. DUMER. Sur une lettre d'Auguste à Horace. — A. REX. Courrier italien. — *Bulletin bi-*

biographique, Collection d'anciens poètes français. La vie de saint Thomas de Cantorbéry, par Ch. Hippolyte. — *Revue théâtrale*, par L. ÉNAULT. — *Publications nouvelles*. Livres français, journaux français, périodiques français. — Table alphabétique des matières. — *Premier numéro de la 4^e année* (10 novembre 1859) : *Chronique*, par M. LAMBERT. — G. SERVICES. La Société des auteurs dramatiques et une petite-bille de Racine. — Ch. du BOUZET. La Jeunesse de Catherine II (suite). — G. VATTIER. Précieux et précieuses, par M. Livet. — A. REX. Courrier italien. Lettre inédite de Louis XVI. — *Questions et réponses*. — *Bulletin bibliographique*. Fleurs des vieux poètes légiers, par M. PIERMANS et HELLIG. — La Maîtresse de maison, Mlle Ulric Trémadure. L'Enfant, par Mme****. — *Revue théâtrale*, par L. ÉNAULT. — *Publications nouvelles*. Livres, Journaux, Périodiques.

ALEXANDRE GRUS, ÉDITEUR DE MUSIQUE, BOULEVARD BONNE-NOUVEAU, 31, vient de publier une charmante série de morceaux de Piano, dont le succès aura certainement un grand retentissement dans nos salons, cet hiver. Nous citerons surtout de CH. B. LYSBERG : *La Moldavienne*, — *la Bayadère*, — *la Naïade*, — *l'Arabade*, — *la Ballerina*. — Nous recommandons encore : *la Moscovite*, par ASCHER, et *le Diable au moulin*, l'une des plus jolies valse de BURG-MULLER. — N'oubliez pas le *Caprice militaire* et le *Retour de l'armée*, deux morceaux caractéristiques à quatre mains, de LEFFBUR-WÉLY, ainsi que sa *Russe*, fantaisie-valse pour le piano. — La Maison GRUS vient d'acquiescer au feu des enchères la propriété des *Noce de Jeannette*, l'un des plus charmants opéras de Victor MASSÉ.

Librairie de PAGNERRE, rue de Seine, 48.

ALMANACHS POUR L'ANNÉE



ALGHE SON HUC, 1

ALMANACH LUNATIQUE



que l'un annonce comme « rédigé par un réromancien joyeux et savant, descendu tout exprès des montagnes de la lune pour dire ce qui s'y passe, » est excessivement peu *lunatique* et se classe parmi les almanachs *anecdóticos*. Il a un petit bulletin des tribunaux qui ne manque pas de verve. Mais copions :

Peut-on ou, ne peut-on pas battre sa femme?

LE PRÉSIDENT. — Moreau, vous avez battu votre femme?
MOREAU (*d'un air fin et clignant de l'œil*). — Ah! monsieur le président, ce n'est pas ce que vous croyez.

LE PRÉSIDENT. — Comment, ce n'est pas ce que je crois? Vous avez battu votre femme?

MOREAU. — Mon président, je vous le répète, ce n'est pas ce que vous croyez

LE PRÉSIDENT. — Que voulez-vous dire?

MORRU. — Dame, mon président, c'est ma femme légitime.

LE PRÉSIDENT. — Bien! Mais pourquoi l'avez-vous battue?

MORRU. — Puisque je vous dis que c'est ma femme légitime!

LE PRÉSIDENT. — Eh bien! la loi ne vous donne pas le droit de battre votre femme légitime.



Qu'le temps a double son cours,
 L'humanité se précipite,
 Dans les chemins devient plus creux,
 L'oeil n'a plus de limite

Et vie et joie autrefois,
 Sur la pente de ce courroux,
 N'ont vécu plus en un seul mois,
 Que nos yeux de la nuit ont vu.

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS — THÉÂTRES — BIOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal, et la Librairie de L. MEUCKOW, 7, quai Conti (en face du Pont-Neuf),

A l'imprimerie N. CHAIN et C, 20, rue Bergère,

A la Photographie des Deux-Mondes P. PETIT et TRINQUART, 31, place Cadet.

A PARIS

La Prime seule vaut l'abonnement.

PRIME à tout Abonné pour un an (30 FRANCS):

UN PORTRAIT photographié sur papier (ou un **PORTRAIT** en pied pour cartes de visite),
 par **PETIT et TRINQUART**, place **Cadet, 31**, au gré de l'Abonné.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Offrira à ses Abonnés, pour le 1^{er} Janvier, de doubles étrennes, qu'elle pense devoir leur être tout particulièrement agréables.

SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS :

N° 1. Dédicace à Gustave Nadaud. — CHRONIQUE : Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas. — BIOGRAPHIE : Gustave Roger. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et cuisines. — THÉÂTRES : le Théâtre à Paris ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck. — LE PALAIS MODERNE. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.
N° 2. Lettre de M. Joseph Prudhomme, avec sa signature et son paraphe autographié (ne varier). — CHRONIQUE. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Eux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — Forget-me-not d'un collectionneur : Ce « polisson de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Bantan jeune. — Portrait. — THÉÂTRES : Français, Le Duc Job ; Variétés, Monsieur Jules ; Théâtre-Lyrique, Orphée. — BOUTADES : Des vieilles affiches en général et de celles de Villafranca en particulier. — NOTRE ALBUM : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — LE PALAIS MODERNE : Veits dets sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : M. Bourgeois.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Annoncera le sommaire, ou les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.

ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le TIMES.

HEU, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin. — Rimes et Mélodies (Recueil de 12 morceaux de chant), musique d'Aristide HIGNARD.

HACHETTE et C^o, libraires-éditeurs, rue Pierre-Sarrasin. — La Femme, par M. J. MICHELIER. Ce nouvel ouvrage de l'illustre historien est appelé à avoir, comme l'Amour, une immense publicité. Les questions qu'il traite sont des plus actuelles et des plus intimes. — Deux Amis en 1793, par A. ASSOLVANT. — Alba, par Louis EXAULT. Ce roman nouveau est précédé de la jolie dédicace que voici : « A Madame la maréchale comtesse REGNAULT DE ST-JEAN D'ANGELA : Madame, permettez-moi d'inscrire votre nom en tête de celui de mes livres que je regrette le moins d'avoir fait. Je vous l'offre, Madame la Maréchale, comme un souvenir reconnaissant de l'intérêt que vous avez daigné témoigner à mes premiers essais, comme un hommage à vos goûts distingués, à la sympathie bienveillante avec laquelle vous encouragez autour de vous la Littérature et les Arts.

» C'est à Venise même, épris de sa beauté, ému de ses malheurs, que j'ai écrit Alba. Les Autrichiens n'étaient pas encore nos ennemis, ils sont devenus nos amis depuis. Je n'ai rien eu à changer à mon œuvre, parce que je l'avais consacrée à des choses qui ne changent point : l'amour de la patrie, le culte de l'indépendance, le respect de la nationalité. Ce sont là, je le sais, des sentiments qui ont toujours trouvé de l'écho dans votre cœur. Mon livre est un soldat de cette cause italienne pour laquelle Monsieur le Maréchal a si noblement combattu. Je ne pouvais

oublier, quand la France s'en souvient, qu'à Magenta et à Solferino, le nom que vous portez s'est couvert de gloire. » Daignez agréer, etc. L'AUTEUR D'Alba.

GUILLAUMIN et C^o, éditeurs, 14, rue de Richelieu. L'Économie politique et la Justice, examen critique et réfutation des doctrines économiques de M. P.-J. PROUDHON, précédées d'une Introduction à l'étude de la Question sociale, par Léon WALRAS. 1 vol. in-8° ; prix de souscription, 4 fr.

MICHEL LÉVY frères, éditeurs, rue Vivienne. Masques et Bouffons (Comédie italienne), texte et dessins de Maurice SAND, gravures de Manceau, préface de George Sand

A. CADART, éditeur d'estampes, rue Saint-Sinée et gravée par Léopold FLAMENG. Le vieux Paris s'en va ! Sous le marteau du Lunousin tombent les vieilles maisons et les vieux quartiers, et aussi toutes les choses qui faisaient de Paris une cité pittoresque et originale, sans pareille peut-être au monde : elle avait cent aspects, cent physionomies différentes, desormais elle n'en aura plus qu'une. — Mais Léopold Flameng s'est donné la tâche de reconstituer Paris, avec son aspect passé ou en train de passer ; il a voulu rééditer, pour ainsi dire, ces tomes de toutes sortes, afin de permettre aux curieux et aux archéologues d'y retrouver les traces

des mœurs, des habitudes, des métiers plus ou moins interlopes de la vieille capitale. — Pour rendre son œuvre plus intéressante encore, Léopold Flameng s'est assuré le concours d'écrivains distingués qui l'aideront de leurs recherches et de leur talent, et qui diront avec la plume ce qu'il n'a pu dire avec son crayon. — Chaque livraison sera composée d'une gravure (eau forte) sur papier Chine, et d'une ou plusieurs pages de texte, grand in-4°, réunies sous une belle couverture. — Prix de la livraison : 1 fr. 50 c. — Il paraîtra deux livraisons par mois. Les personnes qui désireraient s'abonner à cette publication peuvent, dès à présent, s'adresser à l'éditeur. — L'abonnement commencera à partir du 1^{er} janvier 1860, pour trois mois, six mois et un an. Chaque souscripteur recevra, à la fin de l'année, un frontispice illustré, et pour prime, une belle estampe composée et gravée par Léopold Flameng. — Conditions de la souscription : Paris, un an, 20 fr., six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. Départements, un an, 21 fr., six mois, 12 fr., trois mois, 7 fr. Étranger, un an, 22 fr., six mois, 13 fr., 3 mois, 8 fr. — Édition sur papier de Hollande, prix 40 fr. — Pour que chacun puisse apprécier le mérite réel de cette œuvre essentiellement artistique et littéraire, l'éditeur fera paraître, au 1^{er} décembre prochain, deux spécimens complets. Prix, 1 fr. 50 c. le numéro, et 1 fr. pour les personnes qui prendraient un abonnement. En vente chez tous les éditeurs, marchands d'estampes et libraires. — Pour les départements et l'étranger, adresser un mandat sur la poste, à M. Alfred CADART, éditeur d'estampes, rue Saint-Etienne.

Librairie de PAGNERRE, rue de Seine, 18.

ALMANACHS POUR L'ANNÉE



ALMANACH DU CULTIVATEUR.

ELLE LA AUSSI ORNAIT ma collection ; mais je lui ai donné la clef des champs ainsi qu'à l'

ALMANACH BOURGUIGNON

que j'ai échangé contre un panier de bouteilles du même ; il était vraiment fort bon — le contenu du panier.

Voici des almanachs spéciaux qui remplissent toutes les promesses de leurs titres : ce sont l'

ALMANACH DU SPORT

dit du gaudin — et l'

ALMANACH DU FIGARO

qui ouvre la série des almanachs amusants. C'est celui qui doit plaire le plus aux Parisiens, dont il flatte l'instinct critique, en faisant passer devant lui tant de types,

objets de sa moquerie. Une désopilante critique du Pardon de Ploermel, illustrée par Bertall, remplit les premières pages, et la chèvre n'en est pas le personnage le moins





On le croit double sur ce sa,
 L'horreur se peupre,
 Tous les chemins de ce monde,
 L'horreur la part de l'homme!

La vie est longue autrefois,
 Sur la pente est un jour,
 Nous vivons plus en un seul mois,
 Qu'en nos ayeux dans un siècle.

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRAIRE — BEAUX-ARTS — THÉÂTRE — PHOTOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal, à la Librairie de E. MEUCNOT, 7, quai Conti (en face du Pont-Neuf),

A l'imprimerie N. CHAIX et C^e, 20, rue Bergère.

A la Photographie des Deux-Mondes P. PETIT et TRINQUART, 31, place Cadet.

A PARIS

PRIME à tout Abonné pour un an (30 FRANCS) :
UN PORTRAIT photographié sur papier (ou un **PORTRAIT** en pied pour cartes de visite),
 par **PETIT et TRINQUART**, place **Cadet, 31**, au gré de l'Abonné.

La Prime seule vaut l'abonnement.



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Offrira à ses Abonnés, pour le 1er Janvier, de doubles étrennes, qu'elle pense devoir leur être tout particulièrement agréables.



SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS :

N° 1. Dédicace à Gustave Nadaud. — CHRONIQUE. — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas. — BIOGRAPHIE : Gustave Roger. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et coulisses. — THÉÂTRES : le Théâtre à Paris ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck. — Le PALAIS MODERNE. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.
N° 2. Lettre de M. Joseph Paulhomme, avec sa signature et son paraphe autographiés (ne varietur). — CHRONIQUE. — Critique littéraire : Lux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — Forget-me-not d'un collectionneur : Ce « poli son de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Dantan jeune. — Portrait. — THÉÂTRES : Français, le Duc Job ; Variétés, Monsieur Jules ; Théâtre-Lyrique, Orphée. — BOLLARDS : Des vieilles allées en général et de celles de Villafranca en particulier. — NOUVEAU ARBRE : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — LE PALAIS MODERNE : Letts dits sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : M. Bourgeois.
N° 3. Réponse de la cousine Madeleine à ce bon jeune homme Valentin de Quévilly. — CHRONIQUE. — TYPES ET CROQUIS : Ronde-major à la Bourse de Paris. — ACTUALITÉS : Un légataire en quête de 32 millions et un excentrique à 36 karats. — BIOGRAPHIE : Edmond About. — Portrait. — LIVRES NOUVEAUX. — VIEUX PARIS ET PALAIS MODERNE : Les nouveaux noms de nos vieilles rues. — INDISCRETIONS : Représentation au bénéfice de Roger. — THÉÂTRES : Palais-Royal, les Gens nerveux ; Gaîté, le Savetier de la rue Quincampoix. — Olla podrida. — Gravure : le Pol-de-rem, de Nadaud.



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Annoncera le sommaire, ou les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.



ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le TIMES.

TECHENER, libraire, rue de l'Arbre Sec, 32, annonce différents livres modernes parmi lesquels on remarque Marie-Antoinette et la Révolution française, 1 joli vol. in-12 br., 5 fr. — De la Santé des Gens de lettres, suivi de l'Essai sur les Maladies des Gens du monde, par TISSOT, 1 vol. in-12, 4 fr. — Esquisses morales, par DENIEL STERN, 3e édition, 1 vol. in-12 orné d'un portrait, gravé sur

acier, 5 fr. — Etudes historiques, littéraires et morales sur les Proverbes français et le langage proverbial, etc., par P.-M. QUIRANO, 1 vol. in-8°, 7 fr. — Sous presse : Les Souvenirs de M^{me} de Caylus, publiés par M. ASSÉLINEAU, 1 vol. in-12, orné de 4 lig. gravées sur acier, et un portrait. — Bibliothèque spirituelle de M. de SACY. La collection se compose — 1° Lettres spirituelles de Fenelon, édition revue et corrigée par M. S.

de Sacy, membre de l'Académie française, 3 vol. in-12 br., 18 fr. — 2° Lettres de piété et de direction, écrites à la sœur Cornuau, par Bossuet, 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 3° Choix des traités de morale chrétienne, de Duguet, 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 4° Sermons choisis, de Bossuet, Bourdaloue et de Massillon, 3 vol. in-12 br., 18 fr. — Sous presse : — Le Nouveau Testament, traduction française, 3 vol. in-12, 18 fr.

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par ANTOINE FALCHERY, 1 vol. . . . 2 fr.
COURONNE, histoire juive, par ALEXANDRE WEILL, 1 vol. 2 fr.
ÉMERAUDE, par ALEXANDRE WEILL, 2e édition, revue, 1 vol. 2 fr.
ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par THÉODORE DE BANVILLE. (Les Parisiennes de Paris. — Les Noctes de Mederic. — Un Valet comme on n'en voit pas. — La vie et la mort de Minette. — Sylvanie. — Le Festin des Titans. — L'Illustre Théâtre.) 1 vol. 2 fr.
LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par HIPPOLYTE BABOU. (La Gloriette — Le Cure de Minerve. — Le dernier Flagellant. — L'Hercule chrétien, Jean de l'Ours. — Histoire de Pierre Azam. — La Chambre des belles santes.) 1 vol. . . . 2 fr.
ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par EMILE MONTGILT. (Du Génie français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIe siècle. — De la Toute-Puissance

de l'Industrie. — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'Idée de la monarchie universelle. — De l'Homme éclairé. — De l'Italie et du Piémont. — Fragment sur le génie italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypochondriaque, 1 vol. 2 fr.
CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général SCHÖENHAUS, aide de camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la 7e édition allemande, par THÉOPHILE GAUTIER fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

Publications à petit nombre.

- HISTOIRE DU SONNET POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par CH. ASSÉLINEAU, 2e édition, in-8° 3 fr.
LA CARTE A PAYER D'UNE DRAGONNADE NORMANDE en 1685, par LOUIS LACOUR, in-8° 1 fr. 50 c.
ANTOINE LEMAITRE, par RAPETTI, ancien professeur suppléant au Collège de France, in-8° 1 fr. 50 c.
QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DES BONAPARTE, par RAPETTI, nouvelle édition, in-8° 2 fr.
DE LA MODE, par THÉOPHILE GAUTIER 6 fr.

BENOIT AINÉ

Editeur de musique, 31, rue Meslay, à Paris

VIENT DE FAIRE PARAÎTRE :

- Boveredo, fantaisie-tyrolienne pour piano, dédiée à M^{me} la duchesse d'Albe, par LÉFÈBURE-WÉLY.
Pluie de corail, caprice-brillant, pour piano, par DURAND DE GRAU.
Mazurka slave, pour piano, par A. GORIA.
Au revoir! (Auf Wiedersehen!) vilanelle pour piano, par A. GORIA.
Chanson du Chasseur, morceau de genre pour piano, par W. KRUGER.
La Senora, sérénade espagnole pour piano, par W. KRUGER.
L'Echo de la rive, barcarolle pour piano, par A. CROISEZ.
La Cavatine de Philomèle, chant du bocage, pour le piano, par A. CROISEZ.

COURS DE MUSIQUE INSTRUMENTALE ET VOCALE

Cours élémentaire et Classe supérieure

DE PIANO ET D'ORGUE

Dirigés par M. G. SCHMITT

ORGANISTE DU GRAND ORGUE DE SAINT-SULPICE

RUE DE VAUGIRARD, N. 32, EN FACE DU PALAIS DU SÉNAT

Les Lundis, Mercredis et Vendredis, à 1 heure

OUVERTURE DU COURS LE 15 NOVEMBRE 1859.

Prix : trois mois, 75 francs.



Dur, le temps a doublé son cours,
L'humanité se précipite,
Tous les chemins deviennent courts:
L'Océan n'a plus de limite!

La vie était longue autrefois,
Sur la pente elle est entraînée,
Nous vivons plus en un seul mois
Que nos aïeux dans une année! ..

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS — THEATRES — BIOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal, à la Librairie de E. MEUGNOT, 7, quai Conti (en face du Pont-Neuf),

A l'imprimerie N. CHAIX et C^e, 20, rue Bergère;

A la Photographie des Deux-Mondes P. PETIT et TRINQUART, 31, place Cadet.

A PARIS

PRIME à tout Abonné pour un an (30 fr)
UN PORTRAIT photographié sur papier (ou un PORTRAIT
par PETIT et TRINQUART, place Cadet, 31, ar

La Prime seule vaut l'abonnement.



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Offrira à ses Abonnés, pour le 1er Janvier, de doubles étrennes, qu'elle pense devoir leur être tout particulièrement agréables.



SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS :

N° 1. Dédicace à Gustave Nadaud. — CHRONIQUE. — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas. — BIOGRAPHIE : Gustave Roger. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et coulisses. — THÉÂTRES : le Théâtre à Paris ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck. — Le Palais moderne. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.
N° 2. Lettre de M. Joseph Prudhomme, avec sa signature et son paraphe autographiés (ne varier). — CHRONIQUE. — Critique littéraire : Eux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — Forgive-me-not d'un collectionneur : Ce « poli son de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Bantan jeune. — Portrait. — THÉÂTRES : Français, le Duc Job ; Variétés, Monsieur Jules ; Théâtre-Lyrique, Orphée. — BOUTADES : Des vieilles alluies en général et de celles de Villabranca en particulier. — NOTA ALBUM : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — Le Palais moderne : Feits dits sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : M. Bougeois.
N° 3. Réponse de la cousine Madeline à ce bon jeune homme Valentin de Quilly. — CHRONIQUE. — TYPES ET GROQUIS : Ronde-major à la Bourse de Paris. — ACTUALITÉS : Un légataire en quête de 32 millions et un excentrique à 36 karats. — BIOGRAPHIE : Edmond About. — Portrait. — LIVRES NOUVEAUX. — VIEUX PARIS ET PALAIS MODERNE : Les nouveaux noms de nos vieilles rues. — INDISCRÉTIONS : Représentation au bénéfice de Roger. — THÉÂTRES : Palais-Royal, les Gens nerveux, Gaité, le Sacristain de la rue Quincampoix. — Olla podrida. — Gravure : le Pol-de-vin, de Nadaud.



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Annoncera le sommaire, ou les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.



ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le TIMES.

TECHENER, libraire, rue de l'Arbre Sec, 52. annonce différents livres modernes parmi lesquels on remarque Marie-Antoinette et la Révolution française, 1 joli vol. in-12 br., 5 fr. — De la Santé des Gens de lettres, suivi de l'état sur les Maladies des Gens du monde, par Tissot: 1 vol. in-12, 4 fr. — Esquisses morales, par Daniel Stern. 3e édition, 1 vol. in-12 orné d'un portrait, gravé sur

acier, 5 fr. — Etudes historiques, littéraires et morales sur les Proverbes français et le langage proverbial, etc., par P.-M. QUILARD; 1 vol. in-8°, 7 fr. — Sous presse. Les Souvenirs de M^{me} de Caylus, publiés par M. ASSIÉRIAT, 1 vol. in-12, orné de 4 fig. gravées sur acier, et un portrait. — Bibliothèque spirituelle de M. de Sacy. La collection se compose — 1^{re} Lettres spirituelles de Fénelon, édition revue et corrigée par M. S.

de Sacy, membre de l'Académie française; 3 vol. in-12 br., 18 fr. — 2^e Lettres de pitié et de direction, écrites à la sainte Catherine, par Bossuet; 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 3^e Choix des traités de morale chrétienne, de Duguet; 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 4^e Sermons choisis, de Bossuet, Bourdaloue et de Massillon; 3 vol. in-12 br., 18 fr. — SOUS PRESSE. — Le Nouveau Testament, traduction française, 3 vol. in-12, 18 fr.

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- LITRES D'UN MINISTRE EN AUSTRALIE, par ANTOINE FAUCHER, 1 vol. 2 fr.
COURONNE, histoire juive, par ALEXANDRE WEHL, 1 vol. 2 fr.
ÉMERAUDE, par ALEXANDRE WEHL, 2e édition, revue, 1 vol. 2 fr.
ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par THÉODORE DE BANVILLE. (Les Parisiennes de Paris. — Les Voces de Mederie. — Un Valet comme on n'en voit pas. — La vie et la mort de Miette. — Sylvaine. — Le Festin des Titans. — L'Illustre Théâtre) 1 vol. 2 fr.
LES PAYANS INNOCENTS, nouvelles, par HIPPOLYTE BALOU. (La Gloriette — Le Cure de Mueric. — Le dernier Flagellant. — L'Hercule chretien, Jean de l'Ours. — Histoire de Pierre Azam. — La Chambre des belles santes) 1 vol. 2 fr.
ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par EMILÉ MONAIGUT. (Du Génie français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIIIe siècle. — De la Toute-Puissance

- de l'Industrie. — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'Idée de la monarchie universelle. — De l'Homme éclairé. — De l'Italie et du Piémont — Fragment sur le Génie italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypochondriaque), 1 vol. 2 fr.
CAMPAGNES D'ITALIE, de 1848 et 1849, par le général SCHÖENBERG, aide de camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la 7e édition allemande, par THÉOPHILE GAUTIER, avec une préface et une carte, 1 vol.

Publications à petit nombre.

- HISTOIRE DU SONNET POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par GIL. ASSÉRIAT, 2e édition, in-8° 5 fr.
LA CARTE A PAYER D'UN DRAGONNADL NORMAND en 1685, par LOUIS LA-COUR, in-8° 1 fr. 50 c.
ANTOINE LEMAITRE, par RAPETTI, ancien professeur suppléant au Collège de France, in-8° 1 fr. 50 c.
QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DES BONAPARTES, par RAPETTI, nouvelle édition, in-8° 2 fr.
DE LA MODE, par THÉOPHILE GAUTIER 6 fr.

BENOIT AINÉ

Editeur de musique, 31, rue Meclay, à Paris:

VIENT DE FAIRE PARAÎTRE :

- Roveredo, fantaisie-tyrolienne pour piano, dédiée à M^{me} la duchesse d'Albe, par LEBÉURE-WÉLY.
Pluie de corail, caprice-brillant, pour piano, par DURAND DE GRAL.
Mazurka slave, pour piano, par A. GORIA.
Au revoir! (Auf Wiedersehen!) vilenelle pour piano, par A. GORIA.
Chanson du Chasseur, morceau de genre pour piano, par W. KRUGER.
La Senora, sérénade espagnole pour piano, par W. KRUGER.
L'Echo de la rive, barcarolle pour piano, par A. CROISEZ.
La Cavatine de Philomèle, chant du bocage, pour le piano, par A. CROISEZ.

COURS DE MUSIQUE INSTRUMENTALE ET VOCALE

Cours élémentaire et Classe supérieure

DE PIANO ET D'ORGUE

Dirigés par M. G. SCHMITT

ORGANISTE DE GRAND ORGUE DE SAINT-SULPICE

RUE DE VAUGIRARD, N. 32, EN FACE DU PALAIS DU SÉNAT

Les Lundis, Mercredis et Vendredis, à 1 heure

OUVERTURE DU COURS LE 15 NOVEMBRE 1859.

Prix : trois mois, 75 francs.



Oui, le temps a double son cours,
L'humanité se précipite,
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de 1 mètre !

La vie était longue autrefois,
Sur la pente elle est enuïcée,
Nous vivons plus en un seul mois
Que nos aïeux dans une année !

LA VIE MODERNE

Journal-Revue hebdomadaire des Hommes et des Choses du jour.

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS — THEATRES — BIOGRAPHIE — NOUVELLES — CRITIQUE — SCIENCES — INDUSTRIE.

52 PORTRAITS. — 52 TYPES ET FANTAISIES, GRAVÉS SUR BOIS

ON S'ABONNE :

Au Bureau du Journal, à la Librairie de E. MEUCNOT, 7, quai Conti (en face du Pont-Neuf) ;
A l'imprimerie N. CHAIX et C^e, 20, rue Bergère ;
A la Photographie des Deux-Mondes P. PETIT et TRINQUART, 31, place Cadet.

A PARIS

PRIME à tout Abonné pour un an (30 fr)
UN PORTRAIT photographié sur papier (ou un **PORTRAIT**)
par **PETIT et TRINQUART, place Cadet, 31, ar**

La Prime seule vaut l'abonnement.

— 20 — RUE BERGÈRE (EN FACE DU PONT-NEUF) —



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Offrira à ses Abonnés, pour le 1er Janvier, de doubles étrennes, qu'elle pense devoir leur être tout particulièrement agréables.



SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS.

N° 1. Dédicace à Gustave Nadaud. — CHRONIQUE. — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas. — BIOGRAPHIE : Gustave Roger. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et coulisses. — THÉÂTRES : le Théâtre à Paris ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck. — Le PALAIS MODERNE. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.
N° 2. Lettre de M. Joseph Prudhomme, avec sa signature et son paraphe autographié (ne varier). — CHRONIQUE. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Eux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — Forget-me-not d'un collectionneur : Ce « polisson de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Dantan jeune. — Portrait. — THÉÂTRES : Français, le Duc Job ; Variétés, Monsieur Jules ; Théâtre-Lyrique, Orphée. — BOLTADES : Des vieilles affiches en général et de celles de Villafranca en particulier. — NOTRE ALBUM : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — LE PALAIS MODERNE : Verts dits sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : M. Bourgeois.
N° 3. Réponse de la cousine Madeleine à ce bon jeune homme Valentin de Quévilly. — CHRONIQUE. — TYPES ET CROQUIS : Ronde-major à la Bourse de Paris. — ACTUALITÉS : Un légataire en quête de 32 millions et un excentrique à 36 karats. — BIOGRAPHIE : Edmond About. — Portrait. — LIVRES NOUVEAUX. — VIEUX PARIS ET PARIS MODERNE : Les nouveaux noms de nos vieilles rues. — INDISCRÉTIONS : Représentation au bénéfice de Roger. — THÉÂTRES : Palais-Royal, les Gens nerveux ; Gaîté, le Savetier de la rue Quincampoix. — Olla podrida. — Gravure : le Pot-de-vin, de Nadaud.
N° 4. De la légitimité de l'empire de la mode, par F. Cesalta. — CHRONIQUE. — ACTUALITÉS : La villa Pallavicini, souvenirs artistiques de la campagne d'Italie. — TYPES ET CROQUIS : La Nouvelle Athènes ; Mademoiselle Trottin. — BIOGRAPHIE ET PORTRAIT : H. de Villemessant. — LES FORGET-ME-NOT D'UN COLLECTIONNEUR : Un billet doux de Henri IV. — INDISCRÉTIONS. — THÉÂTRES. — PALAIS MODERNE : Petit-Jean ressuscité. — Avis au lecteur. — Les deux confrères, chanson trouvée dans la boîte de Pandore.



AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *
Annoncera le sommaire, ou les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.



ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le TIMES.

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

LETRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par ANTOINE FAUCHERY, 1 vol. . . . 2 fr.
COURONNE, histoire juive, par ALEXANDRE WEILL, 1 vol. 2 fr.
ÉMERAUDE, par ALEXANDRE WEILL, 2e édition, revue, 1 vol. 2 fr.
ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par THÉODORE DE BANVILLE. (Les Parisiennes de Paris. — Les Noces de Médéric. — Un Valet comme on n'en voit pas. — La vie et la mort de Minette. — Sylvanie. — Le Festin des Titans. — L'Illustre Théâtre.) 1 vol. 2 fr.
LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par HIPPOLYTE BABOU. (La Gloriette — Le Curé de Minerve. — Le dernier Flagellant. — L'Hercule chrétien, Jean de l'Ours. — Histoire de Pierre Azam. — La Chambre des belles saintes.) 1 vol. 2 fr.
ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par EMILE MONTÉGUT. (Du Génie français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIIIe siècle. — De la Toute-Puissance

de l'Industrie. — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'Idée de la monarchie universelle. — De l'Homme éclairé. — De l'Italie et du Piémont. — Fragment sur le Génie italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypochondriaque), 1 vol. 2 fr.
CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général SCHOENHALS, aide de camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la 7e édition allemande, par THÉOPHILE GAUTIER fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

Publications à petit nombre.

HISTOIRE DU SONNET POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par CH. ASSÉLINEAU, 2e édition, in-8° 3 fr.
LA CARTE A PAYER D'UNE DRAGONNADE NORMANDE en 1685, par LOUIS LA-COUR, in-8° 1 fr. 50 c.
ANTOINE LEMAITRE, par RAPETTI, ancien professeur suppléant au Collège de France, in-8° 1 fr. 50 c.
QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DES BONAPARTE, par RAPETTI, nouvelle édition, in-8° 2 fr.
DE LA MODE, par THÉOPHILE GAUTIER 6 fr.

TECHENER, libraire, rue de l'Arbre-Sec, 52, annonce différents livres modernes parmi lesquels on remarque Marie-Antoinette et la Révolution française, 1 joli vol. in-12 br., 5 fr. — De la Santé des Gens de lettres, suivi de l'Essai sur les Maladies des Gens du monde, par Tissot, 1 vol. in-12, 4 fr. — Esquisses morales, par Daniel STERN, 3e édition, 1 vol. in-12 orné d'un portrait, gravé sur

acier, 5 fr. — Etudes historiques, littéraires et morales sur les Proverbes français et le langage proverbial, etc., par P.-M. QUITARD ; 1 vol. in-8°, 7 fr. — Sous PRESSE : Les Souvenirs de Mlle de Caylus, publiés par M. ASSÉLINEAU ; 1 vol. in-12, orné de 4 fig. gravées sur acier, et un portrait. — Bibliothèque spirituelle de M. de SACY. La collection se compose — 1° Lettres spirituelles de Fenelon, édition revue et corrigée par M. S.

de Sacy, membre de l'Académie française ; 3 vol. in-12 br., 18 fr. — 2° Lettres de piété et de direction, écrites à la sœur Cornuau, par Bossuet ; 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 3° Choix des traités de morale chrétienne, de Du-guet ; 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 4° Sermons choisis, de Bossuet, Bourdaloue et de Massillon ; 3 vol. in-12 br., 18 fr. — Sous PRESSE : — Le Nouveau Testament, traduction française, 3 vol. in-12, 18 fr.

ALEXANDRE GRUS

Éditeur de musique, 34, boulevard Bonne-Nouvelle.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

1° BERCEUSE, pour piano, à Mlle Alfred Gérente, par Ch. B. LYSBERG. op. 67.
2° CHANT DE BETHLÈEM, morceau de genre pour piano, à Mlle Céline Lapière, par Ch. B. LYSBERG. Op. 69
3° LES BATTEURS EN GRANGE, pour piano, à Mlle Camille Erard, par Ch. B. LYSBERG.
Chez le même Editeur : Les Confidences, quadrille à six mains, pour piano, par Aristide HINARD. — Les trois Sœurs, idem, par le même. — Miranda, valse élégante, par le même. — La Reine des Fées, quadrille fantastique, par le même.

GRAND FESTIVAL

Au Cirque de l'Impératrice (Champs-Élysées)

DIMANCHE 18 DÉCEMBRE A 2 HEURES

Symphonie en la majeur (Mendelssohn).
Air de Joseph (Méhul), chanté par M. ROGER.
Cantate à Schiller (Meyerbeer), 2e audition, soli par Mmes FALCONI, CRUVELLI, MM. ROGER et MECHÉLÈRE.
Rondo de la Cenerentola (Rossini), chanté par Mlle ALBONI.
Air de Torquato Tasso (Donizetti), chanté par M. GRAZIANI.
Schiller-Marche (Meyerbeer), 2e audition.
Tyrolienne de Betty (Donizetti), chantée par Mlle ALBONI.
Fiuale d'Ernani (Verdi), soli par MM. GRAZIANI, MORINI, Mmes GILLIESSE et FALCONI.
Duo du Trovatore (Verdi), chanté par Mlle ALBONI et M. ROGER.
Fragment d'Armide (chœur).
L'Orchestre et les Chœurs seront dirigés par M. J. Pasdeloup.



LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beau-Arts — Théâtre — Sciences — Politique — Types et Fantaisies

<p>ABONNEMENTS</p> <p>Arbitraire du journal, 7 quai Conti chez E. MUGNOT, libraire A l'imprimerie Napoléon LUCAS (11), 20, rue Bergère Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Cadeau</p>	<p>PRIX</p> <p>ANNEE LA VIE PARIS En un vol. 30 fr. DÉPARTS EN UN AN . . . 32 fr. SANS LA VIE PARIS En un vol. 25 fr. DÉPARTS EN UN AN . . . 27 fr. — Six mois 12 fr. — Six mois 13 fr. — Trois mois 7 fr. — Trois mois 8 fr.</p> <p>Le numéro 25 centimes. Envoi en France sans frais.</p>	<p>RÉDACTION</p> <p>M. ERNEST LACAZE, rédacteur en chef, gérant, 75, rue de Valenciennes (De 3 à 5 heures les mardis et samedis)</p>
--	--	---

SOMMAIRE :
 Dédicace à Gustave Nadaud, par Ernest Lacaze. — Chronique, par Em. Esprit. — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bressas, par J. B. OLLIVIER. — Biographie : Gustave Roger, par E. V. B. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et collines, par O. JOURNÉ. — Théâtres : le Théâtre à Paris, par Sophronyme d'ORFÈGE ; Italiens : Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck, par G.-N. HANDE. — Le Palais moderne, par Pierre DAVOIX. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.

A GUSTAVE NADAUD

A mes amis mes chers amis
 Ils en sont sûrs et en ont
 C'est pour eux que je les ai faites
 Je les dédie à l'amour
 Mais, lecteur, si mon poivre bris
 Ne tient pas ce qu'il a promis,
 Les complices je vous les livre
 Et si vous en avez mes amis
 GUSTAVE NADAUD

AMI NADAUD,

Nous nous avez dédié vos chansons, nous vous dedions notre journal. Cet hommage affectueux vous revient de droit, car non-seulement vous êtes le peintre vrai de notre époque, mais encore vous l'avez peinte telle que nous la voyons nous-mêmes. Le titre que nous avons choisi est celui d'une de vos chansons les plus philosophi-

ques et les plus populaires. Ce que vous avez si bien compris et si bien résumé en quelques vers, nous nous proposons de le développer au jour le jour. Nous voudrions être les historiographes de cette vie moderne devant laquelle s'ouvrent sans cesse, comme vous l'avez dit, des horizons nouveaux, et que les progrès et les découvertes transforment constamment.

Où, le temps a doublé son cours,
 L'éternité se précipite,
 Tous les chemins deviennent courts,
 L'océan n'a plus de limite !
 La vie est longue autrefois,
 Sur la pente elle est entraînée :
 Nous vivons plus en un siècle
 Que nos aïeux dans une année !

Nous aurons fort à faire sans doute pour suivre les hommes et les choses dans cette « course haletante » où nous sommes entraînés ; mais, par bonheur, nous sommes nombreux,

La VIE MODERNE paraît tous les mercredis.
 Ne voulant pas faire concurrence aux journaux à images, elle se borne à donner, avec huit pages de texte et une couverture, un très-beau portrait grand format (d'après une photographie et une actualité (type ou fantaisie) dessinés et gravés sur bois avec le plus grand soin, par les premiers artistes.
 Par suite d'un accord avec l'un des plus habiles photographes de Paris (M. Pierre Petit), l'administration du journal offre en prime à tout abonné d'un an, un bon pour un portrait photographique sur papier (grandeur demi-plaque, ou en petit pour carte de visite) à faire faire gratuitement au gré de l'abonné.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *

Offrir à ses Abonnés, pour le 1^{er} Janvier, de doubles épreuves, qu'elle pense devoir leur être tout particulièrement agréables.

SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS.

N° 1. Dédicace à Gustave Nadaud. — CHRONIQUE. — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas. — BIOGRAPHIE : Gustave Roger. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et coulisses. — THÉÂTRES : Le Théâtre à Paris ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck. — Le PALAIS MODERNE. — Gravure : *Figaro*. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.

N° 2. Lettre de M. Joseph Prudhomme, avec sa signature et son paraphe autographié (ne verticiler). — CHRONIQUE. — CARTONS LITTÉRAIRES : Eux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — Forger-me-not d'un collectionneur : Ce « polisson de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Danton jeune. — Portrait. — THÉÂTRES : Français, *Le Duc Job* ; Variétés, *Monsieur Jules* ; Théâtre-Lyrique, *Orphée*. — BOUQUANS : Des vieilles affiches en général et de celles de Villafrauca en particulier. — NOTRE ALBUM : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — Le PALAIS MODERNE : *Verté dits* sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : *M. Bourgeois*.

N° 3. Réponse de la cousine Madeleine à ce bon jeune homme Valentin de Quévilly. — CHRONIQUE. — TYPES ET CROQUIS : Honde-major à la Bourse de Paris. — ACTUALITÉS : Un légataire en quête de 32 millions et un excentrique à 50 karats. — BIOGRAPHIE : Edmond About. — Portrait. — LIVRES NOUVEAUX. — VIEUX PARIS ET PALAIS MODERNE : Les nouveaux noms de nos vieilles rues. — INDISCRÉTIONS : Représentation au bénéfice de Roger. — THÉÂTRES : Palais-Royal, *les Gens nerveux* ; Gaité, *le Savetier de la rue Quincampoix*. — Olla podrida. — Gravure : *le Pot-de-vin*, de Nadaud.

N° 4. De la légitimité de l'empire de la mode, par E. Cesalta. — CHRONIQUE. — ACTUALITÉS : La villa Pallavicini, souvenirs artistiques de la campagne d'Italie. — TYPES ET CROQUIS : La Nouvelle Athènes ; Mademoiselle Trotin. — BIOGRAPHIE ET PORTRAIT : H. de Villemeillant. — LES FORGER-ME-NOT D'UN COLLECTIONNEUR : Un billet doux de Henri IV. — INDISCRÉTIONS. — THÉÂTRES. — PALAIS MODERNE : Petit-Jean ressuscité. — Avis au lecteur. — *Les deux confrères*, chanson trouvée dans la boîte de Pandore.

AVIS IMPORTANT.

* LA VIE MODERNE *

Annoncera le sommaire, ou les principaux articles des Revues et Journaux avec lesquels elle sera en relation d'échange.

ANNONCES DE LA VIE MODERNE

LA VIE MODERNE insère des Annonces illustrées, et publiera des Annonces anglaises semblables à celles du journal anglais le TIMES.

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

Rue des Beaux-Arts, 9.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

LETTRÉS D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par ANTOINE FAUCHERY, 1 vol. 2 fr.

COURONNE, histoire juive, par ALEXANDRE WEILL, 1 vol. 2 fr.

ÉMERAUDE, par ALEXANDRE WEILL, 2^e édition, revue, 1 vol. 2 fr.

ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par THÉODORE DE BANVILLE. (*Les Parisiennes de Paris. — Les Noces de Médéric. — Un Valet comme on n'en voit pas. — La vie et la mort de Minette. — Sylvanie. — Le Festin des Titans. — L'illustre Théâtre.*) 1 vol. 2 fr.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par HIPPOLYTE BAROU. (*La Gloriette. — Le Curé de Minerve. — Le dernier Élogiant. — L'Hercule chrétien, Jean de l'Ours. — Histoire de Pierre Azam. — La Chambre des belles saintes.*) 1 vol. 2 fr.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par EMILE MONTÉGUT. (*Du Génie français. — La Renaissance et la Réformation. — Des Controverses sur le XVIII^e siècle. — De la Toute-Puissance*

de l'Industrie. — De l'Individualité humaine dans la Société moderne. — De l'idée de la monarchie universelle. — De l'Homme éclairé. — De l'Italie et du Piémont. — Fragment sur le Génie italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un Hypochondriaque), 1 vol. 2 fr.

CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général SCHOENHALS, aide de camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la 7^e édition allemande, par THÉOPHILE GAUTIER fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

Publications à petit nombre.

HISTOIRE DU SONNET POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par CH. ASSÉLINEAU, 2^e édition, in-8° 3 fr.

LA CARTE A PAYER D'UNE DRAGONNADE NORMANDE en 1685, par LOUIS LA-COUR, in-8° 1 fr. 50 c.

ANTOINE LEMAITRE, par RAPETTI, ancien professeur suppléant au Collège de France, in-8° 1 fr. 50 c.

QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DES BONAPARTE, par RAPETTI, nouvelle édition, in-8° 2 fr.

DE LA MODE, par THÉOPHILE GAUTIER 6 fr.

TECHENER, libraire, rue de l'Arbre-Sec, 52, parmi lesquels on remarque *Marie-Antoinette et la Révolution française*, 1 joli vol. in-12 br., 5 fr. — *De la Santé des Gens de lettres*, suivi de l'Essai sur les Maladies des Gens du monde, par TISSOT, 1 vol. in-12, 4 fr. — *Esquisses morales*, par DANIEL STERN, 3^e édition, 1 vol. in-12 orné d'un portrait, gravé sur

acier, 5 fr. — *Études historiques, littéraires et morales sur les Proverbes français et le langage proverbial*, etc., par P.-M. QUITARD, 1 vol. in-8°, 7 fr. — Sous presse : *Les Souvenirs de M^{me} de Caylus*, publiés par M. ASSÉLINEAU, 1 vol. in-12, orné de 4 fig. gravées sur acier, et un portrait. — *Bibliothèque spirituelle de M. de SACY*. La collection se compose — 1^o *Lettres spirituelles de Fénelon*, édition revue et corrigée par M. S.

de Sacy, membre de l'Académie française, 3 vol. in-12 br., 18 fr. — 2^o *Lettres de piété et de direction, écrites à la sœur Cornuau*, par BOSSUET, 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 3^o *Choix des traités de morale chrétienne*, de DUGUET, 2 vol. in-12 br., 12 fr. — 4^o *Sermons choisis*, de BOSSUET, Bourdaloue et de MASSILLON, 3 vol. in-12 br., 18 fr. — Sous presse : — *Le Nouveau Testament*, traduction française, 3 vol. in-12, 18 fr.

ALEXANDRE GRUS

Éditeur de musique, 31, boulevard Bonne-Nouvelle.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

1^o **BÉROUOSE**, pour piano, à M^{me} Alfred Gérente, par Ch. B. LYSBERG. Op. 67.

2^o **CHANT DE BETHLÉEM**, morceau de genre pour piano, à M^{me} Céline Lapière, par Ch. B. LYSBERG. Op. 69.

3^o **LES MATTHEUS EN CHANGÉ**, pour piano, à M^{me} Camille Erard, par Ch. B. LYSBERG.

Chez le même Éditeur : *Les Confidences*, quadrille à six mains, pour piano, par ARISTIDE HIGNARD. — *Les trois Sœurs*, idem, par le même. — *Miranda*, valse élégante, par le même. — *La Reine des Fées*, quadrille fantastique, par le même.

GRAND FESTIVAL

Au Cirque de l'Impératrice (Champs-Élysées)

DIMANCHE 18 DÉCEMBRE A 2 HEURES.

Symphonie en la majeur (Mendelssohn).
 Air de *Joseph* (Méhul), chanté par M. ROGER.
 Cantate à Schiller (Meyerbeer), 2^e audition, soli par M^{mes} FALCONI, CRUVELLI, MM. ROGER et MECHLAERE.
 Rondo de la *Cenerentola* (Rossini), chanté par M^{me} ALBONI.
 Air de *Torquato Tasso* (Donizetti), chanté par M. GRAZIANI.
Schiller-Marche (Meyerbeer), 2^e audition.
 Tyrolienne de *Betty* (Donizetti), chantée par M^{me} ALBONI.
 Finale d'*Ernani* (Verdi), soli par MM. GRAZIANI, MORINI, M^{me} GILLIESSE et FALCONI.
 Duo du *Trovatore* (Verdi), chanté par M^{me} ALBONI et M. ROGER.
 Fragment d'*Arvide* (chœur).

L'Orchestre et les Chœurs seront dirigés par M. J. Faisdeoup.



LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beaux-Arts — Théâtre — Sciences — Biographie — Types et Fantaisies

<p>ABONNEMENTS</p> <p>Au bureau du journal, 7, quai Conti, chez E. MUCHELOT, libraire; A l'imprimerie Napoléon CHAIX et C^e, 20, rue Bergère; Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Cadet.</p>	<p>PRIX</p> <p>AVEC LA PRIME : PARIS. En an 30 fr. DÉPARTÉMENTS. En an 32 fr. SANS LA PRIME : PARIS. En an 24 fr. DÉPARTÉMENTS. En an 26 fr. — Six mois 12 » — Six mois 13 » — Trois mois 7 » — Trois mois 8 »</p> <p>Le numéro : 40 centimes. ÉTRANGER. Mêmes prix, port en sus.</p>	<p>RÉDACTION</p> <p>M. ERNEST LACAN, rédacteur en chef, gérant, 38, rue de l'Université. (De 3 à 5 heures, les mardis et samedis.)</p>
---	--	---

SOMMAIRE :

Dédicace à Gustave Nadaud, par Ernest LACAN. — Chronique, par E. EsVÉPÉ — Quelques-uns de nos hommes du jour : M. le marquis de Bryas, par J. D'OULTRÉ-FONT. — Biographie : Gustave Roger, par E. V. B. — Portrait. — Indiscrétions : Salons, foyers et coulisses, par O. JOBIN. — Théâtres : le Théâtre à Paris, par Sophronyme d'ONÈC ; Italiens ; Théâtre-Lyrique, l'Orphée de Gluck, par G.-N. HARDI. — Le Palais moderne, par Perrin DASSIN. — Gravure : Figaro. — Olla podrida. — A nos collaborateurs et lecteurs.

La VIE MODERNE paraît tous les mercredis.

Ne voulant pas faire concurrence aux journaux à images, elle se borne à donner, avec huit pages de texte et une couverture, un très-beau portrait grand format (d'après une photographie) et une actualité (type ou fantaisie) dessinés et gravés sur bois avec le plus grand soin, par les premiers artistes.

Par suite d'un accord avec l'un des plus habiles photographes de Paris (M. Pierre Petit), l'administration du journal offre en prime à tout abonnement d'un an, un bon pour un portrait photographié sur papier (grandeur demi-plaque, ou en pied pour carte de visite) à faire faire gratuitement au gré de l'abonné.

A GUSTAVE NADAUD

À mes amis mes chansonnettes;
Ils en sont pères à moitié.
C'est pour eux que je les ai faites;
Je les dédie à l'amitié.
Mais, lecteur, si mon pauvre livre
Ne tient pas ce qu'il a promis,
Les coupables je vous les livre :
Prenez-vous en... à mes amis.
(GUSTAVE NADAUD)

AMI NADAUD,



ous nous avez dédié vos chansons, nous vous dédions notre journal. Cet hommage affectueux vous revient de droit, car non-seulement vous êtes le peintre vrai de notre époque, mais encore vous l'avez peinte telle que nous la voyons nous-mêmes.

Le titre que nous avons choisi est celui d'une de vos chansons les plus philosophi-

ques et les plus populaires. Ce que vous avez si bien compris et si bien résumé en quelques vers, nous nous proposons de le développer au jour le jour. Nous voudrions être les historiographes de cette vie moderne devant laquelle s'ouvrent sans cesse, comme vous l'avez dit, des horizons nouveaux, et que les progrès et les découvertes transforment constamment.

Oui, le temps a doublé son cours,
L'humanité se précipite,
Tous les chemins deviennent courts,
L'océan n'a plus de limite !
La vie était longue autrefois,
Sur la pente elle est entraînée :
Nous vivons plus en un seul mois
Que nos aïeux dans une année !

Nous aurons fort à faire sans doute pour suivre les hommes et les choses dans cette « course haletante » où nous sommes entraînés; mais, par bonheur, nous sommes nombreux,

et quand l'un de nous, sentant la fatigue, éprouvera le besoin de ralentir le pas, d'autres le remplaceront avant qu'il ait faibli, et le voyage s'accomplira, nous l'espérons, sans accident et surtout sans chute. D'ailleurs nous aimons notre entreprise, et nous ne partons pas sans bagage. Les uns ont la verve qui soutient les forces, d'autres ont l'expérience qui les dirige; ceux-ci apportent au fonds commun les fruits mûrs de leurs études persévérantes, ceux-là les fleurs épanouies de leur jeunesse.

Tous nous allons au même but avec cette confiance qu'on puise dans l'union des forces, agissant sous l'impulsion d'une volonté unique.

Le but que nous nous proposons d'atteindre est celui-là même que vous avez choisi. Présenter à notre époque un miroir où elle puisse se retrouver avec sa physionomie véritable; lui montrer tour à tour ses beautés et ses défauts, ses vertus et ses vices, ses supériorités et ses ridicules; compter avec elle ses richesses et dresser le bilan de ses misères; la voir sourire d'orgueil, et rougir de dépit; passer en revue les hommes qui l'ont faite ce qu'elle est; lui montrer, dans tout l'éclat de la lumière qu'ils répandent sur elle, ceux qui travaillent selon la mesure de leurs forces à sa grandeur et à sa prospérité; mais aussi lui signaler partout où ils se glissent, ceux qui l'arrêtent dans sa marche en lui jetant aux jambes leurs égoïsmes, leurs cupidités, leurs utopies ou leurs vices: voilà ce que nous voulons...

— Peste, dites-vous sans doute, vous voulez bien des choses, messieurs mes amis, et vous vous chargez là d'une rude besogne!

Certes, la tâche que nous entreprenons n'est pas sans difficultés ni même sans périls.

Nous savons qu'avant tout il faut plaire au public. Eût-on à lui offrir des trésors d'érudition, des chefs-d'œuvre de style, des merveilles d'illustration, il faut pour qu'il les accepte, les lui présenter sous une forme attrayante. A cette condition, on peut tout lui dire, même les plus grosses vérités. C'est à ce résultat que nous nous attachons. Ainsi donc, n'allez pas croire, ami Nadaud, que le journal qui inscrit votre nom sur sa bannière et qui prend vos chansons pour devise, se pose en pédant discoureur, ou en réformateur bourru du genre humain. — Bien qu'il arbore la cravate blanche et l'habit noir, comme il convient de le faire quand on se présente en honorable compagnie; bien qu'il laisse à d'autres la vareuse débraillée et l'argot d'estaminet, il n'a pour toute ambition que d'être considéré, par ceux qui voudront bien l'écouter, comme un causeur agréable et de bon goût — Il pense qu'on peut animer les sujets les plus sérieux, et ajouter le charme de la forme à la solidité du fond: les philosophes les plus profonds ne sont point les plus graves. — « S'il rit des hommes et des choses, »

C'est qu'il faut rire un peu de tout;

mais ne craignez point que ses épigrammes se changent en injures. Il veut manier la plume et non le bâton, et si parfois il a recours au fin rasoir du barbier de Séville, ce sera pour raser galamment les gens, et non pour s'en faire un coupe-gorge. Il est trop honnête et pas assez malavisé pour se servir du scandale, arme dangereuse — qui finit toujours par éclater dans les mains de ceux qui s'en servent et par les estropier, si bien cuirassés qu'ils puissent être. Il est enfin composé de trop d'éléments divers pour avoir aucun parti pris ou pour se faire l'organe d'aucune coterie. Il n'en veut qu'aux ridicules, et non aux personnes; il s'adresse aux sympathies, et non aux rancunes.

Voilà ce qu'est notre journal, ami Nadaud.

Pour nous qui le mettons au jour, avec la volonté bien arrêtée de le faire vivre, peu importe qui nous sommes! Que le public nous reconnaisse ou non, pourvu qu'il adopte notre enfant et qu'il l'aime, nous serons satisfaits. A vous, nous dirons seulement: Nous sommes vos amis. Vous en avez tant, il est vrai, qu'autant vaudrait dire nous sommes tout le monde. Prenez-le comme il vous plaira. Mais voyez un peu quel avantage ce titre nous donne!

S'il arrive qu'on nous reproche d'être trop gais ou trop tristes, trop légers ou trop sérieux, trop indulgents ou trop sévères, trop ceci ou trop cela, nous pouvons, suivant votre exemple, répondre aux mécontents:

Prenez-vous-en... à notre ami!

Pour les fondateurs de la Vie Moderne: ERNEST LACAN.

CHRONIQUE

Ce qu'elle a été. — Ce que sera la nôtre.



La nécessité d'une chronique n'est plus même discutée. Voici longtemps qu'elle domine la petite presse où son règne n'est pas près de finir. C'est à une chronique amusante que *Figaro* a dû son ancienne vogue; c'est pour remplir la bourse d'un maître chroniqueur, M. Paul d'Ivoi, qu'il prélevait naguère encore sur ses recettes les plus gros appointements. Quant au journalisme sérieux, il a succombé aux mêmes tendances à dater du jour où le grave *Journal des Débats* confiait au spirituel et si regrettable Rigault la délicate mission de rédiger une revue hebdomadaire.

Est-ce à dire pour cela que le triomphe de la chronique date à nos yeux d'une époque aussi rapprochée? Non, sans doute. Le vicomte Charles de Launay, Pierre Durand et Amédée Achard ont eu, eux aussi, leur renom très-légitime de chroniqueurs. Mais depuis ce temps, le genre s'est sensiblement transformé; les exigences du public ont bien changé de nature. On s'est, à la longue, fatigué des petits bruits de foyer, des petits mariages romanesques et des petits portraits de caractères, des révélations anodines invariablement recueillies dans les nobles faubourgs. On s'est lassé des initiales discrètes ou prétendues telles, au moyen desquelles un nouvelliste bien élevé était tenu d'étiqueter les duchesses, les marquises et les petits vicomtes qui étaient infailliblement ses héros. On a

voulu moins de *gentry* et plus d'indiscrétion; on s'est piqué de savoir ce qui se passait rue Mouffetard, aussi bien que ce qui se passait rue de Varennes; on a trouvé instructif de voir appeler les gens par leurs noms; on a donné enfin au chroniqueur des lettres de marque pour courir sus à tous les mondes, sous la seule condition de rapporter au nouveau.

A notre avis, cette révolution-là avait du bon dans son radicalisme. Elle tenait l'esprit public plus en éveil sur une foule de points dignes de son intérêt; elle donnait un bilan plus exact, plus rapide surtout, de ce qui entraînait chaque jour dans la circulation de l'esprit parisien; elle pouvait faire germer plus d'une bonne idée, aider sans fracas à la vulgarisation d'excellentes choses. Entre le *fait-divers* proprement dit et l'anecdote grandie et délayée au point de jouer l'historiette, il y a tout un ordre de petits événements dignes d'être connus; tout un monde de détails accessoires propres à éclairer un fait important, tout un ensemble de nouvelles sans grande importance par elles-mêmes, si l'on veut, mais dont la somme rend souvent compte de certain mouvement.

C'est à la cueillette de ces infiniment petits que la chronique d'aujourd'hui nous paraît surtout destinée. Paris doit être pour elle, qu'on nous passe le prétentieux de la comparaison, comme une mer de sable aurifère qui, tamisée sans relâche à son crible, y laisse, chaque jour, assez de parcelles pour en constituer un lingot.

Confessons-le aussi, si ce travail de chercheur d'or a des heures bien ingrates, nulle part il ne peut être plus fructueux qu'à Paris.

C'est que dans ce Paris, chaque semaine comme chaque quartier, comme chaque rue, a sa physionomie particulière, a son caractère bien tranché. Ces variations perpétuelles nous avons résolu de les suivre, de les étudier et, s'il se peut, de les retenir au passage, pour la plus grande satisfaction de nos lecteurs, et peut-être aussi (qui sait?) pour celle des annalistes futurs.

Nous n'aimons pas les professions de foi. A l'œuvre ou connaît l'ouvrier. Il faut cependant le dire: nous n'entendons pas faire ici de la chronique comme on en fait aujourd'hui. Selon nous, le genre se perd par l'exagération même de ceux qui l'exploitent. — Que leur demandet-on, en effet? — Des nouvelles et toujours des nouvelles. — Ainsi du moins savaient l'entendre nos pères, lorsqu'ils traduisaient tout simplement sur leurs tablettes les mille échos des bruits qui se faisaient autour d'eux. Mais un chroniqueur d'aujourd'hui répudierait la simplicité d'un pareil mode; un chroniqueur d'aujourd'hui ne veut plus être un nouvelliste. Fi donc! c'est un *littérateur* qui arrondit sa phrase, qui soigne ses périodes, qui arrange avec art ses transitions; c'est un érudit qui tient à honneur de faire remonter jusqu'au déluge la plus mince actualité, et dont les citations, trop peu ménagées, vous reportent à chaque siècle, sous prétexte de vous parler de celui-ci. Les uns et les autres se croient déshonorés s'ils ne délayaient le plus petit fait de façon à en faire ou une dissertation historique, ou un véritable roman avec prologue, exposition, intrigue et dénouement.

Du reste, soyons juste. Si la chronique a dérivé loin de son but, la faute en doit être attribuée moins à ses rédacteurs eux-mêmes qu'aux directeurs de journaux qui leur ont dit: « Vous nous ferez chaque jour tel nombre de colonnes. »

Depuis le moment où cette injonction fatale a été prononcée, la chronique était quasi morte, ou du moins menacée d'une complète décadence, car elle se voyait retirer le bénéfice du tact exquis qui devait présider au choix de ses matériaux; elle était forcée dorénavant de tout prendre, de tout recueillir, d'inventer même dans la crainte de ne plus produire assez.

Ainsi ne ferons-nous pas! — Notre récolte sera médiocre ou abondante, selon les temps. Quand beaucoup de choses nous paraîtront dignes de remarque, nous tâcherons de les signaler toutes du même coup, dussions-nous doubler notre étape de courriériste. Quand, au contraire,

il y aura fort peu, nous n'essaierons point de masquer notre indigence par un renfort de lieux-communs, sur la valeur desquels le public ne se laisse plus tromper. Nous glanerons sur tous les terrains, nous irons partout où il y aura des remarques et des observations utiles à faire. Quant à l'anecdote proprement dite, nous en userons sobrement, mais nous tâcherons de la donner vraie, nette, sans réticence aucune. Des faits autant que possible peu connus, des détails sur les individus qui méritent de l'être, des remarques sur les transformations que les caprices journaliers de la mode imposent aux hommes et aux choses, la raison de certains succès et de certaines chutes, — car Paris est souvent, sous ce dernier rapport, la dupe de mystifications qu'il est bon d'expliquer : — tel est, tel sera notre programme. Dès qu'une nouvelle nous paraîtra sortir du domaine commun, on l'enregistrera sans se demander si, par sa nature, elle ne contraste pas trop avec celle qui va suivre. En un mot, nous *chroniquerons* au jour le jour.

Enfin, — et ceci est une chose grave! — nous nous engageons formellement, nous jurons au besoin, ami lecteur, de ne jamais vous entretenir des glaces de l'hiver, ni des violettes du printemps, ni des ardeurs de l'été, ni des bises de l'automne, ni de tout autre hors-d'œuvre variable selon la saison. — N'est-ce pas brûler d'avance nos vaisseaux ?

Cela dit, nous entrons en matière.

*. Pendant que nos troupes d'Afrique triomphent des Beni-Snassen et des rigneurs d'un automne fort avancé. — le second ennemi était non moins sérieux que le premier, — les délices de Capoue ne sont rien en comparaison de celles qui assiègent nos officiers de l'armée d'Italie; — nous le jugeons du moins ainsi d'après des correspondances particulières ou ne peut plus couleur de rose.

« Pendant tout mon séjour à Bergame, » nous écrit un lieutenant de chasseurs, j'ai été l'homme le plus heureux du monde. Parties de campagne, soirées et bals se sont succédé sans interruption... »

« Depuis notre arrivée à Milan, nous écrit un capitaine, ce n'est que plaisirs nouveaux. Le grand théâtre de la Scala nous donne des abonnements à dix francs par mois. D'ici à quelques jours, la société milanaise aura quitté ses vilas et l'on sera en fête jusqu'à la fin du carnaval. Aus-i, jusqu'à nouvel ordre, avous nous englouti notre soif de gloire dans un torrent de divertissements... »

On le voit, riant est le tableau. Nous ne le terminerons pas cependant sans avouer que notre capitaine est un peu polyglotte et que notre lieutenant tient sa place au piano, ce qui ne doit rien gêner dans leurs relations avec la Lombardie.

De quel pays ne s'expose-t-on point à parler du reste, lorsqu'il faut parler de nos troupiers. Ici, le Maroc; là, Milan; plus loin, bien plus loin, la Chine... dont il est toujours question!

Il y a eu nombre de demandes pour cette lointaine expédition, dont les rais seront gros, si j'en crois un statisticien qui évaluait à mille écus nets les frais de transport d'un cheval de Nantes à Hong-Kong; l'auvres chevaux! Dieu sait combien ils souffrent de la plus petite traversée. — Leur vigueur décroît au moins autant que leur valeur augmente.

Ne quittons pas ce terrain guerrier sans annoncer un progrès de notre artillerie, si redoutable déjà. On aurait éprouvé, dans un de nos polygones, un nouveau canon rayé aussi supérieur comme justesse au modèle actuel, que celui-ci l'était à notre ancienne pièce de campagne.

*. Le grand événement du monde dramatique est encore l'avènement de M. Edouard Thierry à la direction du Théâtre-Français.

La place est belle, mais difficile à remplir, et M. Empis qui l'a très honorablement tenue, la garderait probablement encore à l'heure qu'il est, faute de remplaçant possible, si, par fortune, un personnage fort influent n'avait aidé à réaliser les vœux qui s'étaient portés

sur le critique littéraire du *M. niteur*. L'élu, mis en demeure d'accepter, avait, nous assure-t-on, accueilli les avances qui lui étaient faites avec l'hésitation qui suit toujours, chez les âmes délicates, le couronnement du rêve le plus souhaité. M. Edouard Thierry réunit cependant assez de qualités pour se maintenir sur un trône que tant d'autres ont trouvé chancelant. Grand travailleur et travailleur consciencieux, il connaît depuis longtemps à fond le fort et le faible de la position. Sous des formes un peu froides, mais toujours excessivement polies, il cache la fermeté nécessaire au maintien de sa volonté.

*. M. Courbet vient de poser la première pierre d'un atelier monumental. L'édifice s'élève en plein département du Doubs, au centre du village d'Ornans, de ce même village dont les pompes funèbres lui servirent jadis à scandaliser le monde artistique de 1853. Les portes seront assez grandes pour livrer passage à des voitures attelées de six chevaux, et chargées de moissons et de moissonneurs. Vis-à-vis de ces modèles de grande nature, le maître peintre du réalisme pourra se livrer aux études qu'il affectionne. Un seul détail nous inquiète dans cette bâtisse monumentale : c'est qu'au-dessus de l'atelier sont ménagées dix chambres d'amis. Quelles nuits fantastiques ces larges intentions d'hospitalité ne promettent-elles pas aux paisibles habitants d'Ornans! Nous voyons déjà ces malheureux pétrifiés par les excentricités de Fernand Desnoyer, dit Bras-Noir. M. de Biéville n'aura qu'à voiler sa face fraternelle.

*. Mme Louise Colet paraît avoir fait une triste campagne, en voulant brocher sur les petits scandales d'*Elle et Lui* et de *Lui et elle*, qui avaient fait déjà grand bruit l'hiver et le printemps derniers. Son roman de *Lui*, — le titre indique suffisamment la spéculation, — a excité jusqu'à l'indignation du *Causur* de Louis Jourdan, un des journaux les plus réservés que je connaisse. Les pseudonymes sont si transparents, nous allions dire si *décollés*, qu'il court déjà de par le monde, une clef détaillée où figurent, outre Alfred de Musset et Béranger, Alfred de Vigny, Deschamps, Leroux, Mallefille, Sainte-Beuve, Mérimée, Mme d'Agoult, et d'autres encore. Mme Colet est coutumière de ces imprudences. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle exploite ses souvenirs intimes avec aussi peu d'adresse. Il y a quelque chose comme deux ans, se mettant en scène dans un feuilleton du *Souvenir*, intitulé *Malemorselle de Lerne*, n'a-t-elle pas dit, en faisant l'éloge de ses bras, *q'cils manquent à la Vénus de Milo*. Ou la coquetterie ne va-t-elle pas... s'imprimer!

*. Nous recommandons à M. Jules Janin, bien que ce soit un peu loin de sa charmante maison de Passy, un bourellier latiniste de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, n° 19. — On voit que nous sommes scrupuleux, et on ne s'en étonnera pas en admirant l'enseigne savante de cet artiste :

AMARD

CONFECTION DE FARINIS

ÆQUARI ET RHOEDARI ORNATUS

EX OMNI GENERE

PERPOLITISSIMÉ CONFECTI

Perpolitissime nous plaît fort; mais pourquoi pas *Amardus*, au lieu d'*Amard*? L'estimable bourellier eût ainsi complété son œuvre et gagné d'emblée les bonnes grâces et la clientèle du critique de Passy, *Julius Janinus*.

*. Le jour des morts est à peine passé, qu'en véritable égoïste Paris songe à ses étrennes, à son carnaval. Nous avons vu déjà des confiseurs encombrer orgueilleusement leurs magasins d'une muraille de pains de sucre qui, s'élevant au-dessus du comptoir, semblent dire au passant : « Bon gré mal gré, nous entrerons un jour dans ta poche! » — De plus, le théâtre de l'Odéon se résout à donner des bals masqués cet hiver, comme au beau temps du quartier latin. Ces bals auront lieu le lundi. Le prix d'entrée sera petit : — trois francs! — mais la salle de l'Odéon est si grande!

ENN. ESVÉPÉ.

QUELQUES-UNS DE NOS HOMMES DU JOUR

M. LE MARQUIS DE BRYAS.

C'est moi qui suis Guillot...



À l'honneur de vous présenter monsieur le marquis CH. DE BRYAS... (inclinez-vous, chers lecteurs), agronome, président honoraire de l'Académie de Bordeaux, membre des Sociétés d'agriculture de Bordeaux, de Belgique, de Vienne, de l'Institut de Genève; membre titulaire des Sociétés d'agriculture des royaumes unis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; vice-président de l'Académie nationale des arts et de l'industrie de Paris; membre des Sociétés d'horticulture de Paris et de Bordeaux, philomatique, d'acclimatation, du congrès archéologique, etc., etc., et d'un grand nombre de comices agricoles.

M. le marquis de Bryas qui vous est ici présenté et dont nous ferons, chaque semaine, un peu plus la connaissance, vient de publier chez Ledoyen, la deuxième édition du deuxième volume des *Études pratiques sur l'art de dessécher*, et diverses impressions de voyage.

La lecture du premier volume m'avait, l'an dernier, fort amusé, je l'avoue. Ce n'est donc pas sans me lécher les lèvres et sans faire claquer ma langue que j'ai ouvert le deuxième volume. Et d'abord, comme une carte se repliait sur elle-même à la page qui précède la table des matières, j'ai voulu m'orienter et j'ai curieusement déployé cette carte. Que pensez-vous que j'y ai trouvé? Le plan d'un marais à dessécher, sans nul doute? En bien vous n'y êtes point! Cette carte est une aimable surprise de l'auteur. Le titre du livre n'en dit rien, et c'est, à mon avis, excès de modestie... Mais ne cherchez pas: vous ne trouveriez pas, et j'aime mieux vous le dire tout de suite. Cette carte étale à nos yeux éblouis les *fac-simile* lithographiés de toutes les décorations et de toutes les médailles décernées à M. le marquis Ch. de Bryas, agronome, ex-député de la Gironde, etc. (voir ci-dessus). Vous ne me croyez pas? — Eh bien, achetez le volume chez Ledoyen, éditeur, et vous verrez bien!

Que dites vous de la surprise? — Comment, mon cher marquis, vous avez toutes ces décorations et toutes ces médailles, et la couverture du livre n'en dit rien, absolument rien? En vérité, je n'en reviens pas. On peut être modeste, et même on doit l'être, quand on est marquis de Bryas; mais, que diable! il y a des limites à tout, et je trouve que nous réserver cette surprise pour la fin du deuxième volume, c'est pousser la timidité par trop loin!

M. le marquis de Bryas est le drapeau par excellence des temps modernes. Mais, j'y songe! Vous devez l'avoir vu; vous l'avez certainement vu! Cherchez dans vos souvenirs: à l'exposition universelle de 1855, aux machines agricoles, quartier du drainage, ce brave homme rondelet, — très-rondelet, ma foi! coloré et décoré, — très-coloré même et non moins décoré, — à la physionomie bonhomme et souriante, aux blancs cheveux, vous montrant d'une main une tranchée ornée de son tuyau de drainage et vous tendant fraternellement l'autre main. — Eh bien, c'est lui! c'est lui-même: vous voyez bien que vous le connaissez!

Puisque nous le connaissons tous, nous savourerons lentement, à petites gorgées le nectar qu'il vient de nous servir, sous forme de deuxième volume, deuxième édition. Pour aujourd'hui contentons-nous du titre, de la carte aux rubans, et des trois ou quatre dernières lignes que voici:

« Ma tâche est parvenue à son terme (dit M. le marquis de Bryas, à la fin du volume), et mes vœux seront exaucés, si j'ai prouvé une fois de plus que, fidèle à mes promesses, mon existence est consacrée au bien-être humanitaire. »

Les vœux de M. le marquis de Bryas sont-ils vraiment exaucés? A-t-il bien prouvé ce qu'il voulait prouver? — Je crois que oui — Mais nous examinerons cette question ensemble à la prochaine occasion. J. D'OUTREPOY.

BIOGRAPHIE — GUSTAVE ROGER



Le premier portrait que la VIE MODERNE offre à ses abonnés et à ses lecteurs est le portrait de GUSTAVE ROGER, de ce grand et charmant artiste si aimé à Paris, — comme partout, du reste, — que la nouvelle du terrible accident dont il a été la victime fut pour la ville des arts un véritable deuil public (1).

C'est un grand bonheur pour nous de pouvoir annoncer, en commençant, à nos lecteurs, que Roger est tout à fait rétabli maintenant, et nous leur en donnons une preuve convaincante en reproduisant l'autographie d'une lettre qu'il vient de nous adresser.

Peut-être notre ami nous reprochera-t-il de livrer à la publicité un billet intime et presque confidentiel? Mais le public verra dans ces quelques lignes bien plus que ce qu'elles disent, la puissance d'une volonté qui sait vaincre les obstacles et la fermeté d'un esprit que le malheur ni la souffrance n'ont pu abatre... L'intérêt que cette lettre ne saurait manquer d'exciter est toute notre excuse. D'ailleurs, l'amour-propre littéraire de notre ami ne pourrait être en jeu : quand on possède, comme Roger, toutes les langues et qu'on les traduit avec l'élégance d'un poète et l'habileté d'un écrivain consommé, on est à l'abri de toute critique malveillante.

Voici cette lettre, dont la simplicité même est un charme de plus.

Nous ne donnerons donc pas une nouvelle biographie de l'illustre artiste que chacun connaît et dont la carrière théâtrale a tant de fois déjà été décrite, et nous renverrons ceux qui veulent des dates et des faits à la notice que prépare en ce moment M. Berlioz; mais on nous permettra bien de dire quelques mots de la vie privée d'un homme qui, depuis bien longtemps, est l'un de nos amis les meilleurs et les plus aimés.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu, dit la sagesse des nations... A ce titre, nul plus que Roger ne pourrait se flatter d'être le créancier de la providence... Jamais le malheur n'a frappé et ne frappera en

vain à sa porte... Toujours l'infortune a trouvé ouvert le chemin de son cœur!... Combien en est-il, parmi ses anciens et ses nouveaux camarades, qu'il a obligés? A quel artiste, ayant besoin du baptême de la notoriété, a-t-il refusé l'entrée de son salon si hospitalier?... Avec quelle bonté les a-t-il tous accueillis? — même les moins connus! — Et comme ils s'en retournaient heureux de la charmante réception qui leur était faite!... Ils avaient entendu les maîtres de l'art et recueilli de bonnes paroles toutes pleines d'espoir; ils étaient enthousiasmés deux fois, par l'oreille et par le cœur!

Il faut avoir vu et connu Roger dans son

intimité pour savoir combien il sait se faire aimer et à quel point il mérite de l'être!... Aussi, de quelle affliction profonde, je ne dis pas seulement ses amis, mais tous ceux qui l'ont approché, ont-ils été frappés à la nouvelle de cet affreux événement qui a eu pour notre cher Roger des suites si funestes!... Combien de larmes, larmes sincères, celles-là, ont été répandues!... Avec quel touchant empressement chacun s'informait du pauvre mutilé!...

Grâce à Dieu! toute inquiétude a disparu. Non-seulement la science la plus dévouée, servie par un prodigieux courage, a conservé Roger à ses nombreux amis, mais le grand

artiste n'est pas perdu pour l'art, qui se serait bien difficilement consolé d'une telle perte.

Maintenant, est-il besoin de vous dire qu'une vocation irrésistible a entraîné Roger vers le théâtre? Les princes du feuilleton de la presse politique et musicale vous ont parlé, avec une autorité que notre plume ne saurait avoir, des premières années de la vie de notre cher artiste... Ils vous ont rappelé, tout récemment encore, que Roger, destiné au barreau, après avoir reçu une éducation qui lui permettait d'embrasser toutes les carrières libérales, avait tout abandonné pour l'étude sérieuse de la musique. Vous savez ses remarquables et si heureux débuts au théâtre de l'Opéra-Comique; vous vous rappelez avec quel talent il y a créé tous ces charmants rôles qui l'ont de suite rendu célèbre : *L'Eclair*, *le Guittarero*, *la Part du Diable*, *le Domino noir*, *la Syrène*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Haydee*, etc...., autant de triomphes qui se sont succédé pour lui sur cette scène où on le regrette toujours. Vous l'entendez, vous le voyez encore, à l'Opéra, chantant et jouant les rôles de Raoul dans les *Huguenots* et de Jean dans le *Prophète*, où nul ne saurait le surpasser, et tant d'autres qu'il n'est certes pas besoin de vous citer ici.

Nous espérons que ces notes sur Roger seront accueillies par nos lecteurs avec bienveillance.... On ne peut douter qu'elles ne soient d'un ami... Mais nous demandons qui, à notre place, n'aurait pas dit absolument comme nous?

Ch. de Lalonde 31 Nov 1859

Mon cher et bon

C'est ma pauvre main gauche encore bien écolière qui va se charger de t'adresser tous mes remerciements pour les souvenirs affectueux que j'ai reçus de toi au sujet de mon inconcusable quignon. Merci donc mille et mille fois!

Quant aux notes que tu me fais l'amitié de me demander, je ne sais vraiment ce que je pourrais ajouter de nouveau aux 3 ou 4 biographies qui l'on déjà publiées : à part *Herculanum* et l'accident du 27 juillet dernier rien de nouveau : je te dirai du reste que tu te trouves en concurrence avec Berlioz qui m'a demandé aussi des notes et à qui j'ai communiqué les quelques libraisons parues sur ce pauvre sujet. La délicatesse exige que je lui laisse la priorité.

Viens me voir, crois aux sentiments affectueux de

ton pauvre ami

G. Roger

(1) Ce qui donne un intérêt tout particulier à ce portrait, c'est qu'il a été photographié le 26 juillet dernier, la veille même du funeste accident qui a privé Roger de son bras droit.

GALERIE DE LA VIE MODERNE



ROGER

ACADEMIE IMPERIALE DE MUSIQUE

DESSEIN DE LA VIE par LAFAYE d'après la photographie de MM. P. PIERRE et HENRIARD

— S. GRAY ET C. —

INDISCRETIONS

SALONS, FOYERS ET COULISSES



AVEZ-VOUS, chers lecteurs, ce que c'est qu'un nouveau? — Vous tous qui avez été au collège, vous savez les petites et grandes tribulations qui attendent l'infortuné arrivant au milieu des anciens.... Pourquoi ne vous dirais-je pas de suite que moi, nouveau-venu, je ne les redoute pas?

Sans avoir jamais écrit dans la grande ou la petite presse, je ne suis peut-être pas un inconnu pour la plupart de nos critiques et de nos chroniqueurs les plus justement aimés; souvent, bien souvent, leur plume bienveillante a eu pour moi des douceurs que je n'ai point oubliées et que je n'oublierai jamais, car mon cœur n'est point celui d'un ingrat et la reconnaissance y a sa place.

Qu'ils reçoivent ici mes remerciements pour le passé et qu'ils veuillent bien me conserver leur précieuse indulgence pour l'avenir!

Pour vous, mes chers lecteurs, je ne vous demande rien... je sais combien vous êtes faciles aux commençants, et, sans plus tarder, je pars, d'un pied léger, pour ma première causerie.

J'ai accepté une mission, une responsabilité, si l'on veut, que je n'hésite pas à qualifier de difficile et de délicate... Il s'agira de vous parler de temps à autre, quand ce sera notre tour, des hommes et des choses du jour, ainsi que le dit le sous-titre de notre journal; enfin : de *omnino scibili* (etc.) — un peu de latin, en passant, n'a jamais fait de mal! — Nos relations de bonne amitié avec la plupart des grands artistes dont s'honore la scène parisienne, nous aideront souvent beaucoup à accomplir la partie de notre tâche qui les concernera plus particulièrement... Nous ne sommes pas étranger aux choses du théâtre, lesquelles ne nous sont pas non plus tout à fait étrangères, et nous ne vous laisserons rien ignorer de tout ce que nous croirons devoir ou pouvoir vous intéresser quelque peu.

Beaucoup de salons du noble faubourg, du faubourg Saint Honoré, de la Chaussée d'Antin, voire même du Marais, nous sont grand ouverts, et nous aurons soin de vous tenir au courant des soirées littéraires, musicales et dramatiques qui s'y donneront.

Nous vous parlerons des jeunes poètes — ils deviennent si rares aujourd'hui! — qui portent les prémices de leur œuvre future au salon de la rue de Monsieur; parfois, nous vous donnerons quelques fragments de leurs meilleures inspirations, celles qu'aucune académie n'aura couronnées, par exemple! — Nous vous parlerons de cette charmante maison de la rue de Vendôme où l'art s'allie si gracieusement à la science, aussi d'un autre salon tout voisin où la bonne musique a également ses grandes entrées... Pour le moment, les salons sont encore fermés... Le monde, ainsi qu'il est d'usage, ne fait sa rentrée à Paris que vers le mois de janvier au plus tôt, et encore ne sont-ce que les plus pressés qui reviennent avec les premiers jours du nouvel an!

Nous sommes arrivés, d'ailleurs, avec le mois de novembre, au plus beau moment de la vie de château; les chasses, les bals, la comédie, sont à l'ordre du jour en Touraine, en Normandie, en Bretagne, dans toutes les magnifiques provinces de notre beau pays... Tout récemment, un de nos meilleurs comiques, Levassor, a organisé une fête dramatique et musicale des plus charmantes chez Mme la comtesse de Séran, au château de Marlot. Levassor s'est multiplié; il a été tout à la fois directeur, régisseur et acteur.... Un beau succès est venu récompenser son dévouement et son talent... Ses chansonnettes ont, comme toujours, fait merveille. Tous les châtelains des environs s'étaient donné rendez-vous à cette délicieuse soirée, et parmi les auditeurs les plus enthousiastes on remarquait

Mme la marquise d'Aligre, le comte et la comtesse de Fontenilles, le duc de la Trémouille, le comte de Blangy, etc.

Un grand seigneur qui honore l'armée et la littérature, M. le prince de Polignac, de retour d'Italie, a bien voulu consentir à laisser représenter dans un salon de Paris que nous indiquerons en temps et lieu, la traduction si remarquable, comme on le sait, qu'il a faite du *Faust* de Goethe.... Peut-être commettons-nous une grave indiscretion en nommant les acteurs chargés des principaux rôles? Mais nous ne serons pas, dans tous les cas, le seul coupable.... Un spirituel confrère, l'aimable chroniqueur du *Messenger de Paris*, nous a devancé, et rien ne nous est plus agréable que de l'avoir pour complice en cette occasion.... C'est donc Mme Marie Garcia qui doit remplir le rôle de Marguerite; Mme la comtesse Dash a bien voulu se charger de celui de Marthe; M. Arsène Houssaye jouera Faust, et l'auteur, le prince de Polignac, aura le rôle de Valentin.

Ce sera là une intéressante solennité... La musique du savant auteur de *l'Ondine* et *le Pêcheur*, et de tant d'autres belles compositions, de Louis Lacombe, complétera l'exécution de l'œuvre.

Mais cela n'empêche pas, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que Paris ne soit encore hors Paris, et nous en trouvons récemment la preuve dans le *Moniteur*... L'habile critique musical de cette feuille, M. A. de Rovray, parlant du monde qui remplit, depuis l'ouverture, les loges du théâtre Impérial Italien, faisait remarquer que l'on y entendait tous les idiomes du globe, sauf la langue française. On coudoyait, on rencontrait des Chinois, des Persans, des Hongrois, des Slaves, des Roumains, des Moldo-Valaques, mais des Français, point ou si peu!... Ce n'est pas une transcription que nous vous donnons-là, il n'est que trop facile de s'en apercevoir. — C'est un simple et très-inexact souvenir d'un spirituel article.

Il n'y a donc pas lieu, pour aujourd'hui, de vous parler longuement de ce qui se passe ou va se passer dans le monde parisien.... Quand vous lirez cet article, qui est plutôt une espèce de programme qu'autre chose, vous aurez déjà vu ou entendu parler des nouveautés qui viennent d'être données sur nos différents théâtres; vous saurez aussi bien que moi que l'Opéra répète avec une très-grande activité le nouvel ouvrage de M. le prince Poniatowski, et qu'il mettra prochainement à l'étude le nouveau ballet que Mlle Taglioni écrit pour Mlle Emma Livry, en attendant *Semiramide* avec le nouveau poème de Méry.... Vous aurez aussi entendu dire quelques mots du nouvel opéra-comique, en trois actes, que MM. Alex. Dumas père, de Leuven et Ambroise Thomas destinent à la jolie salle Favart, et d'autres œuvres dues à des compositeurs de mérite. Vous savez que l'infatigable et habile directeur du Théâtre-Lyrique, M. Carvalho, promet, à la suite d'*Orphée*, ce chef-d'œuvre de Glück que nous allons enfin entendre exécuter dignement, avec Mme Pauline Viardot pour principale interprète, nous promet, dis-je, nombre de nouvelles partitions, deux, entre autres, sur lesquelles son administration compte beaucoup avec juste raison, *le Don Quichotte*, de Semet, et un opéra-comique en trois actes de MM. Scribe et Henri Boisseaux, musique de Clapisson.... Le titre et la distribution des rôles de cet ouvrage sont encore un mystère; cependant, si vous vouliez bien nous promettre le plus impénétrable secret, nous vous dirions que notre éminent artiste Battaille y trouvera une création digne de son grand style de chanteur et de son beau talent de comédien, et qu'il sera secondé par Mlle Marimon et par Fromant et Delaunay-Ricquier, dont les récents débuts à ce théâtre ont eut lieu avec grand succès... Quant au rôle principal échu à la femme, c'est encore un bien autre mystère; cependant si..... Mais quel est le compositeur qui serait embarrassé avec un théâtre qui compte deux cantatrices hors ligne?... Que ce soit Mme Miolan-Carvalho qui le chante, ou Mme Varcollier-Ugalde, il nous semble que les plus difficiles auront toujours lieu d'être satisfaits.

Tout récemment, une très-nombreuse affluence de littérateurs, d'artistes et de gens du monde se pressait dans la jolie église de Montmorency, où l'on célébrait l'union de Mme Ugalde avec M. François Varcollier, ancien chef de bureau à la préfecture de la Seine. La messe a été chantée par trois camarades de la charmante artiste.... On y a remarqué un *Ave Maria* inédit, d'une remarquable facture, composé par M. Léo Delibes et chanté par Mlle Marie Sax, la nouvelle comtesse des *Noces de Figaro*, élève de Mme Ugalde. Les autres morceaux de la messe étaient interprétés par Battaille, Michot et Mlle Sax.

A 2 heures, une excellente collation, parfaitement servie, a réuni tous ceux des assistants que leurs affaires ne rappelaient pas immédiatement à Paris.

Puis, le soir, M. et Mme Varcollier ont réuni chez eux quelques bons amis, heureux de témoigner aux nouveaux époux leur sympathique intérêt.

L'art, la littérature, la presse et le théâtre y étaient représentés par quelques-unes de leurs illustrations. Mme Miolan-Carvalho était charmante et brillait entre toutes; Mme Orfila, si chère aux artistes parisiens, honorait la réunion de sa présence, ainsi que son neveu, le jeune docteur Orfila, qui porte déjà si dignement dans la science le nom de l'illustre doyen de la Faculté de médecine.

G. JOBIV.

THÉÂTRES

La dernière quinzaine Théâtrale.



Le Théâtre joue un trop grand rôle dans les distractions ou dans les préoccupations de la vie moderne, pour que le journal qui a la prétention de la représenter puisse se dispenser de lui donner une place dans ses colonnes.

Une pièce littéraire est aujourd'hui un événement parisien, je dirais volontiers un événement national. Il n'est pas de maison mieux fréquentée que la maison de Molière; le *Gymnase* a des habitués fidèles; le *Vaudeville* renaît sous une direction littéraire; les *Variétés* trouvent qu'il est encore de beaux soirs pour la France; le monde élégant ne craint pas de s'aventurer sous les latitudes perdues des boulevards lointains; on va même à l'*Odéon*!

Nous ferons comme le monde, nous irons où il va, et nous tâcherons de l'entretenir de ce qu'il aime; mais nous nous efforcerons d'en parler, ou plutôt d'en causer s'il se peut, comme lui-même en cause. C'est assez dire que nous nous interdirons la critique solennelle, les dissertations à longue queue et l'esthétique allemande.

Souvent nous n'aurons qu'un mot pour une pièce; mais ce sera la faute de la pièce et non pas la nôtre. Les œuvres sérieuses et littéraires nous trouveront toujours prêt à les accueillir, à les faire connaître et à les défendre, car si elles sont bonnes, il est certain qu'on les attaquera.

Nous connaissons peu de monde et personne ne nous connaît; on nous a fait venir de notre village pour être critique, comme on avait fait venir Petit-Jean d'Amiens pour être suisse. Nous jugerons les pièces du parterre, en payant notre place à la porte, plus soucieux de rendre des arrêts que des services, comme a dit un jour le président Séguier, de superbe mémoire.

Mais cet avant-propos, nécessaire à tout débutant :

Ce que je sais le mieux c'est mon commencement! menace de tourner à la profession de foi, et l'on nous avertit que la *VIE MODERNE*, assez désabusée, n'y croit guère, et ne les permet qu'à son chroniqueur qui n'y croit pas du tout! Donc à l'œuvre sans plus tarder.

Débarqué du coche depuis seulement quatre jours, nous avons couru chaque soir de théâtre en théâtre, pour voir un peu s'il y a plus de nouveau sous le lustre que sous le soleil. Voici le bilan de la dernière quinzaine; c'est au public à dire qui l'emporte de l'actif ou du passif.

AUX FRANÇAIS, sous ce titre : *les Projets de ma tante*, nous vîmes une petite bluette assez bien tournée : elle était d'un auteur que nous ne connaissons pas, bien qu'il eût fait jadis d'assez jolis petits livres; nous étions alors au collège d'Orbec où, en fait de romans, on ne lisait que Télémaque. Je suis bien aise d'avoir fait connaissance avec M. Nicolle. Son aimable comédie me fait l'effet d'un tissu léger tout couvert de broderies, mais l'étoffe est bon teint; elle sied parfaitement à l'élégance de M. Delaunay et aux jolies comédiennes de la rue Richelieu; nous espérons qu'ils pourront la porter longtemps.

L'ODÉON, qui avait si gaiement inauguré la saison avec son *Testament de César*, est aujourd'hui mélancolique et funèbre; l'Odéon pleure, l'Odéon fait les grands bras et s'arrache les cheveux; l'Odéon n'est qu'une faible femme! Ce n'est pas la faute à Voltaire, ce n'est pas la faute à Rousseau! c'est la faute à M. Charles Lafont et à M. Fréd. Béchard, qui ont voulu nous faire connaître le *passé* de Mme de Montfort, femme persécutée, mais pas innocente.

Mme de Montfort est poète; elle dispute aux cinq ou six bas-bleus que nous connaissons ce titre de *deuxième muse* qui fait si bien dans une période académique; Mme de Montfort, qui végète en province, trouve que la vie est amère; elle a des aspirations vers l'infini, comme toutes les muses... surtout les *deuxièmes*, et comme M. de Montfort, en sa qualité de mari, n'est pas jugé digne de les comprendre, madame se donne le luxe d'un petit amant. Duel obligé, cela fait bien dans un drame; mais comme depuis trois ou quatre cents ans le duel n'est plus le jugement de Dieu, il se trouve que c'est l'amant qui tue le mari; M. de Montfort, avant de fermer l'œil, a encore le temps de faire à un sien ami une recommandation *in extremis*: c'est d'enlever sa fille et de faire en sorte qu'elle ne voie jamais sa coupable mère.

Cependant l'amoureux abandonne celle pour laquelle il vient de jouer sa vie, et Mme de Montfort profite de son veuvage pour faire le voyage de Paris. Elle y pleure un peu et se console beaucoup.

Les années se passent... Dieu sait ce qu'elle a fait de vers! Enfin elle retrouve sa fille dans une société mêlée de bourgeois et d'artistes, au moment où la pauvre enfant (bon sang ne peut mentir!) écoute d'une oreille trop complaisante les doubles croches et les déclarations d'un pianiste qui se croit sublime et qui n'est que chevelu. On se reconnaît, on s'embrasse, on dit: Merci, mon Dieu! comme à l'Ambigu, et tout ce monde s'en retourne en province; puisse le ciel ne les jamais ramener à Paris!

M. Auguste Maquet a trouvé un heureux titre, et le VAUDEVILLE une heureuse pièce: il y a beaucoup d'émotion et de vraies larmes dans ces *Dettes de cœur* si noblement payées par un jeune homme et deux femmes qui, au milieu de circonstances à la fois cruelles et délicates, remplissent avec un courage que rien n'ébranle ce qu'ils croient le devoir.

N'attendez pas maintenant que je vous la raconte en détail cette histoire des tristes amours que tout le monde, hélas! s'est déjà racontée à soi-même: une femme que l'on a aimée passionnément, puis beaucoup, puis un peu, et que l'on n'aime plus du tout, tandis qu'elle, au contraire, obstinément fidèle, ne voit au monde que son amant et son amour. Puis à côté, blonde et souriante, l'œil plein de promesses et les mains pleines d'espérance, une jeune fille, digne des premières et des chastes amours, que l'on voudrait et que l'on ne peut épouser. Enfin, tous les supplices, toutes les tortures du cœur, tous les désespoirs d'une agonie morale racontés, commentés, expliqués par un habile et un ingénieux romancier, dont la plume, comme un scalpel, fouille

et fait tressaillir nos fibres les plus secrètes, et terminés enfin par un coup de tonnerre mélodramatique qui nous laisse dans l'âme une impression de douloureuse terreur.

Le GYMNASE, tout en préparant avec le soin traditionnel qui distingue son habile directeur la pièce de M. Alexandre Dumas fils, le *Père prodigue*, s'attarde encore dans les dernières représentations du *Petit-fils de Mascarille*, une pièce qui a plusieurs petits défauts et une grande qualité: sa qualité, c'est d'être vive, gaie et amusante. Ses défauts, que l'auteur a réservés pour les derniers actes, c'est une certaine exagération dans la charge, trop d'in vraisemblance dans la crédulité du personnage le plus comique de la pièce, enfin certains emprunts faits aux ficelles de l'Ambigu et de la Gaité, et qui contrastent d'une façon trop brusque avec le franc éclat de rire des premières scènes. Le *Petit-fils de Mascarille* n'en poursuit pas moins une carrière fructueuse avec toutes sortes d'agréments sur sa route. Je lui souhaite de vivre aussi longtemps que son grand-père, qui n'est pas encore tout à fait mort. On a la vie dure dans cette famille.

Si vous le voulez bien, nous planterons aujourd'hui nos colonnes d'Hercule à la Porte-Saint-Martin, où le *Roi de Margot*, de MM. Dumas et Maquet, fait défiler son cortège de gentilshommes, de pages, de juges, de geôliers, de bourreaux, et son escadron volant de jolies femmes et de fières amazones. Ce n'est pas du nouveau, si l'on veut, mais c'est du nouveau, et il y a des reprises qui valent des primeurs.

SOPHONYME D'ORBEC.

THÉÂTRE ITALIEN

Il Giuramento. — Débats de M. MORINI, de M^{me} DOTTINI et de M. MELLY.



ous allons vous expliquer d'abord le poème. Mais, sapristi, faites bien attention: c'est indispensable pour comprendre.

On chante à tue-tête dans la rue à l'occasion d'une grande fête qui a lieu dans un palais tout à côté — Le chœur suit *Eloïse*, fort jolie personne, mais très-distraite, qui se promène en cherchant *Blanche*, qu'elle ne connaît pas et dont elle a vainement demandé qu'on lui fit la photographie *de souvenir*. Elle lui a jadis remis un médaillon contenant une mèche de cheveux et son nom de baptême, parce qu'elle a sauvé la vie de son père. — *Viscardo* suit *Eloïse* parce qu'il aime *Blanche*. — *Manfred* suit *Viscardo* parce qu'il n'aime pas *Blanche*. — *Brunor*, un abominable traître, suit *Manfred*, qui aime *Eloïse* pour exciter sa jalousie contre *Blanche*, qui aime *Viscardo*. — Pendant ce temps, le propriétaire du palais où se donne la belle fête reste seul (*un, deux, trois!*)... avec son orchestre, lequel joue très-fort, sans doute, pour empêcher le public d'entendre toutes ces confidences.

Le second acte se passe dans la chambre à coucher de *Blanche*, une magnifique chambre qui a huit portes et huit fenêtres, tout cela donnant sur des balcons, des couloirs secrets, des escaliers mystérieux, par lesquelles tout le monde entre sans frapper et de la façon la plus inconvenante pour la pauvre *Blanche*. Heureusement ou malheureusement elle ne s'en aperçoit même pas, attendu que mariée à un brutal qu'elle n'aime point, elle ne pense qu'à *Viscardo*, dont la charmante voix de ténor lui est extrêmement sympathique.

Après qu'elle a renvoyé toutes ses femmes (vers minuit, minuit et demi), l'action commence. C'est-à-dire qu'elle se met à réfléchir. Le traître *Brunor* vient en tapinois déposer une lettre à côté d'elle et introduit *Viscardo*, d'un couloir secret sur l'un des balcons, sans qu'elle y prenne garde. — Celui-ci (*Viscardo*) se met à chanter de sa jolie voix de ténor, pour ne pas compromettre *Blanche*, qui, transportée de joie, lui saute au cou. Cela leur fait remarquer

la fameuse lettre que *Brunor* a placée sur la table. *Viscardo* l'ouvre, absolument comme si elle était pour lui, et lit :

L'amore sdegnato,
Sarà vindicato.

C'est affreux! s'écrie *Blanche*, poussant vigoureusement *Viscardo* par une porte de gauche, attendu qu'*Eloïse* entre sans façon par une porte de droite avec une lanterne. — *Blanche*, un peu étonnée, puisqu'elle ne le connaît pas, lui demande qui elle est.

« *Ta rivale!* » répond *Eloïse* furieuse; et elle veut enfoncer la porte du cabinet où est entré *Viscardo*. — Celui-ci en sort et tâche de calmer *Eloïse*. — *Blanche*, entendant ce nom, tire de son corset le fameux médaillon. — *Eloïse* le voit, pleure, embrasse *Blanche*... et alors *Manfred* arrive, toujours furieux, par la porte du fond, avec beaucoup de gentilshommes et de soldats, menace tout le monde, et la toile tombe. — J'aime à croire que vous êtes attentif et que vous avez compris!

Au troisième acte, les soldats et le peuple sont dans l'enthousiasme d'une victoire qu'ils ont remportée sur les *Agrigentins*; mais *Viscardo* est vengé: l'affreux *Brunor* n'est plus!

Il se trouve cependant que *Blanche* est morte aussi dans les bras de *Manfred*. *Viscardo* se désole. En conséquence, et pendant que des religieuses pleurent dans la coulisse sur le trépas de *Blanche*, des chevaliers et des hommes d'armes viennent ranimer le courage de *Manfred* et l'entraînent à de nouveaux combats, parce qu'*Agrigente* n'est pas aussi vaincue qu'elle en avait l'air. Ils sortent avec leurs épées, et *Blanche*, morte depuis quelque temps, sort de la maison pour prendre un narcotique violent qu'*Eloïse* lui a préparé. Vous deviez vous y attendre.

Enfin, au quatrième acte, *Eloïse* veille au chevet du lit de cette infortunée *Blanche*, définitivement morte. Le malheureux *Viscardo* arrive, transporté d'une nouvelle douleur, ex, après une courte et vive explication, poignarde résolument cette pauvre *Eloïse*. *Blanche*, rammée soudain par le coup de poignard donné à son amie, ressuscite pour la deuxième fois et souhaite toutes sortes de prospérités dans l'autre monde à *Eloïse*, qui meurt irrévocablement. Quant à *Manfred*, il n'est plus du tout question de lui et la toile tombe, à la grande satisfaction de chaque spectateur, qui soit pénétré de la beauté et surtout de la netteté de ces admirables situations dramatiques. Peut-être avons-nous commis quelques erreurs dans cet exposé succinct d'*Il Giuramento*, mais il suffit cependant, chers lecteurs, pour vous donner une idée très-claire de cet admirable libretto.

Maintenant, laissons la plaisanterie et protestons hautement contre la grossière sottise de tous ces librettos italiens. Lorsqu'on veut reprendre un ouvrage déjà un peu ancien comme celui-ci, ne pourrait-on pas le donner à un littérateur intelligent (il en existe) qui, sans nuire à la musique et sans toucher à l'œuvre du maître, introduirait au moins dans le libretto une petite dose de sens commun?

Protestons encore plus énergiquement, nous autres Français, contre les tendances de nos théâtres lyriques et de nos plus grands maîtres, qui supprimant l'intérêt et le mérite dramatiques, font parfois de nos opéras-comiques d'assommants concerts, et nous mettent, suivant leurs caprices, au régime de libretto comme celui du *Pardon de Ploermel*.

Sur ce *mélo-mélo* burlesque d'*Il Giuramento*, *Mercadante* (que l'on ne connaît pas assez en France), a écrit une jolie partition, dont l'orchestration est très-soignée et très-élégante. Elle renferme plusieurs beautés de premier ordre et des morceaux d'une touche grande et vigoureuse. Il faut citer tout le premier acte et le fameux air de bravoure si *crânement* dit par *Graziani* au troisième acte. L'exécution est fort belle. Sauf quelques erreurs dans les attaques et un peu de faiblesse dans les voix de femmes (au commencement du deuxième acte), les chœurs sont plus satisfaisants qu'ils ne le sont ordinairement aux Italiens.

La *Penco* fait des progrès de plus en plus

sensibles, et marquera dans peu sa place au théâtre comme une des cantatrices les plus dramatiques de la scène italienne. — On ne peut rien dire de nouveau sur l'Alboni, qui possède toujours la plus belle voix que l'on connaisse, le plus merveilleux gosier et toutes les perfections de l'art du chant. — Graziani, dont l'organe formidable et d'une grande pureté de timbre, abuse un peu de ses qualités naturelles au détriment du goût fin et délicat. Tel qu'il est, c'est un des meilleurs barytons qu'ait produits l'opéra italien.

Le grand intérêt de la représentation était dans les débuts du jeune ténor destiné à porter avec son collègue Gardoni, déjà si justement apprécié à Paris, le lourd fardeau d'un magnifique répertoire. M. Morini est un homme du monde plein d'élégance et de distinction, doué d'une charmante voix de ténor avec des cordes très-vigoureuses; son goût est sûr et son talent musical défie les plus difficiles. Il a passé d'emblée des salons, où tout le monde l'aimait, à la première scène lyrique. On s'explique donc bien aisément la légère hésitation que l'on a remarquée à ses débuts. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est un bon et légitime succès. Le public a de suite senti qu'il avait affaire à un artiste consciencieux et sérieux, et l'on ne peut que féliciter la direction de se l'être attaché. C'est une bonne fortune pour elle d'avoir à la fois, pour cette saison, deux charmants ténors: MM. Gardoni et Morini. Deux autres débutants, M^{me} Dottini et M. Merly viennent d'être favorablement accueillis du public. L'année promet d'être brillante. Nous y reviendrons.

MATHIEU GUILLOT.

A propos de l'ORPHÉE de Gluck.



TABLE et artistique direction du Théâtre Lyrique va dignement remettre en scène l'Orphée de Gluck. Quelques mots sur ce chef-d'œuvre et sur son illustre auteur seront lus sans doute avec intérêt par les amateurs de la grande et saine musique.

C'est au commencement de l'année 1712, dans un petit hameau d'Allemagne, que naquit Christophe Gluck; en dépit de cette origine toute germanique, la France le regarde avec raison comme une de ses propres gloires.

Gluck était déjà fort âgé, lorsqu'il créa les œuvres magistrales dont la représentation amena, en France, une véritable révolution dans le goût. Malgré l'introduction d'un style auquel on était alors peu habitué, *Orphée*, représenté à l'Opéra le mardi 2 août 1774, obtint une pleine réussite et valut d'emblée au compositeur une réputation immense comme son succès.

Tout d'abord *Orphée* avait été entendu au théâtre de Vienne; ce fut spécialement pour Paris qu'il écrivit plus tard *Armide* et les deux *Iphigènes*.

A l'occasion de ces derniers ouvrages commença avec Piccini, qui était le champion de l'école italienne, cette lutte devenue si célèbre dans l'histoire de l'art. On sait que le grand juge du camp, Sa Majesté le Public, donna gain de cause à l'école allemande, en la personne de Gluck, qui l'avait glorieusement représentée.

Un fait digne de remarque, c'est que la partie chorale, si négligée au double point de vue de l'invention et de l'exécution avant l'arrivée de Gluck, prit dès lors cette place importante, qu'elle occupe encore aujourd'hui dans les grandes œuvres modernes. Rameau avait fait le premier pas. A Gluck était réservée l'heureuse idée d'animer et de développer l'un des plus puissants éléments de l'effet musical. Il

sera facile, dans quelques jours, de se convaincre pleinement à ce sujet, en écoutant la belle partition d'*Orphée*, dont les chœurs sont aussi variés que saisissants. Que de regrets et quelle douce tristesse dans celui de la première scène! *Dans ce bois tranquille et sombre...* Quelle tranquillité charmante quand, au deuxième acte, les ombres invitent Orphée à les suivre. *Viens dans le séjour paisible...* Et le chœur magnifique des démons, dont le caractère est si bien trouvé! Dans toutes ces pages la simplicité des moyens harmoniques est unie à une vérité d'accents qui vous frappe et vous tient sous le charme.

Quelques biographes fantaisistes ont prétendu que Gluck ne pouvait composer qu'à la condition d'être, en plein air, exposé au soleil le plus ardent. Ce serait, à coup sûr, une vive opposition avec l'habitude de l'un de nos meilleurs compositeurs vivants, Meyerbeer, qui, dit-on, travaille toujours en se barricadant au fond d'un appartement bien sombre. Mais, dans tous les cas, cela prouve qu'on peut, à la condition d'avoir du génie, arriver au même résultat en employant des moyens absolument contraires.

C.-N. HARDI.

LE PALAIS MODERNE

Mais que vois-je?... ah! c'est lui que le Ciel nous renvoie!
Les Plaideurs, act. II, sc. XI.



ES tableaux de la vie moderne que nous voulons offrir à nos lecteurs seraient incomplets si nous n'y réservions une place à la chronique judiciaire. Notre bonne étoile nous envoie précisément et tout à propos un collaborateur aussi précieux qu'inattendu, Perrin Dandin lui-même! Qui nous vaut son concours, et d'où nous vient sa lettre? nous l'ignorons complètement; mais nous acceptons les yeux fermés cette correspondance spirituelle à double titre, et nous sommes persuadés qu'on en souhaitera comme nous la continuation.

Chronique judiciaire.

Je suis, pour vous servir, Messieurs, Perrin Dandin,

qui n'a pas cessé, vous le pensez bien, de hanter le Palais et d'inspirer ceux qui le fréquentent. Ne soyez donc pas étonnés si je viens causer avec vous procès et procédures, juges et justiciables. Les procès, ainsi que l'a dit un romancier de votre siècle, « sont les issues par où s'évaporent les mauvaises passions des hommes, » et comme l'humanité a beaucoup de passions mauvaises, il y a et il y aura toujours des procès.

Certains gens ne plaident que par nécessité; d'autres, et le nombre en est grand, plaident par humeur, pour leur plaisir. C'est à cette dernière classe qu'appartenait une de mes justiciables, dont le nom est sans doute arrivé jusqu'à vous, je veux parler de haute et puissante dame Yolande Cusdane,

Comtesse de Pimbèche, Orbeche, etc.

Elle n'avait plus « que cinq ou six petits procès à vider, » lorsqu'un arrêt en bonne forme,

Lui défendit, Monsieur, de plaider de sa vie.

L'iniquité de cet arrêt était flagrante. La comtesse s'en plaignit avec amertume, disant

Que vivre sans plaider n'est point contentement.

Ce type du plaideur n'est pas perdu: il est, avec beaucoup d'autres, très-curieux à étudier. D'un autre côté, les procès ont des ca-

ractères si variés, ils naissent et se développent dans des circonstances souvent si bizarres, parfois si intéressantes, ils reçoivent de loin en loin des solutions si inattendues, qu'il y a, sous tous les rapports, une mine inépuisable à exploiter, beaucoup de choses plaisantes à relever, et, sous une apparente légèreté, de bonnes grosses vérités à dire.

Cette tâche est délicate; mais je suis mieux que personne apte à la remplir. D'abord, il y a longtemps que j'ai quitté votre monde; je ne suis plus qu'une ombre, un pur esprit, et, s'il est admis qu'on ne doit aux morts que la vérité, on m'accordera bien que les morts ont quelque droit de la dire aux vivants. J'ajoute ensuite qu'on ne saurait raisonnablement contester ma grande expérience des choses judiciaires. J'ai passé ma vie à juger.

Tous les jours le premier aux plaids et le dernier.

Cette passion de rendre la justice; cette *jugeomanie*, comme on dirait dans votre temps de hardis néologismes, m'a même attiré des désagréments de famille, et vous savez comment mon fils Léandre,

Qui d'une cause en l'air avait su me leurrer,

me fit oublier le chemin de l'audience en me faisant juger des procès à domicile.

J'ai emporté dans l'autre monde la passion qui avait rempli ma vie, et c'est encore cette passion qui m'a fait quitter un séjour où l'on ne plaide pas, pour revenir sur la terre des procès. J'ai toujours été un auditeur assidu et invisible des prétoires de la justice, non pas que je trouvasse, ainsi que le disait Gringoire, un poète crotté et mal appris de l'un de vos romans les plus célèbres, en parlant des magistrats d'autrefois, « qu'il n'y a pas de spectacle « plus réjouissant que la sottise des juges, » mais parce que j'aimais à suivre les changements introduits dans les lois, les améliorations apportées à l'administration de la justice, et aussi parce que je me donnais de temps en temps le plaisir de m'incarner en quelques magistrats, afin d'obtenir pour ma mémoire (qu'un rimeur nommé Racine a voulu ridiculiser) ce que vous appelez, je crois, des « circonstances atténuantes. »

J'ai vu, pendant ce long vagabondage, bien des choses bouffonnes et des choses bien terribles, dont je n'ai pas l'intention de vous parler; peut-être suis-je destiné à revoir ce que j'ai déjà vu, et j'aurai soin d'en entretenir vos lecteurs. Je vous répéterai, en y faisant un échange que mon état d'ombre rend nécessaire, ce que je disais à mon fils quand, par la supercherie que vous savez, il me fit renoncer à mes fonctions;

Que les procès viennent en abondance,

Et je passe avec vous le reste de vos jours.

La rentrée solennelle des tribunaux a eu lieu jeudi dernier; mais ce n'est guère avant cette semaine que la justice reprendra sérieusement ses travaux. Vous comprenez qu'après avoir passé deux mois à ne rien faire, c'est bien le moins d'avoir quelques jours pour se reposer.

La messe du Saint-Esprit, ou messe-rouge, a été célébrée avec la pompe accoutumée dans le vaisseau à peu près réparé de la Sainte-Chapelle. C'est une cérémonie à laquelle je ne manque jamais d'assister, parce qu'elle me reporte aux plus beaux jours de ma vie passée, aux jours où le droit de juger m'était rendu après le repos forcé des vacances.

D'ailleurs, j'ai toujours considéré comme une bonne et salutaire pensée de placer la reprise des travaux judiciaires sous la protection de la religion. J'ai vu dans bien des cœurs, j'ai pénétré le sens de beaucoup de prières; les magistrats invoquaient l'esprit de justice; mais je n'oserais pas affirmer que l'esprit de conciliation et de paix ait été trop vivement sollicité par le surplus de l'assemblée.

La Cour de cassation, la Cour impériale et le Tribunal de 1^{re} instance ont ensuite quitté la Sainte-Chapelle en passant au milieu d'une double haie de soldats qui contenaient les curieux et présentaient les armes. Les tambours battaient, la foule recueillie et respectueuse se découvrait devant cet imposant cortège, et

je me disais avec bonheur que la Justice n'a rien perdu de son salutaire prestige.

Les discours de rentrée ont été prononcés selon l'usage, et, grâce à l'ubiquité dont les esprits sont doués, j'ai pu, ce qu'un correspondant de votre monde n'aurait pas fait, entendre en même temps le récit de la vie et des travaux de M. le premier président Joseph Portalis, de si regrettable mémoire, fait à la Cour de cassation par M. l'avocat général de Marnas, et le discours prononcé à la Cour impériale par M. l'avocat général baron de Gaujal.

Je connaissais déjà tout ce que M. de Marnas avait à dire de M. le comte Portalis ; mais il a parlé de ce grand magistrat en si bons termes, que ce qui n'était pour moi qu'une redite a dû charmer l'auditoire d'élite auquel il s'adressait.

Quant à M. de Gaujal, j'avoue que son discours a jeté quelque trouble dans mes idées. Pendant qu'il signalait un grand relâchement dans la répression pénale, et qu'il prêchait la sévérité à ses collègues, je me rappelais un récent et très-remarquable discours de son chef, dans lequel M. le procureur général

Chaix-d'Est Ange recommandait aux magistrats l'indulgence et la modération, qui sont au fond de son caractère si bienveillant et si affable.

Et en quittant l'audience, je me demandais : qui a raison ? Vaut-il mieux pécher par trop de faiblesse ou pécher par trop de rigueur ? Ma foi ! s'il me fallait opter, j'aimerais mieux être trop bon avec M. Chaix-d'Est-Ange que trop sévère avec M. de Gaujal !

Mais le mieux est encore de n'être ni l'un ni l'autre, et d'être tout simplement *juste* : IN MEDIO STAT... JUSTITIA. FERRIN DANDIN.

GALERIE DROLATIQUE DE LA VIE MODERNE

OLLA PODRIDA

Un de nos amis a rencontré mardi matin, au coin du Pont-Neuf, à l'étalage d'un bouquiniste, l'illustre maître Meyerbeer qui venait de faire, pour une modeste somme, l'emplette d'un petit livre de piété dit *Ange conducteur*, en même temps qu'il demandait un tome neuf du *Corneille* de l'édition Furne pour compléter un exemplaire d'occasion. Nadaud nous a donné sa parole que l'*Ange conducteur* était un petit cadeau destiné à une dame de Ploërmel. Quant au volume de *Corneille*, nous ignorons si M. Meyerbeer a pu le trouver. Mais nous tâchons de le savoir et d'en instruire nos lecteurs, pour peu qu'ils y tiennent.

Une bonne dame du Mâconnais, qui parle le français d'Alsace, faisant naguère compliment à notre ami Nadaud, lui dit qu'elle avait été ravie de son *apricotier*, qu'il était si *cholt*, son *apricotier* ! — Nadaud de s'étonner, lui qui ne se savait pas si bon jardinier-pépiniériste (*miratur-que novas frondes et non sua poma* !) Au bout d'une heure il comprend qu'il s'agissait de son *brigadier*, du poétique compagnon de PANDORE.



Dût-on accuser notre inexpérience, nous avouerons ingénument que maître Figaro, le galant barbier, dont nous vous avons dit un mot, chers lecteurs, dans notre premier article, est venu prendre ici au dernier moment, et tout à fait à l'improviste, une place qui ne lui était pas destinée. Nous comptions commencer notre série des *Types de Nadaud* par *Pandore*, accompagné de son brigadier. Mais nous comptions sans notre hôte. L'autorisation nécessaire, ayant été demandée un peu tardivement, nous fait défaut. Le vieux Saturne nous met son sablier dans les reins ; notre imprimeur, non moins inexorable que lui, nous rappelle que Votre Majesté, chers lecteurs, n'admet pas un nouveau délai de vingt-quatre heures. Que Figaro nous excuse donc aujourd'hui avec sa plume comme il pourra ! Mercredi prochain, sans faute, le crayon et le burin de nos artistes achèveront de nous absoudre.

E. L.

OLLA PODRIDA

On lit dans la *Gazette de Lausanne* : « Zurich, 27 octobre. Ce matin à 6 heures 1/2, le meurtrier Hundig a été exécuté. Hier déjà dans la nuit, la guillotine avait été dressée par le bourreau Wingsis, d'Argovie, qui s'est acquitté de ses pénibles fonctions avec sa dextérité habituelle. »

Que vous semble, ami lecteur, de cette dextérité dont le rédacteur zurichois nous fait ici l'éloge ? Où la réclame-t-elle se fourrer ? Le vieux proverbe dit pourtant qu'il ne faut pas jouer avec la hache.

M. Edouard Thierry, présenté aux sociétaires de la Comédie-Française par M. Sanson, leur doyen, leur a dit ces quelques paroles qui, toutes simples qu'elles sont, valent à elles seules un long discours : Messieurs, je vous aimais hier, je vous aimerai encore demain.

C'était dans une vente après décès d'un propriétaire des environs de Paris : après la séance, le commissaire-priseur et le crieur ne retrouvaient plus, l'un son paletot et l'autre son parapluie : dans le feu des enchères, ils avaient adjugé les deux objets pour 7 fr. 50 c.

A NOS COLLABORATEURS ET LECTEURS.

Au moment de la mise en page de ce premier numéro, déjà trop compacte, nous nous voyons, à notre grand regret, dans l'impossibilité matérielle d'insérer bien des articles déjà composés et destinés à y figurer. Force est donc de les renvoyer aux numéros prochains. Nous les indiquerons du moins ici par aperçu :

Critique littéraire. — EUX ET NOUS EN LITTÉRATURE. — COMMENT ILS EXPLOIENT LE ROMAN.

Actualités. — LA VILLA PALLAVICINI, souvenirs artistiques de la guerre d'Italie. — Un excentrique à 36 carats.

Types et Croquis de la vie moderne. — I. LA NOUVELLE ATHÈNES. — II. RONDE-MAJOR A LA BOURSE DE PARIS.

« Les forget-me-not » d'un Collectionneur. — I. CE « POLISSON DE RACINE » ET M. GRANIER DE CASSAGNAC.

Vieux Paris et Paris moderne. — I. LES NOUVEAUX NOMS DE NOS VIEILLES RUES, etc., etc.

Littérature singulière. — **Bibliographie bouffonne et drolatique.**

I. LA THÉORIE DE M. LE CHEVALIER DA GAMA MACHADO.

— **Autrefois et aujourd'hui.** — LES GUIDES DU VOYAGEUR AVANT M. JOANNE.

— **Bontades et Pochades.** — I. DES VIEILLES AFFICHES... — II. COUPS DE SIFFLET, etc., etc.

L'art et le bric-à-brac. — **Les Amateurs et les Curieux.**

— **Un p'tit quart d'heure avec Babelais et le Marquis de Bièvre.**

— **CALEMBOURS ET CALEMBREDAINES, etc., etc.**

Le Rédacteur en chef, Gérant : ERNEST LACAN.

LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beaux-Arts — Théâtres — Sciences — Biographie — Types et Fantaisies

Qui vive ? — Ami... (non pas de tout le monde !).

ABONNEMENTS Au bureau du journal, 7, quai Conti, chez E. MEUNIER, libraire ; A l'imprimerie Napoléon CHAIX et Co, 20, rue Bergère ; Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Cadet.	PRIX AVEC LA PRIME PARIS. Un an 30 fr. DÉPARTEMENTS. Un an 32 fr. SANS LA PRIME. PARIS. Un an 24 fr. DÉPARTEMENTS. Un an 26 fr. — Six mois 12 » — Six mois 13 » — Trois mois 7 » — Trois mois 8 » Le numéro : 40 centimes. ÉTRANGER. Mêmes prix, port en sus.	RÉDACTION M. Ernest LACAN, rédacteur en chef, gérant, 38, rue de l'Université. (De 3 à 5 heures, les mardis et samedis.)

SOMMAIRE :

Lettre de M. Joseph Prud'homme, avec sa signature et son paraphe autographiés (*ne varietur*). — CHRONIQUE. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Eux et nous en littérature ; comment ils exploitent le roman. — *Forget-me-not* d'un collectionneur : Ce « polisson de Racine » et M. Granier de Cassagnac. — BIOGRAPHIE : Dantan jeune. — PORTRAIT. — THÉÂTRES : Français, *Le Duc Job* ; Variétés, *Monsieur Jules* ; Th. Lyrique, *Orphée*. — BOUTADES : Des vieilles affiches en général et de celles de Villafranca en particulier. — NOTRE ALBUM : Victor Hugo, Lamartine et Béranger. — LE PALAIS MODERNE : *Verbs dits* sur un verdict du jury. — Olla podrida. — Gravure : M. Bourgeois.

CORRESPONDANCE

LETTRE DE M. J. PRUDHOMME

De mon hermitage de Chatou, près Bougival, le 18^e de novembre de l'an de grâce 1859.

MESSIEURS DE LA RÉDACTION,



Je m'arrache un instant à la quiétude du port où ma nef trop longtemps ballotée sur l'océan tumultueux des événements politiques, s'est enfin abritée ; si cette main qui n'a plus d'autre occupation depuis plusieurs années que de manier la charrue de Cincinnatus, reprend momentanément la plume ; si je romps, en un mot, le silence plein de dignité (j'ose le dire) que je me suis imposé ; c'est que (je dois l'avouer) votre entreprise éveille en moi des craintes dont je crois nécessaire, je dirai même utile, de vous communiquer dès maintenant le sujet.

Je me promenais hier dans le modeste jardinet qui compose avec une humble habitation la retraite paisible, le lit sans écueils où je laisse couler ma vie, et je pensais, — (cela m'arrive parfois depuis que je vis dans la solitude) — lorsqu'on m'apporta le premier numéro de la feuille que vous venez de mettre au jour et que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y jetai d'abord un coup d'œil distrait, mais votre titre attira et fixa mon attention. Vous annoncez votre journal comme devant être une revue des Hommes et des Choses du Jour, et vous promettez de publier la Biographie et le Portrait de toutes les Notabilités contemporaines. Or, je ne puis me le dissimuler, quelle que soit ma modestie, j'ai joué un rôle important dans l'histoire de mon pays — auquel je n'hésiterais pas encore à sacrifier ce qui me reste de jours, malgré l'oubli dont il a payé mes services. J'ai connu les splendeurs de la popularité avant de boire le calice amer de l'ingratitude ; de plus, je suis du nombre des contemporains, puisque je vis encore. Ces

titres divers et que je ne puis récuser, vous ont peut-être incités à inscrire mon nom parmi ceux qui doivent figurer dans vos colonnes, et à joindre mon image à celles qui composeront la Galerie de la Vie moderne. L'envoi spontané de votre journal, — attention qui m'honore et dont je suis heureux de pouvoir ici vous exprimer toute ma gratitude, — me confirme même dans cette pensée et la corrobore en moi. Eh bien, Messieurs de la Rédaction, je dois l'avouer, c'est là que gît la cause de mon inquiétude !

En effet, je touche aujourd'hui, passez-moi le mot, à la septantième année de mon âge ; j'ai vu, vous le savez, bien des choses, j'ai été mêlé aux circonstances de mon époque, j'ai gravi jusqu'aux degrés les plus élevés de l'échelle politique et sociale, — puis-que j'ai failli être décoré et même ministre, — et je n'en ai rapporté que des désillusions. Mais depuis dix ans, j'ai eu le loisir de me livrer dans la solitude, à ces méditations qui mûrissent l'esprit, et, drapé dans la satisfaction du devoir accompli, j'ai résolu d'accepter l'obscurité que les circonstances m'ont faite, et l'ostracisme dont m'a frappé l'ingratitude de mes concitoyens.

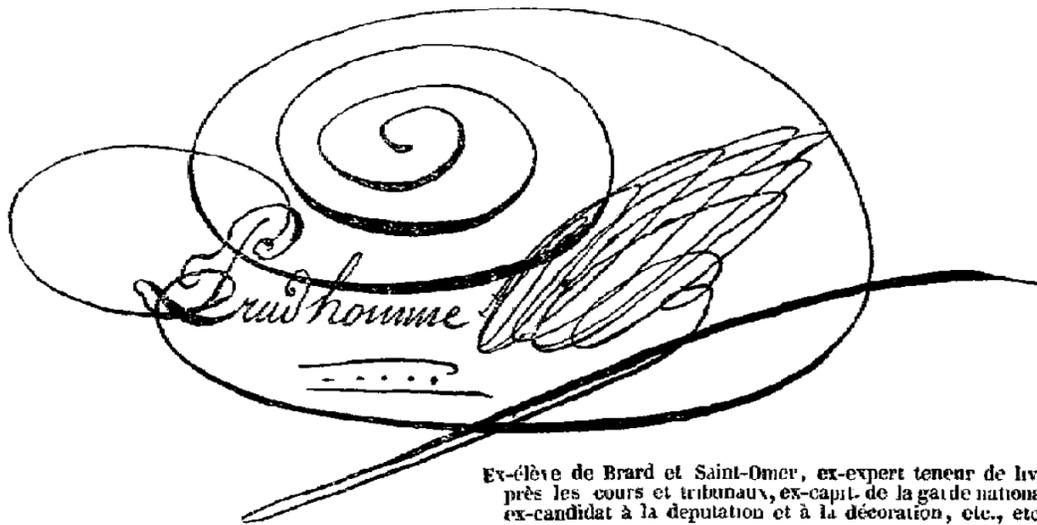
Ainsi donc, Messieurs de la Rédaction, je vous le demande et au besoin je vous en prie, n'exhumez pas mon nom ni mes traits de l'oubli !!! Quand la mort aura terminé ma carrière, n'ayant plus les mêmes raisons pour m'opposer à vos desseins, peut-être

vous autoriserai-je à élever dans vos colonnes ce monument à ma mémoire ; mais jusque-là ardemment je désire demeurer sous ma tente....

Quant à votre œuvre, toutes mes sympathies lui sont acquises. Si je n'ai jamais aimé les écrivassiers, j'ai toujours estimé les journalistes ; c'est à eux — je parle ici de ceux de la presse politique — que j'ai dû cette fermeté de conviction qui m'a toujours caractérisé, et je suis heureux et fier de leur rendre ce témoignage. Le journalisme, je l'ai toujours dit, je le maintiens, le journalisme est la mère-nourrice de nos institutions et de nos gloires, le phare qui remorque les nations dans les champs du progrès, vers la terre promise de la liberté ! *Habent sua fata libelli!* a dit, je crois, un auteur latin, Marcus Julius Horatius Janinus, dont les écrits, comme d'adoucissants pavots, contribuent à endormir les soucis qui parfois m'assiègent. Je souhaite sincèrement, bien sincèrement, que le destin de votre publication soit prospère, et que la *Vie moderne* puisse être appelée un jour la *Vie éternelle* ! Je m'inscris dès demain des deux mains pour un abonnement.

Veuillez, Messieurs de la Rédaction, agréer avec l'expression inaltérable de mes sentiments, l'hommage des salutations avec lesquelles j'ai tout l'honneur d'être,

Votre très-humble, très-obéissant, très-dévoué et très-respectueux serviteur.



Ex-élève de Brard et Saint-Omer, ex-expert teneur de livres près les cours et tribunaux, ex-capit. de la garde nationale, ex-candidat à la députation et à la décoration, etc., etc.

Post-scriptum. — Je n'ai pas l'honneur de connaître individuellement M. Gustave Nadaud, ce jeune homme de tant d'esprit, paraît-il, sous l'invocation et les auspices duquel vous placez votre feuille de la *Vie moderne* ; mais d'après ce que m'en a dit M. Bourgeois, de Paris, qui le connaît tout particulièrement, je suis fondé à croire qu'il n'a nulle accointance quelconque ni d'aucune espèce avec cet intrigant du nom de Henri Mounier, lequel a osé, comme vous savez, pour repaître la famélique avidité d'un public désœuvré, a osé, dis-je, livrer le nom immaculé de Joseph Prud'homme à la risée de la postérité et des siècles à venir !.. Cette persuasion est une des principales causes efficaces de ma sympathie à votre endroit, dans laquelle j'embrasse tout le corps de votre rédaction, sous les divers pseudonymes de laquelle je n'ai pu hésiter à reconnaître des capacités de premier ordre, et déjà éprouvées par le feu de la publicité.

CHRONIQUE

*. On a célébré l'autre jour le centième anniversaire de la naissance de SCHILLER. La France a voulu s'associer à cette démonstration, qui a pris ainsi un caractère d'universalité. A Paris on a donné un concert dans la salle du Cirque de l'Impératrice. On a d'abord exécuté une marche inédite de Meyerbeer; puis M^{me} Bruning, vêtue de blanc et représentant le Génie de l'Allemagne, a déclamé un prologue que l'on a applaudi de confiance. Il en a été de même des discours prononcés. L'ouverture d'Overton a été fort bien exécutée, et M. Bogumil Dawison, le célèbre comédien, a dit avec un talent rare le troisième acte de *Don Carlos*. L'orchestre était magistralement dirigé par M. Pasdeloup.

Le lendemain, à 7 heures du soir, il y a eu *refestival* à la salle Barthélemy. Huit cents personnes, tant hommes que femmes, ont assisté à ce banquet. On y remarquait entre autres : MM. Neffzter, Moleri, Sasonoff, Philox. Boyer, etc. Le Dr. Otterburg a ouvert la séance par un discours, puis on a mangé, on a dévoré pendant trois heures. Le Dr. Karpelas a bu à l'Allemagne; Sasonoff : à l'Allemagne et à son poète; Ph. Boyer : à Shakespeare, Corneille et Schiller. A 11 heures les dames ont cru devoir se retirer, et l'on a banqueté jusqu'au jour, dit-on.

*. Après avoir fêté les morts du temps passé, donnons un souvenir à ces jeunes morts d'hier, qui semblent se hâter depuis quelque temps d'abandonner l'arène où ils se sont fait applaudir souvent. C'est M. de Keratry, dont on ne se souvenait plus guère; de la Madelaine, romancier estimé et collaborateur de la *Revue des deux Mondes*; enfin Amédée Renée, rédacteur en chef du *Constitutionnel*; Lubize, rédacteur en chef de l'*Union*, et Paulin, rédacteur en chef de l'*Illustration*. Trois rédacteurs en chef en huit jours!

*. Si les directeurs s'en vont, les journaux, par contre, naissent à qui mieux mieux.

Parmi les nouveaux venus, nous citerons : la *Petite presse*, journal de littérature, beaux-arts, romans, arts, sciences, critique, biographies, bibliographies, etc. — Industrie et commerce (fait tout ce qui concerne son état.) — Rédacteur en chef, M. Alfred Sirven.

La *Semaine illustrée*, dont le directeur, M. Paradis, fait une chronique de la semaine et réédite le *Mémorial* et *Saturnin Fichet*, de Frédéric Soulié.

La *Victoire*, journal des conquêtes de la paix, de la science et des arts, unique dans son genre, embrassant pour la première fois, le système entier des connaissances humaines. Ce journal, fondé pendant la guerre d'Italie, a bravement continué sa carrière en se faisant pacifique. C'est un médecin, M. Grandménil, qui est rédacteur en chef et propriétaire unique.

La *Campagne*, journal de pêche et de chasse, d'études et de récits. M. Ch. de Mayas, qui en est rédacteur en chef, est un ancien employé mis à la retraite. Il s'est demandé ce qu'il pourrait faire, et il a pensé qu'un journal de pêcheur manquait dans la presse parisienne. En effet, dit-il, il est dans la vie de cette classe d'hommes, généralement connue sous le titre d'employés, une heure d'une espèce toute particulière. Pleine d'angoisses sous un rapport, elle apparaît, d'un autre, sous l'aspect le plus divertissant. Cette heure singulière, c'est celle où, sur un front bien longtemps incliné par le travail, tombe l'avis officiel de l'admission à la retraite. « *Et nunc erudimini, qui administratis terram!* »

Enfin, une énigme : le *Globe illustré*. Le n° 1, qui porte novembre 1859, me paraît la succession ou du moins la contrefaçon du *Monde illustré*; même rédaction, mêmes planches! Qui m'expliquera le mystère? On y répond à des questions adressées au sujet de dessins antérieurs, lorsque le journal n'en est encore qu'à son premier numéro. Nous y trouvons les noms de MM. Lecomte, Vitu, Monselet, etc.

La *Gazette du nord*, revue hebdomadaire internationale, publiée sous la direction de M. Gabriel de Rumine. Cette feuille paraît spécialement consacrée aux intérêts de la Russie. Son but est, dit-elle, de faire aimer la Russie aux Français; car la faire connaître, c'est la faire aimer. Dans un numéro que j'ai sous les yeux, je vois en effet que le premier-Paris est consacré à la Russie; puis c'est une *polémique russe*, un courrier russe, un article sur l'itinéraire du grand-duc Constantin, un roman russe intitulé *Qu'en dites vous?* un article *Variétés* (Un économiste français en Russie...) Franchement c'est un peu beaucoup de Russie, et je ne sais pas que le Nord soit personifié dans cette nation. Quant aux rédacteurs, ce sont, outre M. Rumine, MM. H. Storef, Dimitri, Vagner, Klokoufould, Marcel, A. Sadt, P. Gournay, etc. Sont-ce des pseudonymes? — M. Léouzon Le Duc y fait la revue industrielle et financière! *Hoc erat in fatis*.

*. Mais voici qui vaut mieux : la *Gazette du Nord* a organisé un salon de lecture où se trouvent tous les journaux russes, suédois, allemands, et en général toutes les feuilles étrangères de quelque importance. Ceci est une bonne mesure. On ne sait, à Paris, où trouver des journaux, des ouvrages étrangers. Le libraire Klincksieck a essayé de faire la même chose pour les livres. Mais jusqu'ici son catalogue n'est point assez varié pour lui donner grande chance de succès. Il est trop *Hallemand* pour Paris.

*. Les procès d'Alexandre Dumas père sont fameux. On ne les compte même plus. Il y a quelques jours à peine la Cour impériale de Paris avait encore à statuer à ce sujet. Il s'agissait de sa collaboration avec M. Aug. Maquet. Le 10 février 1848, ce dernier avait cédé son droit de copropriété moyennant une somme 115,000 fr., payable à raison de 1,100 f. par mois. En cas d'inexécution, le traité devait être annulé. L'exploitation du Théâtre-Historique fut si désastreuse que Dumas fut déclaré en faillite. Il obtint un concordat; mais M. Maquet, ne voulant pas se contenter de 20 ou 25 0/0, réclama et voulut faire constater son droit de collaboration. Le tribunal civil le débouta, le 3 février 1858, de ces prétentions, et la Cour impériale vient de confirmer cette sentence.

*. Tous les journaux ont rapporté que le feu avait pris l'autre jour chez Nadar, le photographe, dans ses appartements de la rue de Tivoli, et que son enfant n'avait dû son salut qu'au dévouement d'une jeune fille du voisinage. Mais ce que les journaux n'ont pas dit, c'est qu'à côté de la pièce dont les meubles ont été brûlés, s'en trouvait une autre, contenant une collection d'objets d'art et de curiosités, rassemblés à force de soins et de patience par l'artiste dans ses différents voyages. Il y avait là, entre autres, une série de filigranes de toutes les époques et du plus merveilleux travail. Ces filigranes, renfermés dans une grande armoire à glace, forment un ensemble fort intéressant au point de vue de l'histoire de l'art, et l'on y trouve des morceaux appartenant à toutes les époques de la bijouterie vénitienne et florentine. Tout a été préservé du feu.

*. A propos de collection et de collectionneur, on annonce la vente d'un M. D....., qui vient de mourir, avenue Montaigne en son hôtel. On parle de magnificences... des salons en brocard d'argent, une pendule de Canova, etc., etc., Nous verrons bien.

*. L'autre jour un de mes amis, grand collectionneur de verres de Venise et de porcelaines, achète un superbe plat du Japon. Ne sachant trop qu'en faire ni où le mettre, il se décide à le faire monter et le porte chez un marchand, en débat le prix, et il est convenu que la monture coûtera 35 francs. A quelques jours de là, le marchand arrive triomphant chez mon ami; le plat est monté, il est monté avec goût et les ornements sont plus nombreux et plus riches que l'amateur ne l'avait demandé, mais l'ensemble est bien; il veut payer : la note s'élève à 50 francs.

— Comment 50 francs ! Ne sommes-nous pas convenus de 35 ?

— Sans doute, monsieur, répond le marchand, mais, voyez-vous, en le montant, je l'ai cassé; alors il y a cinq francs pour le raccommodage, ce qui fait quarante, et puis comme on aurait vu la fente, j'ai dû ajouter ce feuillage, ce qui porte le total à 50 francs.

Mon ami a eu la bonhomie de donner 35 fr. à ce vandale, qui s'en est allé furieux de ce qu'on ne voulait pas lui payer les embarras que lui avait occasionnés sa maladresse.

*. On réédite les œuvres de M. de Champfleury. L'éditeur Poulet-Malassis a l'intention de faire une édition complète illustrée. Le premier volume, qui vient de paraître, est précédé d'un portrait de l'auteur par G. Courbet. Ce volume a pour titre *les Amis de la Nature*. Il avait d'abord paru en feuilleton dans le *Moniteur*, et à ce propos il s'est élevé un débat singulier. Un monsieur de Fontaine-belle-Eau a prétendu se reconnaître dans le personnage du bonnetier Gorenflot, dit l'Amant de la forêt. Ce bon monsieur s'est mis en colère et il a déclaré qu'il intenterait un procès à l'auteur. Il ne l'a pas fait, et a fort bien fait, car il aurait perdu. Comment admettre, en effet, que le premier venu ait le droit de demander des dommages-intérêts à un romancier, parce que ce quidam est avare et que le romancier a parlé d'un avare? Nulle œuvre d'observation ne serait plus possible : l'écrivain qui cherche à peindre la nature humaine dans ses différentes manifestations, doit nécessairement tomber sur des situations et des caractères existants. S'il a du talent, il fera mouvoir ses personnages d'après leurs caractères, ce qui les mettra forcément dans des situations possibles, probables et le plus souvent ayant existé, sans que l'auteur en ait la moindre conscience. Que serait devenue à ce compte-là la *Comédie humaine* de Balzac ! Il eût fait beau voir les parents riches de Paris et des 86 départements attaquer devant les tribunaux ses *Parents pauvres*, par ce motif, fondé d'ailleurs, qu'ils y étaient photographiés sans leur permission.

*. On dit que l'*Entr'acte* est vendu à M. Fiorentino : *Figaro-Programme*, de M. de Villemessant, n'a qu'à bien se tenir!

*. M. Delorme, peintre d'histoire, élève de Girodet, est mort cette semaine. Il était né en 1783; artiste laborieux et peintre estimé, il avait pour lui, une science réelle, résultat naturel d'études premières consciencieusement faites. Il laisse un grand nombre d'œuvres, notamment des travaux exécutés dans plusieurs monuments publics. Il a décoré la chapelle de la Vierge à Saint-Gervais, exécuté des peintures murales à Saint-Eustache et peint la coupole de Notre-Dame-de-Lorette. Les sujets qu'il

a choisis le plus souvent sont des sujets mythologiques et bibliques. Il a fait quatre tableaux représentant *Héro et Léandre*, trois *Eve*, une *Psyché*, une *Sapho*, etc., etc. La galerie historique de Versailles possède une toile de lui, qui du reste n'est pas sa meilleure, c'est la *fondation du collège royal par François I^{er}*.

** Le *Muséum d'Histoire naturelle* vient de recevoir une salamandre du Japon. Il n'existe que deux individus de cette espèce en Europe et tous deux sont au musée d'Amsterdam. Cette salamandre a été donnée à l'établissement par M. Van Meerdewort, officier de santé de la marine royale des Pays-Bas et médecin du gouvernement néerlandais au Japon. Elle est originaire de l'île de Grand Nypon et vient des environs de Miaco (résidence de l'empereur spirituel). Les gens du pays lui donnent environ cinquante ans. Cette salamandre se plaît dans des petits ruisseaux à fonds sablonneux qui se trouvent dans les montagnes, et n'ont souvent pas plus d'un demi-pied de profondeur. Elle cherche l'eau la plus froide et se nourrit de petits poissons d'eau douce.

EVI. ESTIÉRE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE



N'abordant la critique littéraire, la *Vie moderne* ne se dissimule pas les difficultés de la tâche qui lui incombe. Elle se demande avec Marie-Joseph Chénier « comment satisfaire à la fois » et ceux dont il faut parler, et ceux qui ont un avis sur la littérature après l'avoir étudiée, et ceux même qui sans aucune étude se croient pourtant du nombre des juges. » Mais elle croit qu'il faut avant tout aller droit au but. On devra lui tenir compte de sa franchise, quand bien même on ne serait pas complètement de son avis.

EUX et NOUS en littérature. Comment ILS exploitent le roman.

La laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté.

(BOULEAU, les Heures de roman)



I la tâche du critique est ingrate, c'est surtout lorsqu'elle porte sur les œuvres en vogue, et semble aller contre le courant de l'opinion. Moins pénible est la manœuvre du pilote remontant le fleuve, et condamné à lutter contre les vents et les vagues; moins malencontreux, le cri de l'oiseau de nuit au milieu d'une volée de passereaux en gaieté. Et de quel droit venir glacer ces sourires, effaroucher ces illusions et troubler ces plaisirs ? Tel livre nous a fait passer des heures rapides et secrètement savourées, tel récit nous a donné l'oubli des réalités monotones ou nous les a fait trouver plus vives, tel personnage nous a parlé avec tant de charme un langage qu'aucune bouche n'oserait nous tenir en face ! L'auteur est un confident, et quel confident commode ! Pouvoir l'écouter sans qu'on nous entende, et pouvoir s'entretenir sans crainte de son regard ! Pouvoir s'épancher librement en muets aveux dans ce dialogue sans témoins entre le livre et la conscience ! Où est le mal et qu'importe le reste ? Pêché caché ne fut-il pas de tout temps à moitié pardonné, sinon à demi pardonné ?

Aussi bien notre but n'est-il nullement de juger les consciences, mais d'apprécier les œuvres. Si le lecteur a ses droits, le critique a les siens, dont ils peuvent user l'un et l'autre

sans affecter en rien leur mutuelle indépendance. Tant pis pour le dernier si son rôle est austère, et si parmi toutes ces fleurs dont le cœur et l'esprit s'enivrent, sa mission est de signaler les malsaines aussi bien que les salutaires, et trop souvent, hélas ! d'avoir à effeuiller les corolles pour montrer le poison caché au fond des plus brillants calices.

Cette mission et ce rôle, c'est ainsi du moins que nous les comprenons. La liberté de l'art ne va pas jusqu'à l'affranchir entièrement de lois prédominantes, et n'y eût-il que celle du goût, que celle-là devrait suffire pour limiter ses tendances et servir de règle à ceux qui doivent l'apprécier. A Dieu ne plaise que nous voulions lui ravir aucun des traits de sa nature éternelle; mais par cela même qu'il ne saurait varier dans son idéal sous aucun ciel et en aucun temps, les altérations de son principe sont d'autant plus sensibles, et les fausses théories, quelque séduisantes qu'elles paraissent, sont d'autant plus criantes. Rien ne démontre mieux l'erreur de la déviation que la vérité de la ligne droite, et le beau, par cela même qu'il est éternel, ne saurait que faire ressortir plus vivement les points qui s'en écartent.

Il y a plus, et l'on peut prétendre sans trop d'hérésie, que la beauté dans l'art s'est enrichie d'un élément nouveau à mesure que l'esprit humain s'est épuré sous l'action d'une morale plus haute et d'une religion plus belle. L'antiquité était éprise avant tout de la forme, et ce n'est guère qu'après la chute du paganisme que l'âme a été admise à revendiquer ses droits. La pudeur dans les arts aussi bien que dans les mœurs ne date réellement que du christianisme, et pour nous renfermer ici dans l'appréciation des arts littéraires, nous reuerrons pour preuve à l'examen de deux chefs-d'œuvre, l'un ancien, l'autre moderne : *Daphnis et Chloé*, — *Paul et Virginie*.

Et c'est pourquoi la critique, pour apprécier avec justesse, doit se placer aujourd'hui à un double point de vue.

S'il n'est point de serpent ni de monstres odieux
Qui, par l'art imités, ne puissent plaire aux yeux,

il reste du moins à savoir s'il est de bon goût de choisir les serpents et les monstres pour sujets de ses peintures. Nous préférons, pour notre compte, les oiseaux qui volent vers le soleil, aux bêtes immondes dont la seule ambition est de chercher la nuit et de ramper sur le sol, et nous aimons mieux les sentiments qui élèvent l'âme, comme autant d'ailes, vers l'éternel idéal, que les passions qui l'enchaînent, ainsi que Prométhée, sur cette terre à laquelle on prétend borner sa patrie.

Or il est clair que la littérature française, dans la phase qu'elle traverse, tend à secouer de plus en plus le joug de l'idéal, et si les plus intrépides des réalistes paraissent se soucier encore un peu de la forme, on peut dire de leur style ce qu'on affirme de l'hypocrisie, relativement à la vertu, que c'est un dernier hommage rendu à l'art et payé au bon goût. Pour nous renfermer ici dans un examen général et ne parler que de quelques ouvrages, sur lesquels d'ailleurs nous nous proposons de revenir, qui oserait soutenir que les passions mises en scène par l'auteur de *Fanny* n'inspiraient pas une répulsion profonde, si elles n'étaient pas embellies par tous les raffinements du langage; de même que ses personnages sont ornés de toutes les recherches du luxe le plus attrayant ! Qu'un peintre, — en admettant que la commune réprobation ne le force pas immédiatement à nous cacher son œuvre, — qu'un peintre se mette en tête de reproduire sur la toile les scènes les

plus émouvantes auxquelles M. Feydeau est allé demander le succès, à quels artifices de peinture ne devra-t-il pas avoir recours pour faire passer sa fantaisie artistique, et la clameur contre lui ne deviendrait-elle pas plus vive, si au lieu de faire poser le vice dans le velours et la soie, il nous le présentait habillé de haillons, et salissant jusqu'au regard par les impuretés de la débauche ?

Misères du corps et misères de l'âme, le sentiment qu'elles excitent ne saurait être que la tristesse, lorsqu'on nous ôte même l'adoucissement de la pitié. Nous savons bien qu'il est un mot, la moralité de l'histoire, à l'aide duquel de nos jours on prétend tout sauver. Mais guérit-on les plaies de la lèpre en les étalant en plein soleil, et lorsqu'on cherche à les voiler de tous les ornements qui peuvent leur prêter un aspect mensonger !

Or, qu'a voulu nous prouver M. Feydeau en nous racontant si longuement les matériels ennuis de l'insipide *Daniel*, et les voluptés raffinées de l'adultère *Fanny* ? A-t-il voulu réprimer les ardeurs illégitimes de la passion, en chatouillant les sens par des peintures dignes d'Apulée, pour ne pas dire de Pétrone ? A-t-il eu la prétention de peindre l'amour, en ne nous présentant que la *robustam venerem* des anciens, dépouillée même de sa franchise, et allanguie par ses hypocrisies.

Si tel a été son but, il ne nous semble nullement l'avoir atteint, malgré son incontestable talent d'écrivain et de conteur. Mais ce dernier côté de l'œuvre touche à la question d'art, et nous le répétons, notre intention n'est pas de nous y arrêter. Nous aurons probablement à louer la lettre; pour l'instant nous nous bornons à blâmer l'esprit. Nous n'ajouterons qu'un mot, et ce sera un remerciement à M. Feydeau, pour avoir cherché du moins à cacher l'impureté de l'idée sous la pureté travaillée de la forme. L'apparente limpidité des eaux stagnantes n'empêche pas le danger de la vase qui repose en leurs profondeurs, mais c'est un soin pour les yeux, sinon pour la santé, et c'est une attention dont les rivaux de l'auteur n'ont pas toujours montré le même souci. Si les plaisirs de *Fanny* visent à l'élégance de Jules Romain, les voluptés de Mme Bovary affectent pour le moins le débraillé de Rembrandt.

Mais où sont en tout cela les émotions chastes et pures qui dirigent le cœur vers le bien, à travers les joies, à travers les souffrances ? L'art de nos jours n'a-t-il donc plus ses ailes, la littérature a-t-elle perdu sa voie, les grands ressorts de l'âme sont-ils usés pour toujours, et la divine flamme de l'amour est-elle pour jamais remontée au ciel ou doit-elle s'éteindre dans les suprêmes aspirations d'un sensualisme grossier ? Luttés charmantes, délicates tendresses, délicieuses pudeurs, virginité de l'âme et chasteté des sens, seuls charmes durables et infinis de l'amour, qu'êtes-vous devenus ? N'avons-nous plus sur la terre de roses humides de la rosée du ciel, qui cachent leurs parfums et tremblent dans les buissons au moindre souffle de la brise, et ne savons-nous plus aimer que celles qu'a torturées l'orage, ou qu'a souillées le pied appesanti des passants ?

Mais comment faire avec d'aussi délicates allures l'éclat et le bruit qui déterminent le succès ? Et lorsque nous écrivons ce mot, nous ne prétendons l'entendre que dans le sens du jour. Le succès aujourd'hui ne veut-il pas dire avant toute chose la réussite financière, et n'est-ce pas à ce seul poids que se pèsent pour l'instant le mérite et le démerite des livres, des idées et des hommes ? Ce n'est donc pas moins au public qu'aux écrivains que la critique s'adresse. Tels lecteurs, tels livres, et la littéra-

ture ne fait guère que vous rendre en romans vos idées, vos sentiments et vos théories. Seulement, arrivée là, elle n'est plus un art, mais une spéculation, et la poésie elle-même, devenue industrielle, pour mieux suivre le courant, ne trouve d'inspiration que dans la vue du salaire, se vend ce qu'on la paie, et s'achète ce qu'elle vaut.

A. LUCIANE.

LES FORGET-ME-NOT D'UN COLLECTIONNEUR

Mous nous proposons de publier sous ce titre, de curieux documents soit contemporains, soit même du temps passé, dont la communication nous a été offerte. Parfois ce seront de simples curiosités historiques; on y trouvera parfois aussi, dans des pièces d'actualité rétrospective, de singuliers contrastes et d'étranges contradictions. Mais, tout en reconnaissant ce qu'il y a de vrai dans cette maxime :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais,

nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de mettre en relief certaines oppositions, certaines métamorphoses non moins divertissantes que celles d'Ovide, et qui souvent portent en elles leur enseignement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces réminiscences n'auront rien à faire avec la politique, qu'elles n'auront rien d'individuel et ne seront jamais dictées par aucune aveugle passion.

I. Ce « polisson de Racine » et M. GRANIER (de Cassagnac).

« En voilà un qui n'a pas reçu pour rien le sobriquet de Tape-le-Monde. Soyons juste pourtant... »

(Gaz. des Trib. 30 oct. 1859, Police corr. 5^e col.)



Ly a dix-huit mois environ qu'un nouveau journal s'annonça à grand fracas et sonna le tocsin pour être bien sûr, comme disait Rigault, de réveiller quelqu'un. Ce qu'il réveilla, en effet, ce fut quelques souvenirs qui sommeillaient, tels que celui de la *Vieille maîtresse*, roman plus que folâtre de l'un de ses rédacteurs. La rédaction se composait de quatre hommes et d'un caporal, annonçant qu'ils venaient « mettre la littérature à la

raison. » Les curieux accoururent devant les tréteaux, et, à vrai dire, le caporal leur eut tant soit peu l'air d'un officier connu sous le nom du capitaine Fracasse. On s'étonna bientôt de n'avoir jamais « entendu plus de gros mots en l'air que depuis l'apparition de ce nouvel organe de la saine morale et du bon goût. Ces avocats de la religion plaidaient pour le bon Dieu, comme d'autres eussent plaidé pour le diable, avec une éloquence à faire trembler les saints, et ces nouveaux gardiens de la pudeur publique et de la chasteté des Muses, ressemblaient à des grenadiers en goguette prenant sous leur protection les vierges d'un couvent. »

Sans se laisser déconcerter par cet étonnement du bon public, ainsi réveillé en sursaut et riant sous cape de leur mascarade, notre capitaine et ses estafiers continuèrent la parade commencée, en versant des torrents d'aménités sur leurs obscurs blasphémateurs. Mais, hélas !

Je ne fis que passer, il n'était déjà plus !

Le *Réveil* a vécu deux printemps ! Ayant fait son œuvre apparemment, il s'est endormi lui-même du sommeil des justes aux premières feuilles de son second automne ! Nous ne sommes certes pas tentés de le réveiller, — morte la bête, mort le venin, — mais voici qu'un de ceux qui l'ont le plus connu et le plus suivi durant sa courte existence, met à notre disposition une pièce qu'il lui avait communiquée, et qui eût, certes, figuré avec avantage dans ses colonnes. De deux choses l'une : ou le *Réveil* s'est refusé à la reproduire, ou le temps lui a manqué pour cela. Dans l'un ou l'autre cas, nous considérons comme un devoir de combler cette lacune.

Il s'agit d'un feuilleton qui nous reporte à l'an de grâce 1838, au temps où la critique formulait carrément son opinion sur Racine en le qualifiant de « polisson, » sans s'apercevoir que Poquelin de Molière lui disait tout bas :

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

Donc, au mois de juin 1838, on venait de reprendre *Athalie* au Théâtre-Français. Mlle Rachel n'était pas encore née; Racine était tombé bien bas. Belle occasion, dites-vous, de défendre ce pauvre Racine, en dénonçant ses tristes interprètes, et de venger la morale en même temps que la littérature ! Oui, certes, mais belle occasion aussi d'emboucher sur les tréteaux, et les poings sur les hanches, le trombone du paradoxe ! Un inconnu d'alors, — un nouveau venu du pays... de M. de Crac. — ne la manqua pas, cette occasion. Le dimanche 10 juin 1838, un feuilleton signé : *A. Granier de Cassagnac* proclamait *Athalie* « une des pièces

les plus médiocres de son auteur, et prenait ses admirateurs courageusement à partie. Uniquement mu par ses « convictions littéraires, » l'auteur s'inscrivait en faux contre l'opinion publique, et démontrait par le menu que la pauvre tragédie de Racine n'a pas même le sens commun. Après avoir établi que le *scenario* est disposé sans la moindre réflexion; que les détails matériels sont absurdes et ridicules; que tout y est illogique et faux; que le style même, assez mal venu, ne soutient pas un examen attentif; que les chœurs, tant prônés par la foule des illettrés, sont un ramassis inintelligible de phrases communes et creuses, rimées à la façon d'un poète d'anniversaire, de vrais couplets d'Opéra-Comique dont on ne voudrait plus; il faisait voir que, dans la plupart des cas, Racine ne parle même pas français, n'observe même pas les règles les plus élémentaires de la syntaxe.

C'est sur ces entrefaites que « l'un des quarante de l'Académie » adressa à un journal des strophes qui y furent, à ce qu'il paraît, publiées quelques jours après, et le collectionneur dont nous avons parlé plus haut en prit alors une copie qu'il met à notre disposition, après l'avoir vainement offerte au *Réveil*. Nous qui n'avons pas les mêmes raisons pour décliner cette communication, nous l'insérons volontiers; mais nous nous associons aux réserves que faisait le journal de 1838, en déclarant qu'il publiait lesdites strophes, bien moins par sympathie pour l'école académique, que par antipathie pour l'adversaire de Racine. Nous devons dire aussi que la copie de notre ami présente quelques surcharges, motivées sans doute par des corrections faites après coup, peut-être pour adoucir le texte primitif. Quoi qu'il en soit, voici le morceau :

LE FEUILLETON DE DIMANCHE DERNIER.

Dimanche un feuilleton a paru dans la *Presse*,
Qui pour l'esprit, le goût et la délicatesse,
Passe Diaforus, Cathos et Pourceaugnac.

Il a raison, ma foi ! *Racine est un pauvre homme*, —
Surtout, auprès de vous, ange que Paris nomme
Monsieur Granier de Cassagnac !

Ah ! que ce Cassagnac est un terrible athlète !
Dès qu'il voit quelque chose au-dessus de sa tête,
Un souvenir sublime, un chef-d'œuvre, un grand nom,
Arlequin littéraire, il s'arme de sa batte,
Taille sa plume d'oie, et, nouvel Erostrate,
Lance un pétard au Panthéon.

Plaignez ma longue erreur. Je croyais *Athalie*
Un des fruits les plus beaux qu'eût mûris le génie,
Et l'Europe cent ans l'avait cru comme moi.
Racine, ton autel croule enfin dans la boue !
Pour recevoir, géant, ce soufflet sur ta joue,
Devant ce nain prosterne-toi !

BIOGRAPHIE — DANTAN JEUNE



DANTAN jeune est un des artistes dont les œuvres représentent le mieux l'esprit français; et comme il a fait lui-même, à sa manière, la galerie des contemporains, on ne s'étonnera pas qu'il ait une des premières places dans celle de la *Vie moderne*.

Jean-Pierre Dantan est né à Paris le 25 décembre 1800. Son père était sculpteur en bois, et son frère aîné s'est fait un nom distingué parmi nos statuaires. Tous deux sont élèves de Bosio, tous deux visitèrent l'Italie; mais si leurs études furent les mêmes, la nature de leur talent leur fit choisir des voies différentes. Dantan jeune était doué de cet esprit d'observation qui saisit au premier coup d'œil le côté saillant d'un carac-

tère ou d'une physionomie, et sait trouver le trait frappant qui en résume toute l'originalité. Au lieu de faire des bustes ou des statues, il composa le plus souvent des charges, mais des charges si spirituelles et si ressemblantes, que les modèles eux-mêmes les préféraient à des portraits. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes — la Malibran fut du nombre — qui ne voulussent poser devant lui. Ses œuvres sont trop populaires pour que nous ayons à en retracer ici la longue nomenclature. Tout le Paris artiste y est représenté. On se rappelle surtout le succès qu'obtinent les charges désopilantes de *Berton*, de *Ponchard*, de *Logier*, des deux *Vernet*, de *Paganini*, de *Vestris*, de *Liszt*, de *Rubini*, de *Bouffé*, de *Frédéric Lemaitre*, d'*Arnal* et de tant d'autres. La verve du sculp-

teur caricaturiste ne s'est pas exercée exclusivement contre nos célébrités dramatiques et musicales; lord Wellington, lord Brougham, le comte d'Orsay, M. de Talleyrand lui ont fourni le sujet de figurines qui comptent parmi ses meilleures.

Des œuvres d'un autre genre ont prouvé que le talent de Dantan jeune a aussi son côté sérieux. Parmi celles qui ont été le plus remarquées, nous citerons les bustes de Boieldieu, de Julia Grisi, de Thalberg, de Rose Chéri, du maréchal Canrobert, et la statue d'Adélaïde Kemble, la célèbre tragédienne anglaise.

Dantan jeune a été décoré en 1841.

E. V. B.

GALERIE DE LA VIE MODERNE



DANTAN JEUNE

Dessiné et gravé par JAHYER, d'après la photographie de MM. P. PETIT et TRINQUART

— S. CHAIX ET C^o. —

- « *Athalie* est absurde. Intrigues, caractères,
 » Plan, style, sentiments, sont communs et vulgaires!
 » Dans ce drame bouffon, qui voila son succès,
 » C'est un dédale obscur d'épithètes forcées,
 » Un chaos de lourds vers et de froides pensées,
 » Une farce en mauvais français!
- » *Joads*, c'est un gamin, bedeau de presbytère;
 » *Mathan*, un marguillier; *Joad*, un grand-vicaire!
 » Un faiseur d'opéras bâtirait mieux ses chœurs!
 » Le bon sens y trébuche autant que la grammaire,
 » Et l'ouvrage ne doit une vogue éphémère
 » Qu'aux braves payés des claqueurs!

Ce feuilleton, écrit avec tant d'élégance,
 Des cuistres de nos jours montre bien l'impudence!
 Voilà jusqu'où l'on va pour être original!
 Voilà ce qu'ose un sot, pour qu'un plus sot l'admire (1),
 — Lorsqu'il porte la croix (2) et qu'il a pour empire
 Les neuf colonnes d'un journal!

ESPE. QUER.

THÉÂTRES

Comédie-Française. *Le Duc Job*, comédie en quatre actes, de M. LÉON LAYA. — **Variétés.** *Monsieur Jules*, comédie en deux actes, par MM. LOUIS LERINÉ et RAYMOND DESLANDES.

VIRTUS POST NUMMOS! Les écus d'abord, la vertu après, si cela se peut, c'est ce que, du temps d'Horace, la rue de Janus, — nous dirions aujourd'hui la Chaussée-d'Antin, — chantait du haut au bas.

On voit que la question d'argent emonte loin; mais, si les auteurs anciens parlaient quelquefois d'argent, du moins ils n'en parlaient pas toujours; ce déplorable travers semblait réservé à notre génération d'hommes d'affaires et d'agents de change. Toutes nos pièces aujourd'hui roulent sur l'or, et beaucoup de gens souhaiteraient qu'il en fût de leur vie comme de nos drames. Le million est devenu le ressort de toutes nos péripéties, et le *deus ex machina* n'est plus qu'un banquier!

Nous ne voyons plus, partout où nous allons, que des copies de la *Bourse*, de M. Ponsard, ou des imitations plus ou moins heureuses de la *Question d'argent*, de M. Alexandre Dumas fils. La chose est fâcheuse comme indice du temps; elle est monotone comme procédé littéraire, et, de plus, comme résultat final de nos travaux d'esprit, cela menace de devenir ennuyeux.

La nouvelle comédie du Théâtre-Français, le *Duc Job*, où l'auteur a dépensé peu d'invention, mais beaucoup d'esprit et de gaieté, et dans laquelle, tout en forçant un peu la note, l'acteur Got montre une veine comique si franche, le *Duc Job*, lui-même, n'échappe pas complètement à ce reproche; il nous conduit deux ou trois fois à la Bourse, et s'il ne nous parle d'argent que pendant quatre actes, soyez certain que c'est uniquement parce que la pièce n'en a pas cinq. Mais, voici où est le vrai mérite et la louable originalité de la comédie de

M. Léon Laya : la question d'argent s'y trouve toujours traitée avec une légèreté extrême, et ses financiers les plus forcenés nous amènent toujours un sourire aux lèvres, jamais un froncement de sourcil; ce sont à vrai dire des roués innocents.

Il n'y a pas un seul fripon dans cette pièce, où le personnage le moins honnête blesse peut-être une fois ou deux les convenances, mais jamais ce que le vertueux Désiré Nisard appellerait la *Grande Morale*. Il en résulte pour toute la pièce je ne sais quelle sérénité aimable, dont l'impression est des plus heureuses, et dont le public sait un gré infini à l'auteur bien avisé.

Il y a si longtemps que nous n'avions vu une comédie où l'on ne pleurait pas un peu, que l'on se sent tout surpris et tout charmé vraiment de rire pendant quatre actes. On ressent bientôt une sorte de sympathie universelle pour tous les personnages, et le spectateur se réjouit, en voyant tomber le rideau, de savoir que tous ces braves gens, — même les boursiers! — seront heureux à leur façon et n'envieront rien à personne.

En deux mots maintenant, voici la pièce :

Le duc Job est pauvre comme son nom, car c'est à peine si son père lui a laissé six mille livres de rentes, et pour un duc, à qui un fort majorat me semble toujours indispensable, six mille livres de rentes, ce n'est rien; ajoutons que notre duc a même ébréché déjà ce mince héritage. Aussi a-t-il pris bravement le seul moyen qui reste à un homme d'honneur, et surtout à un gentilhomme, d'être noblement pauvre : il s'est fait soldat. Au moment où nous avons l'honneur de vous le présenter, M. le duc Jean de Rieux (ainsi l'appelle l'état civil pendant que nous le nommons le duc Job) est sergent dans un régiment de ligne.

Blessé dans je ne sais plus quelle affaire de nos glorieuses campagnes d'Afrique, le duc de Rieux est venu en congé de convalescence chez un de ses oncles, le banquier David, marié à une demoiselle Jeanne de Rieux. David a une fille, Emma, jeune et fort aimable créature, pour qui la nature a beaucoup fait, et que sa famille n'a pas encore pu gâter complètement, quoiqu'elle lui ait déjà donné, à un degré compromettant, l'amour du luxe et la soif de l'or. Le reste viendra, n'en doutez pas.

Le duc de Rieux aime éperdument sa cousine; mais comme elle est riche et qu'il est pauvre, il met à cacher son amour le même soin que mettrait un autre à cacher une faute ou une infirmité.

Cependant, un certain faiseur, un tripoteur de la Bourse, — un courtier marron, qui ne sera pas même assesseur! — le nommé Valette, intriguant des étages inférieurs, vient de déclarer ses prétentions à la main d'Emma. Le père dit oui; la jeune fille ne dit pas non; cependant, elle hésite encore, et, dans une scène très-dramatique, très-émouvante, et de plus fort habilement conduite, elle consulte son cousin pour savoir si elle doit épouser Valette. Celui-ci se défend de donner ces conseils délicats et difficiles, et, enfin, poussé à bout par la douce obstination de sa cousine, moitié riant, moitié pleurant, mordant ses lèvres et arrachant sa moustache, entre une lame et un juron, il lui fait une des déclarations d'amour les plus vraies, les plus pathétiques, les plus émouvantes que nous ayons jamais entendues au théâtre.

Grand étonnement d'Emma, qui ne se doutait pas d'être aimée à ce point; mais comme elle a montré quelque hésitation, le duc de

Rieux part sans attendre sa réponse; et s'enfuyant comme s'il venait de commettre un crime, après avoir dit à la jeune fille un rapide adieu, il va chercher un asile chez son oncle, le marquis de Rieux, qui est aussi l'oncle d'Emma.

Arrivé le matin chez cet aimable marquis, que je vous donne pour le modèle des oncles, le duc commence par déjeuner. L'amour chez lui n'a pas tué l'appétit, et malgré ses peines de cœur il a conservé son estomac d'Africain. Tout en défonçant un pâté de Chartres, on sabbre une bouteille d'un certain vieux vin de Sauterne qui, en quatre verres, grise notre homme et l'endort.

Ce sommeil est le prétexte d'une scène délicieuse. Emma est venue elle-même chez son oncle; elle entre dans la salle où dort son cousin. Par bonheur il ne ronfle pas! Elle l'examine, et sent peu à peu une émotion tendre gonfler et soulever sa jeune poitrine. Elle dépose comme un vieux commerçant le bilan de sa fortune et celle du duc de Rieux, et s'apercevant, hélas! que leurs revenus réunis ne fournissent pas le minimum du budget normal qu'elle avait rêvé, elle entame une série de soustractions pour arriver à faire coïncider sa dépense avec les deux recettes. La scène est très-jolie, très-piquante, très-originale, réussie de tous points. C'est par ce chiffon de papier oublié sur une table que le duc Job apprendra un peu plus tard l'amour d'Emma pour lui. Mais leurs tribulations ne sont pas encore terminées, et, après divers incidents, ingénieusement amenés, après aussi certains combats, plus dignes de la fille d'un banquier que de l'héroïne d'un roman, Emma, de suppression en suppression, en arrive à se contenter d'une existence modestement bourgeoise avec le duc de Rieux.

Voilà donc la portée de l'œuvre de M. Laya : un honnête petit cœur de femme gâté par la contagion du mauvais exemple, et, à force de n'entendre parler que d'argent, finissant par ne plus voir au monde que l'argent. Puis, peu à peu, l'amour luttant contre l'intérêt, et après d'assez longs et de trop pénibles combats, ramenant enfin la jeune fille à son désintéressement et à sa bonté native. C'est là une honnête et en même temps une ingénieuse idée. L'auteur l'a développée avec autant de tact que d'habileté. Je regrette seulement qu'il ait cru devoir en terminant faire un sacrifice, selon moi bien inutile, au mauvais goût du jour. Il tombe du ciel, avant la chute du rideau, une pluie de millions sur ses héros, et ils auront tout à la fois le mérite du désintéressement et les avantages de la fortune. Ce dénouement, qui n'est que trop conforme aux tendances cupides du siècle, a trouvé faveur auprès des spectateurs de la seconde représentation. Ceux de la première auraient mieux aimé un dénouement plus simple, plus naturel, et en même temps plus conforme à un art élevé et à une morale désintéressée. Il fallait nous montrer ces deux créatures, intelligentes, jeunes et aimantes, heureuses de leur jeunesse et de leur amour sans le secours de ces affreux millions dont on a l'air aujourd'hui de ne plus pouvoir se passer. Le théâtre ne doit pas être le miroir de la société, mais son école : *Castigat ridendo mores!* dit le rideau de l'Opéra-Comique.

Quoi qu'il en soit, la comédie de M. Léon Laya inaugure par un succès très-vif la nouvelle direction de la Comédie-Française, confiée, comme on sait, depuis quelques semaines, à l'un des maîtres de la critique; à un homme versé, autant que pas un, dans toutes les choses du bel esprit; à un savant modeste, à un érudit plein de tact, de distinction et de mesure. Nous souhaitons à la direction de M. Edouard

(1) Voilà évidemment une réminiscence de Boileau; mais notre académicien est ici injuste envers M. Gramier (de Cassagnac) qui n'est point un sot, comme il l'a bien prouvé depuis. Lisez l'*Époque* (1847); lisez le *Pays* (1853); lisez surtout dans les interlignes entre ces deux époques différentes. Certes, le nom de sot ne convient pas à M. de Gramier; mais est-il vrai, comme on l'assure, que M. Guizot, homme éminemment parlementaire, ait trouvé un jour le nom caractéristique, et que même M. de Villemessant, dans son bon temps de la *Chronique de Paris*, l'ait imprimé en toutes lettres?

(2) Ne faut-il pas que chacun porte sa croix ici-bas! M. Gramier (de Cassagnac) en porte plus d'une, comme on l'a pu voir par le portrait n° 363 exposé au dernier Salon.

Thierry le même succès qu'à ses critiques littéraires ou dramatiques.

Le jeu des acteurs a été pour beaucoup, M. Laya le sait autant que personne, dans le succès de sa pièce.

Provost, marquis campagnard, s'est montré plein de bonhomie et de rondeur, ce qui ne l'empêche pas, dans deux ou trois passages importants, de montrer toute la dignité d'un homme de race. Mlle Dubois, qui trouve le moyen d'être, tout à la fois, blonde et piquante, très-piquante en vérité, a minaudé fort agréablement une partie de son rôle, et dans quelques passages elle a eu un grand bonheur de jeu, d'intonation, de gestes et de physionomie. Mais le grand succès de la soirée a été pour Got, heureux de trouver enfin un rôle à sa taille, et qui a fait du duc Job une création qu'on ne saurait oublier.

A père avare, fils prodigue ! dit le proverbe ; mais la sagesse des nations a des variantes, et en sortant du théâtre des Variétés, plus d'un spectateur a dû se dire : A père prodigue, fils avare ! Voici la donnée de cette comédie très-spirituelle et très-fine, et qui obtient chaque soir un succès de fou rire. Décidément, la semaine est très-gaie !

M. Jules est un ci-devant jeune homme ; il frise la cinquantaine ; il a même quelque chose de mieux ; mais comme il possède un excellent tailleur, un corsetier à la mode, des dents en hippopotame et des cheveux *revivifiés*, comme disent les prospectus, par toutes sortes de teintures et d'eaux merveilleuses, à certaine distance, il fait illusion.

Partout où va le monde élégant, vous êtes certain de rencontrer M. Jules, au Bois, aux courses, à l'Opéra.

Par malheur, M. Jules n'a pas une grande fortune au soleil, et on ne lui connaît guère d'inscriptions sur le grand-livre ; mais, par contre, il a son fils, maître Puymorin, avoué en première instance : un avoué modèle, ne lisant d'autres romans que ses dossiers, et déjeunant d'une flûte et d'un morceau de fromage d'Italie, comme un saute-ruissau.

Le meilleur des avoués est aussi le meilleur des fils ; il garnit d'argent mignon le gousset paternel, et s'il lui fait parfois de la morale, c'est uniquement pour l'acquies de sa conscience, car cela ne l'empêche jamais de payer les dettes de cette tête folle.

La seule façon dont M. Jules témoigne à son fils sa reconnaissance, c'est en s'abstenant de porter le nom qu'il lui a donné : il se fait appeler *M. Jules* tout court. A cela près il n'y a pas de mauvais tours qu'il ne lui joue, de cas pendables où il ne se fourre malgré lui. Il met l'étude en désarroi et gaspille le temps précieux des troisièmes clercs en les envoyant où jadis certains employés du ministère envoyaient les estafettes dans leur plus belle tenue... porter des lettres qui, pour sortir d'un ministère, n'en étaient pas plus officielles pour cela !

Cependant M. Jules va plus loin : dans l'étude même de son fils, il juge à propos d'essayer un costume de pierrot, destiné au bal masqué du soir.

On sonne. C'est un client, ou plutôt une cliente qui vient demander M^e Puymorin.

— C'est moi ! répond M. Jules, qui vient d'endosser la robe de son fils par dessus son costume. Il se trouve que cette cliente est une veuve en disponibilité. M. Jules fait sa conquête, et, tout en l'épousant, il assure également un riche mariage à l'avoué, qui, j'en ai peur, n'aurait jamais eu l'esprit de se marier tout seul.

Monsieur Jules est une de ces pièces qui ne s'analysent pas ; il en faut voir l'imbroglio

charmant, les situations inattendues et toujours comiques, et la vivacité d'un dialogue où pétillent la gaieté de Raymond Deslandes et l'esprit de Louis Lurine.

SOPHRONYME D'ORSEC.

Théâtre-Lyrique. — Orphée, de GLUCK.

Chantez, Orphée; Eurydice est aux cieux !
(NAUVEU, UNE FEE.)

Encore une de ces généreuses et hardies excursions dans le domaine de l'art rétrospectif, comme M. Carvalho nous y a depuis quelque temps habitués, et qu'il a su jusqu'à présent concilier si bien avec les exigences de l'art contemporain. Un éclatant succès a couronné cette nouvelle entreprise, conduite à bonne fin dans des conditions admirables d'interprétation lyrique et de mise en scène. On a ri avec un Orphée bouffon tout l'hiver dernier ; on va pleurer tout celui-ci avec un Orphée dramatique et touchant, — bien qu'un peu suranné parfois. Tout le Paris artiste assistait à la représentation d'hier soir. Les sentinelles avancées du feuilleton étaient toutes à leur poste, même les critiques blonds, tels que M. J. J. Nous avons vu, à la première loge de face, M. Ed. Bertin et M. Cuvillier-Fleury, des *Débats*, et aux meilleures places de balcon, M. Em. Ollivier et Mme Em. Ollivier (Mlle Liszt), M. Henri Martin et autres notabilités de la presse, de la littérature et de la politique. Nous n'avons pas vu M. Troplong. Qui donc a empêché le brave Crillon d'être à Arques, où l'on combattait pour son cher Henri ? Il a dû se pendre ce matin !... Mme Carvalho était dans une baignoire d'avant-scène d'où sont partis les bravos les plus chaleureux, quand la salle applaudissait à double et triple reprise Mme Pauline Viardot, qui s'est surpassée elle-même.

Nous n'avons jamais entendu un feu de peloton aussi unanime, aussi nourri, aussi persistant.

Une plume plus autorisée que la nôtre — la plume la mieux qualifiée pour parler de Gluck et de ses interprètes — nous a promis quelques lignes sur *Orphée* pour mercredi prochain. Nous voulions seulement dès aujourd'hui rendre honneur au courage *heureux* de M. Carvalho.

Un dernier mot. M. Nestor Roqueplan (bien que Nestor) a trouvé la musique de Gluck trop *rococo*. Il a dit à qui voulait l'entendre (mais personne ne voulait) que cela lui portait sur... les nerfs, pensez-vous ? Nenni, vous n'y êtes point. Il est sorti et n'est plus revenu.

De peur de l'écouter, *Pan* fuit dans les roseaux !

M. Roqueplan a passé, dit-on, une fort mauvaise nuit, tandis que M. Carvalho, nouvel Orphée, s'est vu, en rêve, transporté avec son Eurydice dans ces champs élyséens dont il nous a mis sous les yeux un ravissant tableau, plein de poésie virgilienne et de fraîcheur. Il nous a accoutumés à cette magie, avec ses enchanteurs ordinaires, MM. Thierry et Cambon.

Samedi, 19 novembre.

DE CHARRALES.

BOUQUETS ET POQUETS

Des vieilles affiches en général
et de celle de Villafranca en particulier.

Si le roi le savait !



Je ferais, si j'étais l'Empereur, appeler le fonctionnaire (je ne sais lequel) dont la surveillance s'exerce ou devrait s'exercer sur la pose des affiches dans Paris,

et je lui conférerais immédiatement un emploi de plus : celui de veiller aussi désormais à la disparition des vieilles affiches.

Vous voyez une belle affiche rose-tendre ou bleu de ciel ; ses plus séduisants caractères vous annoncent de loin une fête brillante. Vous vous rapprochez, vous lisez des détails engageants sur un bal champêtre. Mais bientôt une réflexion vous vient, c'est qu'en novembre il est bien tard pour des danses sous l'orme et des feux de Bengale. Vous regardez la date : la fête est pour le 8 juillet... dernier.

La plupart des affiches voisines vous préparent une surprise analogue. Nous dirons à tous ceux qui usent de l'affichage rose, bleu, jaune, rouge, vert, bicolore et multicolore, que laisser les vieilles affiches sur les murs de Paris est d'abord une inconvenance vis-à-vis du public, et de plus, une sottise au point de vue de leur intérêt. Ce qui porte à lire les affiches, en effet, c'est l'idée qu'elles sont toutes fraîches et qu'elles vous annoncent quelque chose que vous ignorez. Dès qu'on risquera de lire des affiches vieilles, on n'en lira plus aucune.

Mais le mal ne s'arrête pas là. L'affiche blanche, hélas ! l'affiche officielle n'a pas de meilleures habitudes.

Au centre de Paris, au Palais-Royal, sur les colonnes mêmes qui supportent les appartements du prince Napoléon, l'étranger et le provincial remarquent de loin une affiche blanche, — la couleur de l'autorité. Ils s'approchent poussés par une curiosité respectueuse. Le titre redouble leur attention. Quelle est donc la nouvelle télégraphique importante qu'ils vont lire ? la voici :

L'EMPEREUR A L'IMPÉRATRICE.

Villafranca, 4 juillet 1859.

La paix est signée entre l'empereur d'Autriche et moi.

Je puis assurer que cela est du plus mauvais effet, et que la mesure que je propose aurait bien sa petite portée. Mais continuons...

... entre l'Empereur d'Autriche et moi.

Si j'étais l'Empereur, je ferais appeler aussi le prote de l'imprimerie impériale et je lui montrerais du doigt, en haussant les épaules, ce grand M, cet M majuscule, pour qu'il ait soin de ne le plus employer à l'avenir en pareille occurrence.

Quand on parle du chef de l'État, on en doit parler avec les égards dus à un grand souverain, à l'Élu de beaucoup de millions de citoyens. Quand, dans un acte public, on imprime son nom et celui de l'Impératrice, rien de mieux que d'employer à propos les majuscules pour Elle et pour Lui. C'est sinon un devoir, du moins un de ces procédés de politesse et de déférence dont les gens bien élevés comprennent l'usage en tous pays. Mais quand l'Empereur écrit lui-même et qu'il parle de soi, assurément il ne se prodigue pas les majuscules ; j'en suis sûr, quoique je n'en sache rien.

J'étais à Boulogne-sur-Mer quand parut, affichée, cette même dépêche télégraphique : « *La paix est signée entre l'empereur d'Autriche et moi.* » L'*m* était simple et modeste. Quand je revins à Paris, l'affiche de l'imprimerie impériale commença par me tromper sur son âge (elle était déjà vieille de six semaines), puis elle me choqua par ce *Moi* à *m* majuscule.

Il me semble que le Prote a excédé son droit en cette circonstance, et il est bon que quelqu'un le rappelle au respect du manuscrit ou télégramme impérial. Sans cela il serait à crain-

dre qu'à la prochaine occasion, égaré par le même bon sentiment et voulant mieux faire encore, il ne se permit d'intervertir l'ordre des mots de la dépêche, en mettant, par exemple: « La paix est signée entre Moi... et la reine d'Angleterre. »

Ah! si l'Empereur lisait les vieilles affiches!

J. D'OUTREPONT.

Notre Album.

VICTOR HUGO, LAMARTINE & BÉRANGER,

PAGE INÉDITE.

Un excellent monsieur, qui avait la manie des albums et qui faisait à ce sujet de nombreuses victimes, s'étant adressé un jour à Victor Hugo, on raconte que celui-ci pour échapper à la persécution, s'empressa d'accomplir la corvée et traça de sa main olympique ce distique vengeur :

Il aurait volontiers écrit sur son chapin,
C'est moi qui suis Guillot, berger de cet album.

Eh bien, nous aussi nous voulons néanmoins avoir notre Album. Seulement nous ne persécuterons personne, nous butinerons de çà de là ce qui nous paraîtra mériter d'y figurer, pour plaire à nos lecteurs.

Nous commencerons par la page inédite que voici :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cendre? A quoi bon?
Tandis que j'inscris ma mémoire,
Le temps pulvérise mon nom!

LAMARTINE.

Béranger, venant après, écrivit ces quatre autres vers :

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,
Puisse-t-il sur ces vers que j'ose encore écrire
Jeter un peu de cette poudre-là.

BÉRANGER.

LE PALAIS MODERNE

Chronique judiciaire. — Vers dit de PERRIN DANDIN sur un verdict du jury.

Un jury de la Seine vient d'être appelé, je ne dirai pas à juger, mais à trancher une grosse affaire, d'une nature tout à fait exceptionnelle, et qui devait mettre en saillie deux caractères que les romanciers et les dramaturges les plus aventureux n'auraient pas osé inventer. L'émotion que les faits de ce procès avaient produite à leur début s'est continuée aux débats si animés de l'audience, et elle se prolonge encore jusqu'après le verdict, un mot qu'on ne connaissait pas de mon temps, et qui, d'après une fiction légale de l'époque actuelle, signifie « expression de la vérité, » *vere dictum*. La loi veut qu'on s'incline devant les décisions souveraines de ce genre; mais la raison fait ses

réserves. On désirerait que la vérité se manifestât sous une autre forme.

Le jury a dit son dernier mot : il n'y a plus à discuter; il suffira de raconter.

Le 16 septembre dernier, vers une heure, une nourrice entra aux Tuileries portant dans les bras un enfant de deux mois, le fils d'un honorable magistrat, juge suppléant du tribunal de la Seine. Elle est accostée par une jeune fille de seize ans, dont l'air décidé et l'attitude révélaient une personne plus âgée. Leur conversation s'engage; la jeune fille se dit la tante de l'enfant. Elle invente un système complet de calomnies contre les parents, ce qui était un moyen infailible de gagner la confiance de la nourrice. Pour achever de la capter elle lui donne 50 centimes en la chargeant d'une commission, et elle offre de garder « son neveu » pendant l'absence de cette femme. Celle-ci s'éloigne, se rend à l'adresse qu'on lui a indiquée, une fausse adresse naturellement, et quand elle revient pour reprendre l'enfant, l'enfant et sa tante prétendue ont disparu.

Cet enlèvement audacieux fut à l'instant même la nouvelle et l'effroi de Paris, et bientôt de toute la France. On a volé un enfant dans les Tuileries! se disait-on avec épouvante. C'est l'enfant d'un juge au tribunal! Et l'imagination du public, surexcitée par l'étrangeté de cet événement, se donnait carrière pour deviner la cause qui l'avait produit et qui ne devait être révélée que par les débats de la cour d'assises.

La sympathie pour les parents de l'enfant enlevé a été grande et universelle. De toutes parts il leur arrivait des lettres dans lesquelles on essayait de les consoler, comme si la pauvre mère, presque folle de douleur, pouvait être consolée! *Rachel plorans filios noluit consolari quia non sunt!*

D'autres lettres contenaient des indications qu'on croyait propres à faire retrouver l'enfant volé. Un de ces correspondants, l'esprit fortement frappé, sans doute, par le souvenir qu'il avait gardé du roman de *Notre-Dame de Paris* et d'Esméralda, enlevée à sa mère Chante-Fleurie, avait transporté dans la vie réelle cette émouvante fiction, et il écrivait :

« L'auteur de cette lettre a fait une expérience magnétique, sans somnambule.
» Un être invisible a dit :
» Je vois que c'est une femme de la fête de Saint-Cloud qui a pris l'enfant pour en faire un sautimbanque. La femme n'est pas à Saint-Cloud. Je vois qu'elle est partie pour son pays, par le chemin de Lyon.
» Sans doute, il ne faut accepter une telle indication qu'avec la plus extrême réserve. Cependant l'auteur (qui croit en la toute-puissance de Dieu) n'a pas cru pouvoir se dispenser d'en faire part à cette malheureuse famille. »

Il faudra que la foi de ce bienveillant donateur d'avis soit bien robuste, si elle n'est pas détruite par les démentis que l'instruction et les débats ont donnés à « son esprit invisible. »

Si ces indications étaient fausses, au moins elles étaient désintéressées. Tous les correspondants de cette famille éplorée n'ont pas montré la même délicatesse. Il s'en est trouvé un qui a eu l'infamale pensée de spéculer sur cette immense douleur, et qui, sans connaître le sort de l'enfant, sans avoir les moyens de le faire retrouver, a échafaudé sur ce malheur de famille la plus audacieuse et la plus révoltante tentative d'escroquerie.

« Constance et courage, écrivait-on, et surtout pas d'embûches, dans l'intérêt de l'enfant. Mettez cinq billets de mille dans une enveloppe bien cachetée et affranchie, avec cette adresse : AN (H X B) AN, poste restante, à Paris.
» On ira chercher vendredi. L'enfant sera rendu dimanche, si tout a lieu de bonne foi; car cela n'aura lieu qu'après la lettre reçue, et les billets de mille changés en or à la Banque de France. Le reste de la somme sera remis à celui qui ramènera l'enfant. — L'enfant va bien! »

Est-ce assez de turpitude? Y a-t-il des expressions assez fortes pour flétrir cet escroc qui exige qu'on agisse « de bonne foi » et qui ne veut recevoir les cinq mille francs qu'il convoite que dans une lettre *affranchie!*

On avait pu croire, d'après cela, que cet enlèvement si audacieusement exécuté, avait été inspiré par une pensée de spéculation, et qu'on

avait voulu, ainsi que cela se pratique encore en Espagne, escroquer à la famille la rançon de l'enfant volé. Il n'en était rien heureusement, et c'est à une cause plus extraordinaire encore qu'il a fallu demander l'explication de ce crime sans exemple.

Je n'ai pas à rappeler ce que l'instruction a découvert, ce que les débats ont confirmé. De longtemps, on n'oubliera cette jeune Léonie Chereau, cette enfant de seize ans et demi, qui, après s'être jetée d'elle-même, à l'âge de treize ans, dans le lit d'un commis de magasin, avait résolu de se faire épouser par lui, et qui, n'ayant pu l'y décider en lui faisant croire qu'elle allait être mère, avait voulu lui prouver qu'elle l'avait été. Elle n'avait pu se procurer un enfant, et c'est ce qui l'avait décidée à en voler un.

Le souvenir de ce que cette petite fille a accumulé d'inventions, de mensonges, d'effronterie et de ruses perverses survivra au scandale de ce procès et à l'étonnement causé par l'acquiescement qui l'a terminé. Le jury avait devant lui une fille des plus mal élevées, et dont les mauvais instincts s'étaient développés sous la double influence d'une maladie que le docteur Tardieu n'osait pas appeler de son nom devant les dames qui assistaient à l'audience, et des mauvaises lectures auxquelles on lui avait permis de se livrer. Son prétendu amour pour le triste héros qu'elle voulait épouser, n'était qu'une crise de la maladie qui la travaillait, et il se traduisait par des élans empruntés, copiés mot pour mot des comédies et des romans à la mode. On a lu plusieurs lettres d'elle à l'audience, et personne n'a remarqué la disparate que faisaient avec la vulgarité et la platitude de ces lettres, certains passages dont le défenseur a su faire honneur à l'esprit ou au cœur de sa cliente.

C'est ainsi que M. A. Dumas fils ne se doutait pas, en écrivant sa *Dame aux Camélias*, qu'il préparait à Louise Chereau un succès littéraire de cour d'assises. Lisez plutôt et jugez.

LOUISE CHEREAU A G. PRIEUR.

Octobre 1858.

» Cher et tendre ami,

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

MARGUERITE GAUTHIER.

« Je puis vous parler franchement, à vous deux, qui me croirez, parce que c'est votre cœur qui écoute. Il y a des moments où j'oublie ce que j'ai été, où le moi d'autrefois se sépare tellement du moi d'aujourd'hui, qu'il en résulte deux femmes distinctes, et que la seconde se souvient à peine de la première; méconnaissable pour moi-même, je le suis pour les autres. Quand, vêtue d'une robe blanche, couverte d'un grand chapeau de paille, portant sur mon bras la pelisse qui doit me garantir de la fraîcheur de l'eau, je monte avec Armand dans le bateau, que nous laissons aller à la dérive, et qui s'arrête tout seul sous les saules de l'île prochaine, nul ne se doute que cette ombre blanche est Marguerite Gauthier. J'ai fait dépenser en bouquets plus d'argent qu'il ne m'en faudrait pour faire vivre pendant un an une honnête famille. — Eh bien! une fleur comme celle-ci, qu'Armand m'a donnée ce matin, suffit maintenant à parfumer ma journée. »

Quant à l'homme à qui Léonie adressait cette lettre volée, il a révélé un caractère tellement en dehors de ce qu'on peut attendre d'un jeune homme de 21 ans, qu'il a soulevé un *tolle* général d'indignation, dont le défenseur a su tirer parti, pour reporter sur lui les colères qui auraient dû tomber sur le banc de l'accusée. Trouvant un soir dans sa chambre la jeune Léonie qui était venue d'Orléans pour passer

quelques instants avec lui, il la met brutalement à la porte, lui donne, ou plutôt lui prête 13 francs pour retourner dans sa famille, et il écrit plusieurs lettres à la mère pour lui réclamer cet argent, disant que sa bourse n'est pas faite pour payer des trains de plaisir à sa demoiselle. L'argent n'arrivant pas, il menace cette mère, si désolée d'avoir une telle fille, de

lui envoyer un huissier; et enfin, il a le triste courage d'offrir de renvoyer le portrait de la jeune fille, « portrait qui est entièrement inutile, » mais seulement contre le remboursement de 5 francs « qu'il a donnés au photographe. »

Avais-je tort de dire que les romanciers n'atteindraient pas, dans les fictions qu'ils hasardent, l'odieux réalisme de ces deux caractères?

Perrin Dandin tenait à savoir quelle solution recevrait cette affaire. Il savait bien comment, de son temps, elle aurait été jugée. On n'avait pas de jurés alors, et l'on se plaignait de la trop grande sévérité de la justice. Aujourd'hui vous avez le jury; ne peut-on pas se plaindre de son excessive indulgence?

PERRIN DANDIN.

GALERIE DROLATIQUE DE LA VIE MODERNE

OLLA PODRIDA

Voici un cas de longévité assez rare et que nous sommes heureux de pouvoir les premiers signaler à nos lecteurs. — Il y a à Leipsick une personne qui va fêter sous peu le 200^e anniversaire de sa naissance. Deux cents ans! c'est un joli chiffre; qu'en pense M. Flourens? La personne en question est dans un parfait état de santé; elle lit tous les journaux sans lunettes; elle marche bien, et entreprend même des courses lointaines sans éprouver la moindre fatigue. Elle n'est pas méchante; mais quand on l'attaque, elle sait fort bien se défendre, car elle a de bonnes dents. Son estomac est encore excellent et digère les choses les plus dures, voire même le canard le plus coriace. Car cette personne deux fois centenaire, c'est... une gazette, c'est la *Leipziger Zeitung*. M. de Witzleben, un conseiller, rien que cela, s'il vous plaît! (*Regierungsrath*, prononcez comme vous pourrez), est en train d'écrire l'histoire de cette bonne vieille, pardon, de cette jeune fille; car il n'en est pas des journaux comme des journalistes: ceux-ci, avec l'âge, tombent dans la décrépitude, tandis que ceux-là rajeunissent.



Dessin de A. DARIEN.

Gravé par J. J. VANIER.

MONSIEUR BOURGEOIS.

Monsieur Bourgeois a l'habitude
D'aller au café tous les soirs,
C'est là qu'il a fait une étude
De ses droits et de ses devoirs.

Or, quand il parle politique,
Il devient amer et caustique....
— Ah! m'sieu Bourgeois! m'sieu Bourgeois!
Vous allez vous brûler les doigts!

Vous savez que Chloé, belle et poète, ne faisait pas ses vers et faisait son visage. — M. J. J. fait ses vers (et il y paraît, hélas! quand il en fait), tandis qu'il ne fait guère sa prose, comme on peut le voir chaque fois qu'on essaye de lire son feuilleton du lundi. Quel torrent vagabond, toujours « hors de son lit! » Quel débordement de citations hétéroclites! Notez qu'il tient à montrer qu'il vit dans l'intimité d'Horace, et *tutti quanti*. C'est un latiniste! Comment concilier sa constante pratique du laid actuel avec sa continuelle admiration

du beau antique? Quel gros problème que ce J. J. ! *Quomodo cecidit vir potens?* a-t-il dit un jour de lui-même. Pour nous, ce qui nous étonne, ce n'est pas qu'il soit tombé, le gros homme, mais bien qu'il soit monté et se soit maintenu à cet entre-sol des fidèles *Débats*, où depuis si longtemps il se moque du monde, à la barbe des Bertin père, fils, frère et C^e. *Quousque abutere patientiâ nostrâ, Catilina?* Va pour Cicéron! saute pour Cicéron! Donc cet enfant gâté de la littérature facile, — très-facile et par trop facile! — nous citant, lundi dernier,

le *sic vos non vobis*, n'a pas pu résister à la tentation de le traduire à sa manière. Voici les deux premiers vers (et Dieu vous préserve des six premiers) :

Ainsi le tendre oiseau sur la branche prépare
Un nid... mais de son nid un enfant s'en empare.

Ouf! j'aime bien mieux *La bonne aventure, ô gué!*
Ou même *le sire de Framboisy*. C'est plus français!

Le Rédacteur en chef, Gérant : ERNEST LACAN.

LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beaux-Arts — Théâtres — Sciences — Biographie — Types et Fantaisies

Ami de Socrate, ami de Platon, mais encore plus ami de la Vérité !

ABONNEMENTS	PRIX	RÉDACTION	
Au bureau du journal, 7, quai Conti, chez E. MELGNOT, libraire ; A l'imprimerie Napoléon CHAIX et C ^e , 20, rue Bergère ; Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Cadet.	AVEC LA PRIME : PARIS. En an 30 fr. DÉPARTEMENTS. En an ... 32 fr. SANS LA PRIME : PARIS. En an 24 fr. DÉPARTEMENTS. En an ... 26 fr.	M. Ernest LACAN, rédacteur en chef, gerant, 38, rue de l'Université. (De 3 à 5 heures, les mardis et samedis.)	
	— Six mois 12 » — Six mois 13 » — Trois mois 7 » — Trois mois 8 »		
	Le numéro : 10 centimes. ÉTRANGER. Mêmes prix, port en sus.		

SOMMAIRE :

Réponse de la cousine Madeleine à ce bon jeune homme Valentin de Quévilly. — CHRONIQUE. — TYPES ET CROQUIS : Ronde-Major à la Bourse de Paris. — ACTUALITÉS : Un légataire en quête de 32 millions et un excéntrique à 36 karats. — BIOGRAPHIE : Edmond About. — PORTRAIT. — LIVRES NOUVEAUX. — VIEUX PARIS ET PARIS MODERNE : Les nouveaux noms de nos vieilles rues. — INDISCRÉTIONS : Représentation au bénéfice de Roger. — THÉÂTRES : Palais-Royal, *les Gens nerveux* ; Galté, *le Sauveteur de la rue Quincampoix*. — Olla podrida. — Gravure : *le Pot-de-vin*, de Nadaud.

RÉPONSE

DE LA COUSINE MADELEINE

A CE BON JEUNE HOMME DE QUÉVILLY.

On sait que *le Figaro* publia en 1858 plusieurs lettres confidentielles écrites par un bon jeune homme, M. Valentin de Quévilly, à sa cousine Madeleine. Cette correspondance reparait depuis quelques semaines dans *l'Opinion nationale*. Mais jusqu'à présent on avait à regretter de ne pas connaître les réponses de la cousine. Nous avons fait tout exprès le voyage de Rouen pour obtenir d'elle quelques communications de ce genre ; notre demande ayant été favorablement accueillie, nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs l'épître suivante que M^{lle} Madeleine nous autorise à reproduire.

MON BON VALENTIN,

M te trompes étrangement si tu crois, comme tu le dis dans une de tes dernières lettres, que je lis des contes bleus plus souvent que des journaux. Ta cousine Madeleine n'est plus cette petite fille ignorante et niaise que tu as laissée ici il y a tantôt cinq ans. Sans quitter son village de Quévilly, elle s'est instruite, et sans aller à Paris, elle a appris plus d'une chose que tu parais ignorer, toi qui crois tout savoir, parce que tu vis au milieu de la grande ville.

Mais d'abord il faut que je t'explique, mon cher cousin, comment je suis devenue une personne sérieuse, assez sérieuse même pour oser te donner des conseils et critiquer tes jugements. Moque-toi si tu veux de mes airs d'importance, pourvu que tu me lises jusqu'au bout.

Tu te rappelles sans doute cette maison entourée de pommiers qui touche presque à la nôtre, et dont le lierre a envahi les murailles. Tu te souviens que depuis notre enfance, jamais nous n'y avons aperçu d'autres habitants qu'un vieux jardinier muet et un vieux chien grondeur. Nous l'appelions alors la maison du silence. On disait dans le pays que le propriétaire n'y avait jamais mis le pied, et

l'on attribuait les causes les plus fantastiques à cet abandon. Eh bien, mon cher Valentin, ce propriétaire mystérieux est revenu, et c'est auprès de lui que je passe toutes les heures dont je puis disposer ; c'est à lui que je dois la transformation dont je te parlais, et qui me rend si fière.

De crainte d'éveiller ta jalousie, je te dirai de suite que notre voisin est un vieillard, mais un vieillard qu'on respecte et qu'on aime malgré soi. Figure-toi une tête noblement portée, avec de longs cheveux blancs comme de l'argent, des yeux bleus et dont le regard est doux comme ceux de feu notre pauvre grand-mère, une bouche qui semble avoir toujours souri, et puis une voix qui vous charme et vous pénètre, comme si c'était son cœur qui vous parlât et non ses lèvres. Grand-papa, qui aime les bonnes gens, s'est bien vite lié avec lui, d'autant plus vite, qu'entre personnes du même âge on sympathise facilement quelles que soient les différences d'éducation et de fortune, surtout quand on vit dans un petit village comme le nôtre. Et voilà comment ta cousine Madeleine est entrée dans l'intimité de ce bon vieillard, et tu vas juger de tout ce qu'elle peut y gagner.

D'abord mon bon ami — c'est ainsi que je l'appelle — possède une immense instruction, ce qui ne l'empêche pas d'étudier encore. Il lit toutes les langues, il a visité tous les pays de la terre, et il a connu tous les hommes éminents de notre époque, même ceux dont tu ne m'as jamais encore parlé. Je ne saurais te dire quel intérêt je prends à l'entendre ; nous causons pendant de longues heures — c'est-à-dire que je lui fais sans cesse des questions auxquelles il se plaît à répondre avec une bienveillance paternelle. Au lieu de se moquer de mon ignorance, il cherche à la dissiper, et ses explications sont si claires que je le comprends toujours, malgré la simplicité de mon esprit. Bien qu'il ait beaucoup voyagé, la plus grande partie de sa vie s'est écoulée à Paris, qu'il a quitté seulement il y a quelques mois pour se retirer ici ; mais il est encore au courant de ce qui s'y passe, car il reçoit tous les journaux. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a lu tes lettres, que tu as eu la singulière idée de laisser publier, sous prétexte d'économiser les timbres-poste. Nous les avons même relues ensemble depuis la première jusqu'à la dernière. Eh bien ! mon cher Valentin, une chose qui me surprend et qui t'étonnera sans doute

toi-même, c'est que l'impression produite par tes épîtres sur l'esprit de ce vieillard, qui juge tout avec l'autorité de l'expérience, est précisément celle que j'en ai ressentie, moi qui n'ai d'autre conseiller que mon propre cœur. C'est l'expression de cette opinion commune qui fait l'objet principal de ma lettre, seulement je tâcherai pour la mieux traduire, de répéter les paroles mêmes de mon vieil ami.

D'abord il a regretté que, cédant à des instances dont tu étais trop simple pour comprendre la portée, tu te sois attaché, dès le début de ton voyage, à des hommes qu'il paraît connaître beaucoup et estimer fort peu. Il me disait alors : « Ces gens-là flattent votre pauvre Valentin, parce qu'ils sont trop heureux de trouver un bon jeune homme qui serve naïvement leurs rancunes, qui fasse innocemment du scandale à leur profit, et qu'ils sacrifieront sans vergogne, quand la farce sera jouée et la recette empochée. » Je ne savais trop ce qu'il voulait dire, mais j'étais sûre qu'il avait raison ; ton long silence et ton changement d'amis ne me l'ont que trop prouvé. Ce qui chagrine notre voisin, et ce qui m'a aussi frappée, c'est que tes premières relations semblent avoir influé sur ton caractère et sur ta manière de voir. Ainsi nous avons remarqué que depuis ton arrivée à Paris, tu ne parais y avoir rencontré que des hommes méchants et laisables, des écrivains sans talent, des critiques sans conscience, des artistes sans génie ; tu n'y as vu que des intérêts égoïstes, des vices hypocrites ou effrontés, des institutions boiteuses, des mœurs dissolues. Tu ne trouves que des blâmes à exprimer, et jamais un éloge à donner. Tu ne nous parles ni des belles œuvres, ni des grands hommes — est-ce qu'il n'y en a pas ? — Tu ne nous signales ni un progrès, ni une vertu, ni une gloire — est-ce qu'il n'y en a plus ? — Fi ! que Paris et la société parisienne seraient laids s'ils étaient tels que tu les peints ! Pourtant notre ami qui a vécu bien plus longtemps que toi dans la grande ville, me dit sans cesse que là se trouvent les intelligences les plus élevées, les œuvres les plus admirables, les dévouements les plus sublimes — et il me cite des noms et des faits. Et quand je m'étonne de la différence qui existe entre ses récits et les tiens, il secoue gravement sa tête blanche et me répond : « Voyez-vous, Madeleine, votre cousin est trop jeune et trop crédule pour juger sainement. Son inexpérience ne lui permet d'apercevoir que la su-

CHRONIQUE

perficie des choses dont il faut connaître le fond pour les bien apprécier; et sa crédulité fait qu'il cède trop facilement à des inspirations mauvaises, à de perfides conseillers. Les jugements qu'il porte ne sont pas les siens; ce sont ceux des médiocrités jalouses, des ambitions froissées, des génies avortés, dont il écoute trop complaisamment la voix. Le bon jeune homme est entré dans une route mauvaise et qui conduit loin! Il est grand temps qu'il revienne à Quévilly!

Voilà ce que me répète sans cesse mon bon ami et ce qu'il me disait encore ce matin: Songe un peu combien je dois être inquiète, moi qui t'aimes tant et qui en ai le droit, puisque je dois être ta femme! J'en ai pleuré toute la journée, et je me suis décidée à t'écrire bien vite pour t'éclairer sur le danger qui te menace. Ce qui m'a surtout effrayée, c'est l'exemple que m'a cité notre ami, et que je veux te rapporter. Il s'agit d'un écrivain que tu dois connaître, bien que tu ne m'en aie jamais parlé, car il a fait grand bruit dans ces derniers temps, et tous les journaux se sont occupés de lui. Il s'appelle M. Edmond About. C'était il y a quelques années, un bon jeune homme comme toi, mais il avait ce que tu n'as pas, beaucoup d'esprit, trop même, à ce qu'on dit, et il savait tout ce qu'on peut apprendre. Il fit de beaux livres qui obtinrent un grand succès; alors il voulut composer des romans où il peignait le monde, qu'il connaissait à peine, sous des couleurs peu flatteuses. Des amis maladroits ou perfides s'extasièrent devant ses écrits, lui disant qu'il avait l'esprit de Voltaire et la profondeur de Balzac, deux auteurs que je ne connais pas, mais qui sont très célèbres, à ce qu'il paraît. On le lui répéta si souvent qu'il finit par le croire. Mais comme tout le monde n'était pas de cet avis et qu'on se permit de discuter son génie, il s'en offensa au point d'en être malade. Il fit alliance avec les mêmes hommes qui t'ont séduit lors de ton arrivée à Paris, et qui devaient plus tard lui faire payer cher leur complicité dangereuse. Leur contact mal-sain ne fit qu'aggraver son exaltation. Au lieu de faire de la littérature, il ne fit guère plus que des libelles et des pamphlets, il n'écouta plus que ses rancunes. Il entra en guerre ouverte avec le monde entier, n'épargnant pas même ses amis d'autrefois, ceux qui l'avaient aidé à se faire un nom; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il frappe avec tant de force et d'adresse, qu'on croirait vraiment qu'il est né pour cela. Aujourd'hui ce pauvre jeune homme est devenu presque fou. Il se plaint sans cesse des hommes et du sort, et son idée fixe est de croire qu'on veut l'empêcher d'être académicien et de faire un beau mariage!

Voilà, mon bon Valentin, où peuvent conduire les liaisons dangereuses. Suis donc le conseil de notre vieil ami. Reviens bien vite près de nous. Tu seras plus heureux ici qu'à Paris, toi qui n'as d'autre ambition que de vivre modestement à Quévilly et d'épouser ta cousine

Qui t'aime et qui t'embrasse tendrement,

MADELEINE.

J'attends ta prochaine lettre, et je te promets de n'être pas trop paresseuse à te répondre. Grand-papa t'envoie un bon baiser sur les deux joues.

*. L'autre jour j'étais chez un ami; il me montra une enveloppe de lettre en me disant: devinez qui m'écrit. Je pris cette enveloppe je l'examinai avec soin, je la tournai et la retournai, et enfin je m'arrêtai à l'empreinte du cachet qui était en cire rouge et portait ces mots:

PATIENS
QUIA
ETERNUS

— Voilà, certes, une légende bien outrepassante, et j'aurais peur de me tromper.

— Elle est de Dumas.

— Dumas! cela ne m'étonne plus. Il est patient parce qu'il attend l'héritage de son père qui lui semble éternel.

— Vous n'y êtes pas, reprit mon ami; d'abord le fils de Dumas n'a pas d'héritage à attendre, et puis ce cachet est celui d'Alexandre Dumas seul! Qu'en dites-vous?

*. Voici une autre anecdote sur le même, mais celle-ci est toute à son honneur: Dumas était à Florence; il rencontra dans une maison certain homme de lettres connu à Paris pour ses malheurs en cour d'assises. La présence de ce personnage dans un salon du meilleur monde l'étonna singulièrement, et il crut devoir prévenir la maîtresse de la maison.

— Comment pouvez-vous recevoir, lui dit-il, un homme pareil?

— Mais il est homme de lettres, il est Parisien...

— Et il a été condamné pour faux!

Le résultat de cet *à parte* fut que le quidam fut invité à ne plus venir.

Le lendemain, Dumas se promenait dans Florence, il rencontra une *marchesa* de ses amis. Le romancier, comme on sait, est très-grand; il s'accouda sur la portière de la voiture et se mit à causer, lorsque tout à coup il se sentit gravement offensé dans une des parties basses de son individu. Il se retourna furieux. C'était son homme de la veille qui le cherchait depuis le matin pour lui demander raison; il était accompagné d'un prince russe très-fort à l'épée. Dumas hésita une seconde, mais son parti fut bientôt pris; il souffleta ledit prince russe en lui disant:

— Voilà ce à quoi l'on s'expose, Monsieur, en fréquentant des gens pareils et en se promenant avec eux.

Le duel eut lieu, mais Dumas ne fit pas l'honneur au faussaire d'admettre qu'on pût être insulté par lui.

*. En fait de cancons et de *on dit*, voici ce que j'ai glané:

— On dit que Jules Janin va publier un roman inédit dans la *Revue européenne*. Un roman de J. J., c'est une nouveauté.

— On dit que l'Ambigu va monter *le Marchand de Coco* pour Frédérick-Lemaître, et *la Dame de Monsoreau*, de Dumas.

— On dit que le même théâtre a mis à l'étude un drame de M^{me} Chabillant, tiré de son roman *les Voleurs d'or*, et arrangé par un de nos plus féconds romanciers. (Je vous avouerai que c'est le romancier qui a eu l'indiscrétion de dire cela devant moi.)

— On dit que le Vaudeville répète une pièce d'Alphonse Karr, intitulée *la Pénélope normande*. Lafontaine doit jouer le principal rôle. Nous verrons bien!

— On dit enfin, et c'est le *Pays* qui dit cela, que M. About n'a jamais été invité à Compiègne, quoiqu'il ait fait pompeusement annoncer cette nouvelle dans plusieurs journaux.

— On annonce aussi l'apparition prochaine, chez Amyot, d'un roman historique sur Jeanne de Naples. L'auteur serait, dit-on, une certaine comtesse de Lestang, dont le nom se prélassait il y a quelques jours sur tous les murs de Paris. Voici comment. M^{me} de Lestang est une femme à projets. Elle avait donc l'intention de fonder un journal, et ne trouva rien de mieux que de faire imprimer d'énormes affiches. *Paris-Revue*, c'est ainsi que devait se nommer son journal, annonçait la collaboration d'une foule de gens dont les noms devaient être bien étonnés de se trouver ensemble. Malheureusement les affiches seules ont paru, le journal est resté à l'état de projet et la comtesse veut maintenant faire un livre. On dit, mais ceci est un cancan, que le nom de cette comtesse n'est autre chose que le pseudonyme sous lequel se cache une certaine marquise de M... Gardez-moi le secret!

— Quant au fameux théâtre Saint-Marcel, il reste aussi, jusqu'à présent du moins, à l'état de projet. L'ouverture doit se faire avec une pièce de M. Paul d'Hormoys, l'auteur d'un livre sur Soudouque. Le nom de d'Hormoys est encore un pseudonyme sous lequel se cache M. Lambert, ancien chancelier à Haïti, ancien secrétaire de la *Revue européenne*, et actuellement directeur du *Monde illustré*.

On parle beaucoup d'une pièce intitulée *l'Amour*, dont le premier décor doit, dit-on, représenter un cimetière. Qu'y a-t-il de vrai? Qu'y a-t-il de faux? Le saura-t-on jamais? On m'a soutenu que Bocage, le nouveau directeur, interrogé à ce sujet, aurait répondu:

« Mon théâtre ouvrira la veille de sa fermeture. »

Ce n'est là qu'un mot. Il peut être amusant, mais vrai, je ne le crois pas.

M. Bocage réussira, nous n'en doutons point.

*. Le dernier numéro du *Figaro* (jeudi 24 novembre) contient un article de M. de Villemessant intitulé: *l'opinion du même*. Cet article est gros de menace; mais voilà déjà plusieurs fois que le rédacteur en chef de ce journal montre les dents: quand donc mordra-t-il? Nous sommes la galère et nous ne demandons qu'à applaudir. Mais hélas! j'ai vu les enfants se montrer le poing bien souvent, sans pour cela en venir aux coups. J'ai bien peur que le critique sous-entendu, l'illustre *pick-pocket*, n'en soit encore cette fois que pour des menaces sans effet.

*. M. Ch. Monselet va partir pour l'Italie. Il doit publier à son retour un voyage illustré dans la péninsule.

*. Tous mes lecteurs, je n'en doute pas, connaissent M. Curmer; tous ont admiré les magnifiques éditions que cet éditeur a publiées, notamment les *Heures de la reine Anne* et son *Imitation*; mais ce qu'en général on sait moins, c'est qu'il est lui-même un amateur forcené et qu'à ses moments perdus il fait exécuter à prix d'or, pour sa collection particulière, de splendides manuscrits. Il vient à peine de terminer un *livre des Fleurs* qu'il a déjà entrepris un *livre du Paysage*. C'est un manuscrit in-folio qui renfermera une série de descriptions tirées de nos principaux poètes tant anciens que modernes. Les vers occuperont le centre des pages; sur les côtés et en haut seront dessinés des encadrements, et en bas des paysages, à la mine de plomb. Le dessin devra servir de paraphrase au texte. C'est M. Alexandre de Bar que M. Curmer a chargé de toute la partie artistique de cette œuvre. M. de Bar est un peintre estimé du public; il a fait l'expédition d'Égypte avec M. d'Escayrac de Lauture, et en a rapporté une vue des Pyramides et une vue du détroit de

Bonifacio qui ont été exposées cette année au Salon. Il est, en même temps, l'un des principaux dessinateurs du *Magasin pittoresque*, de l'*Illustration* et du *Monde illustré*. Ecrivain et artiste tout à la fois, il a donné au théâtre des Bouffes une petite pièce intitulée : *Dans la rue*, que le public applaudit encore tous les soirs. Certes, M. Curmer ne pouvait mieux choisir et l'on ne saurait trop le louer d'encourager ainsi les arts; car, il faut le dire, cette fantaisie lui coûtera cher. Son livre aura soixante pages au moins. En admettant qu'il ne paye les dessins que soixante francs et la copie que cinq francs, ce qui n'est assurément pas cher, le volume lui reviendra à près de quatre mille francs. Cela n'est pas trop; mais par le temps de lésinerie qui court, il est peu de Mécènes disposés à faire travailler les artistes à ce prix.

*. S'il est encore des Mécènes, hélas! il faut l'avouer, il n'est plus guère d'Horaces. Aussi s'écrie-t-on partout et sur tous les tons: la poésie se meurt, la poésie est morte!

Rien n'est plus faux, si j'en crois le catalogue de Charavagne, le pourvoyeur juré des autographophiles. Je copie au hasard dans son dernier numéro et je trouve les noms suivants: Boucher de Perthes, Braguières, Cahaigne, P. Dumesnil, Fontaine Cramayel, Fontan, N. Gustinguer, Ch. Jouvenet, A. Le Flaguais, Loizerolles, Magu, Monnier de la Sizeranne, Ch. Poncy... Je veux être pendu si j'en connais un seul! Il est vrai que M. Magu cumule les fonctions de poète avec celle de tisserand; que M. Jouvenet est serrurier, et M. Poncy, maçon. Notez que tous les autographes de ces messieurs sont cotés de 1 fr. 50 à 2 fr. 50. Cela n'est pas cher!

Il est une chose triste, c'est de voir le prix auquel tombent certaines de ces lettres, écrites par des hommes d'une réelle valeur. Quand on pense qu'un Frédéric II ne vaut que 4 fr., un Thiers 4 fr., un Orfila 1 fr. 50 c., et qu'à côté de cela on vend un cardinal de Bernis 5 fr., un chevalier de Boufflers 2 fr. 50 c., un Capefigue 1 fr. 50 c. ! A propos de ce dernier, je remarquais aussi les singulières appréciations du catalogue. Savez-vous ce qu'est un Capefigue? C'est un historien fécond. On ne pouvait mieux définir un homme qui pond en minimum un volume par an. Le Marco Saint-Hilaire se tient à 2 fr. 50 c. ! tandis que le Dumas ne vaut que 2 fr. Je vous assure que c'est une lecture instructive que celle de ce catalogue.

*. Quant à la philosophie, elle est loin d'être morte, elle n'a jamais été plus vivante. Voici une femme qui nous annonce un livre intitulé : *Egalité, liberté, par une Parisienne philosophe*. Cette Parisienne habite Suresne, et a découvert et peut prouver par des arguments irrefutables, que l'espèce humaine doit être peu nombreuse; que l'homme ne doit pas se vêtir (ce qui ne l'empêche pas, dit-on, de porter des robes de satin blanc brodées de ses blanches mains) et ne se nourrir que de fruits non cultivés, que l'homme est fait pour mener une vie contemplative, sans se livrer à aucun travail. J'avoue que sur ce point je suis assez de l'avis de Mlle Herta. J'ai toujours pensé que le travail était une punition infligée à l'homme en punition de ses péchés. Mais Mlle Alice est philosophe et ne croit pas au péché. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mauvaises langues prétendent que son système a fort bien réussi à cette demoiselle, et qu'elle est bien loin de paraître les soixante ans qu'elle a. D'autre part, des personnes qui l'ont vue, notamment à la Bibliothèque impériale qu'elle fréquente assidûment, m'ont affirmé qu'elle ne paraissait pas avoir plus de vingt ans. Pour moi, j'aime mieux croire ces dernières: d'abord, dans son

intérêt à elle, et puis ensuite, parce qu'à mes yeux les femmes n'ont pas d'âge. Elles sont ce qu'elles sont, c'est-à-dire ce qu'elles paraissent, et leur extrait de naissance ne signifie absolument rien.

*. On a beaucoup parlé de pandarisme, de panthéisme et même de pantagruélisme. Le dernier seul de ces grands mots a peut être un sens. Or voici venir une religion nouvelle. Le monde philosophique s'émeut; c'est qu'il ne s'agit de rien moins que d'un dogme, et ce dogme s'appelle *Pandruidisme*. Cette religion a trois prophètes: Michelet, Quinet et feu Mickiewicz, et un adepte: M. Jean Reynaud. Ce qu'elle prêche, je l'ignore, mais je me suis laissé dire que M. Michelet défend Velleda et la femme libre. Je le soupçonne de donner la main au père Enfantin et de s'entendre avec lui en ce qui concerne le culte de la femme. Je suis loin de le blâmer; mais par le temps qui court, je crains fort qu'ils n'aient que bien peu d'adeptes.

F.V. ESVÉP.

Types et Croquis de la vie moderne.

RONDE-MAJOR A LA BOURSE DE PARIS.

RONDE DE PETITES FILLES.
FROMI HONS HONS D'INS LES D'...

CHOEUR DE VIEILLES FEMMES
N'allez pas, n'allez pas
Dans la Fort-Noire !



...MI sonne, la cloche tinte, on va sacrifier au *beau d'or*. Les grands prêtres assermentés sont groupés autour de la corbeille sacrée; tout s'anime: ce bruit, ces cris, ce tumulte, autant de prières adressées à la divinité du lieu. Quel spectacle, et comme il laisse à penser!

Ils sont nombreux les suppliants qui chaque jour viennent apporter leurs offrandes; toute notre société y est représentée, depuis le concierge jusqu'au propriétaire, et aussi l'ancien et le nouveau monde.

Saluons en passant ce petit monsieur à l'œil vif, aux gestes saccadés et qui parle avec tant d'animation: c'est GÉNÉTREAU, une chaude nature méridionale pleine d'emportement et de caprices, un peu rugueuse à la surface, mais bonne au fond. Sa jeunesse a été fertile en expédients, et la prospérité, sans l'avoir complètement grisé, lui a cependant donné quelques teintes de ce mauvais vernis que l'on trouve assez souvent sur la face des arrivés de la veille. Des innovations financières ont été les premières causes de son immense fortune, et il dirige une des plus fameuses boutiques de Paris. Il a cent millions dans ses caisses, un splendide hôtel, des châteaux princiers, un domestique nombreux, de magnifiques équipages, une galerie de tableaux, en un mot tout ce que l'on croit devoir constituer le bonheur ici-bas, et cependant il n'est pas heureux. Pourquoi? Ses collègues de la haute finance n'ont jamais voulu le reconnaître pour un des leurs; de là des luttes, des rivalités dont il s'est toujours fort bien tiré, grâce à une sagacité profonde et à un bonheur qu'on pourrait, avec quelque raison peut-être, qualifier d'insolent. Dans le monde il est toléré, mais le monde est tout disposé à lui jeter la pierre au jour des revers. L'envie entre bien pour quelque chose dans cette espèce de défaveur dont son nom est entouré, mais il n'y a

que quelques coupables, et ce sont ses amis, peut-être ses obligés.

La généralité a des motifs beaucoup plus sérieux, basés sur des questions d'intérêt. — Génétreau a patronné diverses affaires industrielles, magnifiques au dire d'annonces habilement rédigées; malheureusement toutes n'ont pas répondu aux espérances dont il avait leurré les modestes capitalistes qui lui avaient confié leurs épargnes. Quelques-unes n'ont pas réussi, les autres ont été désastreuses; il a réalisé, lui, d'énormes bénéfices: c'est ce que la multitude agiotante ne saurait lui pardonner. Il protège les artistes, et il dit à qui veut l'entendre qu'en affaires, la conscience et la délicatesse perdent tous leurs droits, *l'honnêteté légalé* seule peut et doit avoir cours.

C'est lui que vous devez prendre pour cicerone au milieu des arcanes de la Bourse, si, comme nous l'avons fait nous-même, vous tenez à être éclairé sur la plupart des types curieux qu'on y coudoie. Sachant que nous destinions ses confidences à la publicité, il s'est bien gardé de faire des portraits, et les silhouettes que nous vous donnons ont plusieurs profils.

Tenez, nous dit-il en commençant notre pérégrination, voyez là-bas sous cette galerie, dans la pénombre, ces longs profils humains assis sur de longues chaises; jamais un sourire n'est venu éclairer leurs visages pâles et soucieux. Tels ils sont, tels ils vinrent au monde. — Ce sont des fidèles, de bons et honnêtes banquiers allemands, les sphinx de *l'agio*.

Quel est ce jeune vieillard si bien vêtu, qui, nonchalamment étendu sur une chaise, les jambes en avant, taquine, de son stick élégant, le bout de ses bottes vernies? Il a bon air, ma foi. On l'entoure; chacun lui fait fête et semble l'écouter avec grande déférence. De ses lèvres roses, qu'il a grand soin de laisser toujours entr'ouvertes pour montrer deux rangées de dents parfaitement blanches, sortent des paroles pesées et bien scandées. C'est sans doute quelque grand seigneur fourvoyé! Non pas. Jadis, alors qu'il était jeune et gaillard, il tenait les ciseaux dans une feuille politique et littéraire, sinécure qui l'empêchait à peine de mourir de faim. Aujourd'hui c'est un spéculateur habile. Il a cinquante ans, quelques millions et un mauvais estomac. Il s'habille à Londres, et son ambition présente est d'épouser une noble fille du noble faubourg. Quand on lui demande quels sont ses droits de cité, il répond avec beaucoup de logique du reste: « J'ignore » si mes aïeux ont été aux croisades; mais » je sais que j'ai pignon sur rue, des caisses » pleines de papiers, et si je n'ai pas la particule, mon nom est couronné d'un *tréma*, » d'un splendide *tréma*. » Jusqu'à présent cela n'a pas suffi: épousera-t-il? n'épousera-t-il pas?

Encore un coup de chapeau, s'il vous plaît.

Voici Pierre PELVILAIN, Pelvilain le riche, ou bien encore le *monsieur à la commode*. Sa fortune rapide est tout une histoire que l'on peut fort heureusement raconter en quelques lignes. Pierre est le type du petit spéculateur dans les basses régions de la Bourse. C'est un ancien commissionnaire qui, pendant plusieurs années, a vendu avec profits le *Cours authentique* devant le passage de l'Opéra. L'habitude de la *cote*, le contact quotidien des faiseurs de toute sorte qui grouillaient alors soir et matin sur l'asphalte du boulevard, lui mirent en tête un grain d'ambition. Et moi aussi je veux devenir riche! s'est-il écrié un beau jour; moi aussi je veux que tous ces magnifiques faquins, hier mes égaux et mes collègues, et qui aujourd'hui se font traîner

dans de superbes équipages et ont maîtresse et fauteuil à l'Opéra, me sourient, me saluent et même me tendent la main. A l'œuvre, mon ami Pierre! Tu as trente-cinq ans, l'air assez niais, et qui plus est fort peu d'argent dans ta bourse; c'est plus qu'il ne faut pour réussir. Tu n'as presque rien à perdre et beaucoup à gagner; du courage donc et en avant!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il retira de la caisse d'épargne 3,000 francs environ fort péniblement amassés, troqua sa défroque de velours contre un vêtement de citadin, et alors il fréquenta assidûment la Bourse. Mais le compère était rusé: sous son masque, qui semblait suer la bêtise par tous les pores, il cachait une certaine dose de ce gros bon sens que l'on voit souvent chez les gens de cette condition, et qui, développé et mûri par l'éducation, s'appelle intelligence dans une autre classe de la société. Il fut prudent tout d'abord. Au lieu de jeter son modeste enjeu à la tête de la fortune, il le soigna, le couva, et après quelques mois d'études sérieuses et approfondies, il put entrer en lice. Une petite clientèle lui ouvrit les portes de ce que l'on appelait alors *la coulisse des petites valeurs industrielles*, et il débuta en homme sûr de réussir.

Le nombre des entreprises industrielles par actions qui se sont formées depuis l'année 1848, est prodigieux, eu égard à la situation financière du pays pendant la crise qui a suivi la révolution.

Une statistique raisonnée de ces diverses entreprises offrirait certes au peuple spéculant de bien utiles leçons. Quelques-unes, les actions souscrites, ne donnèrent plus signes de vie; d'autres absorbèrent leur capital en frais de premier établissement, et un grand nombre qui paraissaient en bonne voie de prospérité disparurent tout à coup sans qu'on pût savoir ni pourquoi ni comment. Alors le papier émis tomba dans un profond discrédit, et telles actions qui avaient eu une valeur nominale de 200 fr. se négociaient à 50 centimes et même au poids pour quelques-unes. Pierre vit tout le parti qu'on pouvait tirer d'une telle situation. Il achetait à vil prix les titres des compagnies que l'on tenait pour mortes et dont on n'avait cependant pas entendu le dernier soupir; puis, par d'habiles manœuvres, il leur faisait reprendre une valeur éphémère, et alors il s'en débarrassait avec de fort beaux bénéfices. Après deux années d'un pareil trafic il possédait 150,000 fr.; son crédit était grand sur la place, et il avait un compte à la Banque. On lui souriait, on le saluait, et chacun lui serrait la main.

Chez lui, on voit encore une armoire im-

mense pleine de valeurs aujourd'hui inconnues et dont il espère cependant se débarrasser avec le temps; c'est ce qui l'a fait surnommer par un boursier loustic *l'homme à la commode*. Il a conservé le petit air niais qu'il possédait à ses débuts, et aussi le vêtement qu'il troqua jadis contre sa défroque de velours. Quand un farceur ou bien un envieux lui frappe sur le ventre en l'appelant millionnaire, il lève modestement les yeux au ciel et dit: « Pas si riche que vous croyez; le Mobilier me coûte gros. »

TÉSAUR, ce grand blond pâle qui toujours se promène en compagnie de son air mélancolique, est un garçon intelligent. Il l'a prouvé du moins en préférant la Bourse à l'École normale.

— Et ces deux hommes qui, appuyés contre le socle de la statue de Pradier, l'Industrie, paraissent dévorer un article du *Constitutionnel*? — A droite, c'est O...: il est juif et Bordelais, certificats d'aptitude suffisants pour faire fortune à la Bourse. Qualité, courtier. Trois fois il s'est enrichi, deux fois déjà il s'est ruiné; charmant garçon, du reste, grand ami de la bonne chère et du beau sexe. — A gauche, c'est X....., il est brun, juif et Alsacien. Qualité, homme de lettres-financier. — Il a débuté sur les scènes de vaudeville. Un petit acte en prose, joué au Gymnase avec quelque succès, grâce à l'esprit et au savoir faire de son collaborateur, l'a grandi à ses propres yeux de plusieurs centaines de coudées. Après un glorieux échec à l'Odéon, il a renoncé au théâtre et s'est livré à corps perdu dans le journalisme militant. Il enfanta, non sans peine, quelques mauvaises tartines politiques, puis un jour on lui confia la rédaction des *faits divers*, emploi qui convenait fort à son talent. Il poussa des cris de rage, et la petite presse traduisit en mauvais style ses lamentations; il se posa en homme méconnu, en génie incompris, et voulant s'affranchir de cette domesticité littéraire, il fonda coup sur coup une revue mensuelle, une feuille hebdomadaire et un journal quotidien, qui ne donnèrent qu'un numéro spécimen. A bout de ressources, réduit pour vivre à certains expédients que réprouve l'éducation, il accepta, comme dernière planche de salut, les propositions que lui fit un banquier qui venait de fonder un journal financier et qui cherchait un mannequin à installer dans le fauteuil du rédacteur en chef. Le premier jour, ces deux hommes surent se comprendre: le hasard les avait parfaitement accouplés. Intéressé dans certaines opérations de bourse, riches en bénéfices pour les faiseurs, ruineuses pour les

actionnaires, il a fait une magnifique fortune en quelques années. Lui aussi a maison à la ville, château à la campagne; mais ses anciens amis, blessés de sa fierté et de ses faux airs de grand seigneur, l'ont tous abandonné. Livré à lui-même, il est devenu la proie de quelques intrigants qui flattent sa vanité et son amour-propre, lui jettent au nez quelques grains de mauvais encens, et s'étonnent qu'un écrivain de son mérite ne reparaisse pas sur la scène littéraire. — Richesse passe talent. — Le bruit court qu'il va faire construire à ses frais une immense salle de spectacle, où l'on ne donnera que ses œuvres. — Pauvres acteurs! infortunés spectateurs!

Restons-en là pour aujourd'hui, me dit mon aimable compagnon; trois heures sonnent, c'est la clôture de la Bourse, et j'ai un rendez-vous important. Quand il vous plaira revenir, je suis à votre entière disposition, et je vous promets une promenade amusante au milieu d'un monde fort curieux à visiter.

Ce monde s'appelait hier *la Coulisse*.

A. MÉPHIS.

ACTUALITÉS

UN LÉGATAIRE EN QUÊTE DE 32 MILLIONS ET UN EXCENTRIQUE A 36 KARATS.



ous les journaux de Paris viennent de nous raconter, d'après *l'Union du Var*, l'histoire intéressante d'un oncle, non pas d'Amérique, mais de la Grande-Bretagne, qui, parti pour l'Italie, sur la *Ville-de-Grasse*, il y a quelques années, fit naufrage à la hauteur des îles d'Yères. Le navire périt, avec tous les effets et papiers. L'oncle, qui fut sauvé, alla à Nice, où, sur le point de mourir, il manda en toute hâte son neveu sir Edouard Egerton. Mais la lettre, retenue par un secrétaire infidèle, ne parvint pas à son adresse. L'oncle mourut, et voilà que le détenteur de la lettre vient de mourir à son tour, ayant eu toutefois le temps de révéler sa fraude, et d'annoncer qu'un testament fait en faveur du neveu était parmi les papiers du naufragé. Sir Edouard Egerton vient de se mettre en route pour recueillir des renseignements qui permettent de chercher le navire enseveli et, dans ses flancs, le portefeuille où le précieux testament pourrait bien s'être conservé, plus

BIOGRAPHIE — EDMOND ABOUT



DMOND-FRANÇOIS-VALENTIN ABOUT est né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828. Il fit ses études au lycée Charlemagne et remporta le prix d'honneur de philosophie au concours général de 1848. Après avoir passé trois ans à l'École normale, il fut appelé à l'École française d'Athènes. De retour à Paris en 1853, il publia d'abord un mémoire sur des recherches archéologiques auxquelles il s'était livré pendant son séjour en Grèce (*l'île d'Égine*, 1851, in-8°), puis un livre qui attira sur lui l'attention du public, *la Grèce contemporaine* (1855, in-16). Il fit paraître la même année dans la *Revue des deux Mondes*, sous le titre de *Tolla*, un roman tiré de la vie réelle, et dans lequel on voulut voir une imitation par trop fidèle d'un livre intitulé:

Vittoria Savorelli, istoria del secolo XIX, publié à Paris en 1841, et déjà presque oublié. Les accusations de plagiat que lancèrent au jeune écrivain les critiques de la presse et particulièrement ceux de la *Revue de Paris*, les réponses de l'auteur aux attaques dirigées contre lui, tout le bruit que chacun fit de son côté contribua à répandre le nom de M. About.

Les ouvrages qu'il a publiés depuis cette époque sont: *Un Voyage* (pas très-heureux) à travers *l'exposition des Beaux-Arts* en 1855, une suite de nouvelles sous le titre de: *les Mariages de Paris*, insérées dans le feuilleton du *Moniteur*, ainsi que *le Roi des Montagnes*, *Germaine*, une réclame landaise, les *Echasses de Maître-Pierre*, et une *Revue du Salon de 1857*. Le 2 février 1856, M. About donna au

Théâtre-Français une comédie intitulée *Guillevry*, qui fit un fiasco éclatant et fut retirée après la seconde représentation. C'est à la suite de cet insuccès qu'il écrivit pour le *Figaro*, les *Lettres d'un bon jeune homme à la cousine Madeleine*, interrompues en janvier 1857, et reprises tout récemment dans *l'Opinion nationale*.

Il faut encore mentionner *la Question romaine*, qui fit tant de bruit et fut saisie quelques jours après son apparition; enfin plusieurs lettres publiées tout dernièrement par M. About, et signées de son nom, lettres tout aussi piquantes et non moins spirituelles que celles de Valentin de Quévilly.

M. About a été décoré en 1858.

E. V. B.

GALERIE DE LA VIE MODERNE



EDMOND ABOUT

Dessiné et gravé par JAYR d'après la photographie de MM. P. PETIT et TRINQUART

— S. CHAPPEL —

ou moins reconnaissable, malgré un séjour prolongé au fond de la mer.

Il s'agit, on le sait, d'une fortune de 32 millions, dans laquelle se trouve comprise la propriété de trente maisons à Londres et d'une rue tout entière à Edimbourg. Cela vaut bien la peine de faire un plongeon.

Mais, direz-vous, ce fait-Dranguignan, devenu fait-Paris, est-il de tout point authentique, ou bien est-ce un canard d'outre-Manche qui aurait passé le détroit? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons et ce que nous vous dirons le premier à ce sujet, c'est que le nom de ce neveu de sir Robert Peel, celui de sir Edouard Egerton, le légataire des 32 millions submergés aux îles d'Yères, nous rappelle un autre Egerton, son proche parent sans doute, lord Francis Egerton, comte de Bridgewater, qui vivait à Paris au commencement de ce siècle, habitant un magnifique hôtel, rue de Rivoli, et qui était bien le plus grand original des Trois-Royaumes-Unis.

Possesseur d'une fortune immense, sir Francis avait, pour son service, vingt domestiques. Pour son service, n'est pas tout à fait exact; car plusieurs desdits domestiques étaient attachés à la personne de chiens favoris, qui dinaient à la table du maître, et étaient vêtus d'habits français. Ces commensaux à quatre pattes étaient, dans l'après-midi, promenés sur les boulevards ou au bois de Boulogne, dans une voiture armoriée, couchés sur des coussins de soie et de velours, trainés par de superbes pur sang, et accompagnés de leurs laquais en grande livrée. Parfois, sir Francis n'en admettait qu'un à sa table, et dînait en tête à tête avec ce privilégié, auquel on servait les mets les plus recherchés dans de la vaisselle d'argent.

L'auteur des *Souvenirs de la vie d'un Allemand à Paris* raconte qu'un de ces familiers, s'étant, un jour, oublié jusqu'à commettre une grave inconvenance, sir F. Egerton, furieux, le renvoya de table, et fit sur le champ mander le tailleur auquel il ordonna de confectionner un habit de domestique pour le convive coupable. Un autre jour, un de ses amis lui rendait visite. « — Comment vous portez-vous? demande sir Francis Egerton. — Mieux que ces jours derniers... — Vous avez donc été malade? — Mon Dieu, peu de chose..... j'ai gardé le lit plusieurs jours à cause de la fièvre. — La fièvre!... » Et aussitôt de s'enfuir loin de son visiteur, qu'il laissa tout ébahi, et de se réfugier dans la partie la plus reculée de son hôtel, d'où il ne sortit que pour donner ordre à tous ses gens de brûler les effets qu'ils portaient ce jour-là, tant il avait peur de la contagion!

Lord Egerton n'avait pas toujours eu des quadrupèdes pour amis et pour convives. Il fut un temps où il invitait à sa table des commensaux à deux pieds (mais non sans plumes), c'étaient des littérateurs, des savants, des artistes. Son maître-queux était d'ailleurs un écrivain, écrivain spécial, il est vrai: Viard, l'auteur du *Cuisinier royal*.

Ses invités passaient au milieu d'une haie de domestiques en grande tenue, absolument comme à la cour. Les dîners étaient splendides et magnifiquement servis, dans une vaisselle or et vermeil, blasonnée à ses armes; partout l'écusson des Egerton, sur les verres, coupes, carafes, flambeaux, etc.

Si vous êtes curieux de voir cet écusson, demandez, dans une Bibliothèque quelconque, une des publications du noble comte, et qui, toutes, portent à leur frontispice le manteau ducal armorié, car notre lord était bibliophile ou plutôt bibliomane... Mais n'oublions pas que nous sommes encore à table, et qu'on vient à peine d'enlever le potage.

Quelle est donc cette pièce qu'on apporte?... Ce n'est pas possible!... En vérité, c'est bien un plat de bœuf salé d'Irlande! On le pose devant l'amphitruon qui, magistralement, y plante son couteau; puis le maître d'hôtel l'emporte sur une petite table de service pour le découper... Le bœuf salé est suivi d'un plat de légumes... Quels légumes!... des pommes de terre, et pas même des pommes de terre en chemise... mais cuites à l'eau! Ces deux plats figuraient invariablement dans tous les repas très recherchés, du reste, de sir Francis. On connaissait ses manies et, par politesse, on touchait du bout des lèvres au bœuf salé et à la truffe de Parmentier. Au dessert, on voyait d'abord arriver cinq plats de fromage, ni plus ni moins, dont le Chester était le plus commun; ensuite, venait un beau dessert à la française.

Le noble étranger se donnait quelquefois le plaisir de la chasse; mais sans sortir de chez lui. On lâchait dans le jardin de son hôtel quantité de lapins

Sentant encore le chou dont ils furent nourris.

des faisans, des perdrix, etc., et il abattait les pauvres bêtes. S'il avait cette singulière manière de chasser *at home*, sa façon de rendre ses visites n'était pas moins originale: il ne descendait pas de voiture, mais faisait remettre sa carte par son laquais, avec ces mots: *En personne*.

Enfin, bizarre en tout, lord Egerton était particulièrement excentrique dans ses goûts de bibliomane. On lui doit quelques publications; mais dès qu'il en avait terminé une, il en faisait une nouvelle qui, sous prétexte de corriger détruisait la première; il l'envoyait à ses amis avec ces mots: « *NOTA BENE: Copies corrigées. Les premières sont à brûler.* » D'autres fois il oubliait qu'il avait commencé un livre, et la publication se trouvait interrompue au milieu d'une phrase, que dis-je! au milieu d'un mot!... C'est ainsi que son plus curieux ouvrage, *la Vie du chancelier Egerton* (en anglais) finit brusquement à la page 508; il n'y a pas de titre et le dernier mot (en latin) est coupé en deux: *Quin Des Es...* La fin de ce nom propre (sans doute *Des Essarts*) reste encore à publier ce jourd'hui, 28 novembre 1859. Si l'esprit de sir Francis revenait par hasard sur terre, — évoqué par M. Hume, — nous le prions de vouloir bien passer au bureau du journal, afin de nous dire quel est le mot dans son entier. Nous nous ferons un véritable plaisir de l'apprendre à nos lecteurs.

Ce volume est d'une extrême rareté. Sir Francis fit rentrer les exemplaires qu'il avait distribués à un petit cercle d'amis (l'ouvrage n'avait, du reste, été tiré qu'à fort peu d'exemplaires), et il les livra aux flammes. Mais quelques exemplaires ont échappé à l'autodafé, et nous en avons un sous les yeux.

N'oublions pas de dire que sir Francis fut un des premiers collectionneurs d'autographes, à Paris. A sa mort, sa riche collection passa en Angleterre, ainsi que son immense fortune, non toutefois sans qu'il eût laissé à des savants de France des legs notables, — ce qui rachète à nos yeux bien des excentricités.

WILLIAM LOHRELL.

LIVRES NOUVEAUX



L'ouvrage qui a fait le plus de bruit pendant la dernière semaine, c'est, sans contredit, celui que M. Maurice Sand a publié avec une préface de sa mère. Il

a pour titre: *Masques et Bouffons* (comédie italienne), texte et dessins par Maurice Sand, gravure par A. Manceau, préface par Georges Sand (2 vol. grand in-8°. M. Lévy, 1860). L'auteur indique d'abord le type des acteurs, fait son histoire, reproduit les principales scènes tirées de Lesage et des auteurs italiens où il joue un rôle, et note ensuite les modifications que le type a subies dans les différents pays, et les types secondaires engendrés par lui. M. Sand s'est beaucoup servi de l'histoire des Marionnettes de Magnin, qu'il cite en différents endroits; la plupart de ses dessins sont des imitations soit de Callot, soit des dessins du temps. Mais ce qu'il y a de curieux surtout dans ce livre, c'est la préface de George Sand, dans laquelle nous apprenons que vers 1816 il se réunit à Noant une société choisie qui, par délassement, voulut jouer la comédie. On commença par jouer des charades en action écrites à l'avance, puis on se contenta de faire un canevas, avec un dialogue convenu pour les points principaux, en laissant aux acteurs la libre interprétation des parties accessoires de ce dialogue, etc., etc. Ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'il vient de paraître en même temps que l'ouvrage que nous signalons, un livre sans prétention intitulé: *L'Art de jouer les charades en action*, par Mlle Marie Curo (de Saint-Brieuc) (V. Pouillet, in-18), dont l'introduction reproduit sous une autre forme la théorie de Georges Sand. Mlle Curo a eu les mêmes idées que l'illustre romancier, et jamais peut-être théorie aussi semblable n'est sortie de deux cerveaux différents.

— L'histoire de la magie avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères, par Eliphas Lévy (Paris, G. Baillière, in-8°, 1860), est un livre qui certainement sera fort recherché des amateurs, car, il faut le dire, les ouvrages de magie ont un public et un public nombreux. Dès dix heures du matin on n'en trouve plus un seul sur les quais, ils ont été tous enlevés à l'ouverture même des boîtes. M. Eliphas Lévy (pseudonyme sous lequel se cache un M. de), est auteur du Dogme et Rituel de la haute magie. Il s'occupe d'abord des origines de la magie, puis il passe à la formation et à la réalisation du Dogme. C'est surtout au point de vue historique qu'il traite la question, et c'est, sans contredit, la manière la plus intéressante de le faire. Son but est de démontrer que dans le principe, les plus grands symboles de la religion ont été en même temps ceux de la science alors cachée. L'histoire de la magie est accompagnée de quatre-vingts figures destinées à faciliter l'intelligence du texte.

— Les souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste par M. de Saint-Marc-Girardin (Levy, in-8°) sont moins des souvenirs que des réflexions, à ce qu'il prétend du moins. Il ne veut pas écrire l'histoire, dit-il; pour moi j'y vois en quelque sorte des mémoires personnels entremêlés de jugements sur les hommes et les choses d'hier; car le temps va si vite que les contemporains de M. de Saint-Marc sont déjà les comparses d'une génération antérieure à la nôtre. Mais on retrouve dans ce livre le professeur disert de la Sorbonne, le polémiste du journal des *Débats*. Nous n'avons point à raviver ici les souvenirs de M. de Saint-Marc Girardin au point de vue du fond: ce sont matières qui nous sont étrangères et interdites dans une feuille purement littéraire, mais nous pouvons et nous devons dire que sous le rapport de la forme, il y a là des pages qui valent certainement les meilleures improvisations de ses cours tant appréciés du public.

— Qu'il me soit permis de dire un mot en passant d'un livre tout nouveau ; il n'est pas encore en vente et ne le sera que dans quelques jours. Je veux parler de *l'Europe, la Paix, l'Economie politique*, par H. de Vivès (Arnauld de Vreys, in-12, 1860). M. de Vivès dit que l'économie politique repose tout entière sur l'expérience et l'étude des faits, et qu'il veut y joindre un autre principe : la philosophie. Ici encore je ne puis m'occuper des idées de l'auteur, je ne puis les approuver ni les combattre. Mais l'auteur dit lui-même que ces matières sont arides, et il ajoute qu'il a fait son possible pour les rendre aussi attrayantes qu'il le pouvait, en y faisant intervenir des *historiettes et même quelques gaietés de style*. Ce sont ces gaietés qui nous ont surpris. Sous une forme singulière, souvent paradoxale, et à coup sûr la plupart du temps fort inattendue dans un ouvrage d'économie politique, M. de Vivès a formulé une foule d'appréciations sur les écrivains du temps présent qu'il est difficile d'accepter sans contestation. Mais, par cela même et à cause des étonnements que cause ce livre, il sort du commun et frappe l'attention ; c'est pourquoi j'ai cru devoir le signaler aux amateurs de ce genre d'écrits, sans vouloir en rien apprécier son contenu, qui enferme des matières trop hautes pour ma pauvre intelligence.

— Les Mémoires secrets sur la Russie et sur les règnes de Catherine II et de Pierre I^{er} (Paris, Didot, in-12) forment un ouvrage historique fort remarquable. Ces mémoires sont du comte de Villebois, aide de camp de Pierre I^{er}, et ils ont été publiés dans la Bibliothèque des Mémoires pendant le XVIII^e siècle, éditée par M. F. Barrière. On y trouvera un grand nombre d'anecdotes inédites, des traits de mœurs indiqués avec finesse, et plus d'un point historique éclairci. Leur principal mérite, c'est d'être fort amusant.

— Enfin, je citerai deux rééditions : *Les Souvenirs d'Allemagne* par Gérard de Nerval, et la *Lorgnette littéraire* de Mousset. Tout le monde a lu le premier de ces ouvrages, ce charmant volume d'un de nos plus charmants écrivains ; quant au second, je vous dirai qu'il y a plus d'un changement introduit dans cette édition nouvelle.

EDMOND REIMS.

VIEUX PARIS ET PARIS MODERNE.

Les nouveaux noms de nos vieilles rues.

J'aime mieux Paris, ô gué,
J'aime mieux Paris !



Je descends (mon faible est de m'en vanter) de Gillet Corozet, l'imprimeur-libraire, celui-là même qui a le premier débrouillé, il y a trois cents ans, les *Antiquités, Chroniques et Singularités de Paris, ville capitale du Royaume de France*. Comme lui et comme M. Bonnardot, j'ai l'avantage d'être *Parisien* ; comme lui et comme M. Bonnardot, j'ai toujours senti au fond de mon cœur la passion la plus vive, la plus frénétique, pour cette bonne vieille ville, ses monuments et son histoire. Tout ce qui s'y rattache est donc, depuis longues années, l'objet de ma sollicitude. Je ne saurais vous dire combien d'heures délicieuses j'ai passées à savourer ces articles *vieux Paris*, dont les grands journaux se plaisent à émailler leurs colonnes, et qui, naguère encore, me semblaient des prodiges de science, de véritables exhumations du passé ; mais une circonstance bien imprévue est

venue mettre fin à cette ère de félicité, et plonger mon âme en un torrent d'amertume. Il y a quelques mois, en cherchant un numéro égaré de la *Gazette municipale*, pour y consulter une notice rédigée par M. Etienne Boileau ou M. François Myron (je ne sais plus lequel), j'ai aperçu en un coin de mon grenier deux bahuts à l'aspect antique, que des toiles d'araignée séculaires avaient jusqu'alors dérobés à ma vue. Ces bahuts, qui contenaient une foule de documents recueillis par mon aïeul, ont été pour moi ce que la pomme fut pour notre mère Eve, c'est-à-dire que du jour où j'y eus touché, la lumière se fit à mes yeux, et du même coup, adieu mon innocence ! En vain voudrais-je croire aujourd'hui aux profondes recherches et à l'érudition de ceux qui ont la fourniture de ces articles *vieux Paris* dont je viens de parler. J'ai reconnu, hélas ! que lesdits articles se manufacturent sans peine ; j'ai acquis la certitude que ce sont, pour me servir du mot spirituel de M. Edmond Tessier (du *Siecle*), de simples *ressemblages* exécutés par des chirurgiens de vieilles chaussures littéraires, et que si le cuir en est généralement bon quand il est pris chez Jaillot, il est souvent exécrable, quand on en a fait emplette chez Heurtaut, Saint-Foix Dulaure et autres ; enfin j'ai constaté, que la main-d'œuvre accuse une gaucherie déplorable, résultant d'un manque absolu d'apprentissage ainsi que d'une ignorance complète dans l'art d'employer les bons outils.

Je suis maintenant en mesure d'édifier de temps à autre le public, sur la valeur de la marchandise qu'on expose aux étalages, en des montres plus ou moins élégantes, mais qui, décidément, ne vaut pas grand'chose à l'usage, parce que la matière première en est, dans la majorité des cas, de qualité très-inférieure, et que les ouvriers auxquels on la confie connaissent fort mal leur métier. Pour cette fois, je me bornerai à démontrer que le magasin où la Ville faisait habituellement ses emplettes, ne justifie la confiance de ses clients, ni par la variété de ses assortiments, ni par le bon aloi de ses produits. Cinq heures perdues, mardi dernier, à découvrir une rue ancienne qu'on a gratifiée d'un nom nouveau m'engagent à débiter ainsi en mes fonctions de Biétry historique. Avant tout il faut que je vous dise pourquoi, depuis quelques années, on a changé le nom de plusieurs anciennes rues.

Il est, le croiriez-vous ? des gens dont l'encéphale est demeuré dans un état tellement rudimentaire, qu'ils sont persuadés que, s'ils habitaient une rue appelée *rue du Cimetière-Saint-André*, des tubercules envahiraient infailliblement leurs poumons, ou le choléra ravagerait à coup sûr leurs entrailles. D'autres sont convaincus que demeurer dans une rue appelée *rue des Mauvais-Garçons*, c'est donner à entendre qu'on hante des lieux fort mal famés. Plusieurs pensent qu'on ne parviendrait jamais à trouver la maison d'un homme qui logerait dans la *rue Perdue*. D'autres ne se sont point fait illusion sur cette incontestable vérité, qu'on ne saurait résider en la *rue Judas* sans s'exposer à passer pour un émule d'Isariote. Quelques bonnes ménagères, se plaisant à accumuler des provisions de chandelles, ont horripilé à l'idée qu'elles vivraient en la *rue des Rats*, etc. Ainsi sont nées des réclamations acharnées de propriétaires, implorant avec instance le changement du nom des rues où étaient situés leurs immeubles, et de là sont venues les modifications apportées à ces noms.

Je ne suis pas bien sûr que ce fût un devoir impérieux pour l'Administration de tenir compte de ces appréhensions saugrenues, de ces bouffonnes terreurs ; mais comme, lorsqu'il s'agit d'un vœu exprimé par des habitants, l'excès

de laisser aller est infiniment préférable à l'excès contraire, je passerai volontiers condamnation à l'endroit de mes susceptibilités archéologiques, et j'examinerai uniquement si, en comblant de joie les propriétaires, on n'est pas sorti de la voie rationnelle et l'on n'a pas fait, par la même occasion, de fâcheux accrocs à l'histoire.

Au nom de *rue des Rats* on a substitué celui de *rue de l'Hôtel Colbert* ; je n'y vois aucun préjudice si l'on est parfaitement sûr que l'une des maisons de la rue a été dite l'hôtel Colbert. Le nom de *rue Judas* a été remplacé par celui de *rue du Clos-Bruneau*, parce que, on se le figure, la rue fut ouverte sur le terrain du clos. Notez que la *rue Judas* n'a jamais fait partie du *clos Bruneau* ; il est vrai qu'elle y conduisait, et, avec un peu de bonne volonté, on est libre d'expliquer ainsi le nouveau vocable ; mais qui justifiera, bon Dieu ! l'appellation de *rue Suger*, par laquelle on distingue maintenant la vieille *rue du Cimetière-Saint-André* ? Quel rapport imaginer entre le ministre de Louis VII et une rue qui n'existait point de son temps ?

Puisqu'on croyait indispensable au bonheur de la population du XI^e arrondissement, de lui rappeler un nom illustre, pourquoi donc n'avoir pas choisi, pour l'appliquer à cette rue, le nom de notre célèbre historien De Thou, dont on voit l'hôtel mutilé au n^o 11 de la *place Saint-André-des-Arts* ? Il est vrai que les savants livres qui se confectionnent sans cesse sur Paris ne font point mention de la circonstance, mais les parrains officiels de l'édilité parisienne n'auraient pas dû l'ignorer ; ils avaient d'ailleurs sous la main deux autres faits dont ils pouvaient facilement tirer parti pour rebaptiser la rue : le couvent des Sachettes et le collège de Boissy figuraient au nombre de ses édifices. J'ose affirmer que nommer la rue du Cimetière-Saint-André, *rue de Boissy* ou *des Sachettes*, n'eût été regardé par personne comme un acte tendant à diminuer l'ozone de l'atmosphère.

J'ai récemment prié un fonctionnaire très-compétent de me faire savoir la raison pour laquelle on avait adopté le vénérable *Grégoire de Tours* comme patron de la rue des *Mauvais-Garçons*. « Pourquoi, lui disais-je, plutôt *Grégoire de Tours* que *Frédégaire*, *Aymoin*, le *Ragois*, ou M. le vicomte *Ponson du Terrail* ? » — « Monsieur, m'a-t-il répondu en daignant réprimer un mouvement d'épaules qui m'eût humilié, la raison en est fort simple ! C'est que *Grégoire de Tours* y a demeuré... » Je suis contrainct de l'avouer, stupéfié par une aussi étourdissante érudition, j'ai laissé passer l'occasion de m'informer dans lequel des almanachs *Bottin*, publiés sous *Clotaire*, le précieux renseignement avait été découvert, et l'employé dont je parle, ayant été atteint d'un ramollissement du cerveau, à la suite d'une étude trop fervente des élucubrations du grand Dulaure, (chapeau bas S. V. P.), cette occasion est irrévocablement perdue. Je suis en conséquence disposé à admettre qu'il n'y aurait point d'inconvénient à rendre à la rue son ancien nom de *rue de la Foche-Regnier*, ou à lui imposer celui de *Raoul d'Aubusson*, le chanoine qui, en 1254, conclut avec l'abbé de Saint-Germain-des-Prés l'accord à la suite duquel la rue a été tracée sur le terrain, alors vague, qu'elle occupe. Vous observerez que ces deux désignations ne préjugent rien touchant la parfaite régularité de mœurs des célibataires du quartier.

La *Rue Perdue* est devenue *rue Maître-Albert*. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'il a plu à *Piganiol* et à *Lemaire* de colporter cette effroyable bourde, que la place *Maubert*, toute voisine, avait emprunté son nom à *Albert* le Grand. Qu'un facteur rural, déchiffrant trop la-

borieusement la suscription d'une lettre, ait lu *Maubert*, là où était écrit *M. Albert*, je concède la possibilité de la méprise; mais prétendre que les Parisiens du XIII^e siècle ont contracté les mots *Maître Albert* en celui de *Maubert*, c'est, au point de vue de la linguistique, une hypothèse monstrueuse et qui, je ne vous le cache pas, m'exaspère incessamment. Au surplus, si l'hypothèse est absurde, elle a du moins le mérite d'être bien clairement fautive, car Albert le Grand ne vint à Paris que vers 1230, et mon aïeul me signale, dans les archives de l'abbaye Sainte-Geneviève, un certain petit parallélogramme de parchemin, portant la date de 1224, et où il est question déjà de la place Maubert, *Platea Mauberti*. Après cela, m'objectera-t-on, la place Maubert pourrait bien avoir pris le nom de Maître Albert avant que celui-ci arrivât à Paris, puisqu'elle ne l'a pas pris après. M'est avis donc, et sans plus chercher la petite bête, que le collège de Chanac ayant eu une issue dans la rue Perdue, on aurait pu l'appeler *rue de Chanac*. Vous reconnaîtrez, comme moi, que cela n'eût point ajouté aux difficultés que présente la connaissance topographique des environs du marché des Carmes, et que le Conseil municipal fera bien, à l'avenir, de porter sa pratique dans un autre établissement que celui où il s'est approvisionné jusqu'ici de nouveaux noms pour nos vieilles rues (1).

J. CORROZET.

INDISCRÉTIONS

SALONS, FOYERS ET GOULISSSES

Représentation au bénéfice de Roger.

Mais sommes en mesure de donner aujourd'hui à nos lecteurs le programme complet de la représentation qui aura lieu le jeudi 15 décembre prochain, à l'Opéra, au bénéfice de Roger.

Cette représentation, qui devait d'abord être donnée lundi prochain, 5 de ce mois, a dû être retardée d'une semaine.

Le bureau de location est assiégé, comme au jour des plus grandes solennités; on ne s'occupe pas du prix des places, on s'inscrit, voilà tout... Quand Paris veut témoigner toute sa sympathie à un grand artiste, la question d'argent devient tout à fait secondaire.

Nous ne voulons rien exagérer, mais nous pouvons annoncer à nos lecteurs que M. Charrière, le mécanicien, a fait un chef-d'œuvre. Grâce à lui, on reverra Roger avec ses deux bras, comme si le funeste événement de juillet n'avait pas eu lieu.

Les oreilles et les yeux seront charmés dans cette magnifique représentation Roger chantera le premier acte de la *Dame Blanche*, le cinquième acte du *Prophète* avec Mme Alboni, et avec Mme Borghi-Mamo le cinquième acte de la *Favorita*.

Une autre grande actrice, Mme Miolan-Carvalho, tout heureuse, elle aussi, de mettre son talent à la disposition de Roger, paraîtra à côté des deux étoiles de la scène italienne.

Duprez, lui-même, a voulu chanter pour son ami la grande scène du trio de la *Juive* avec Mme Miolan-Carvalho et M. Dufresne.

Il y aura de plus deux intermèdes, l'un consacré à la musique vocale et instrumentale et l'autre à la danse.

Dans le premier, Mme Carvalho chantera l'*Ave Maria*, de Charles Gounod, sur le prélude de Bach, avec chœur, orchestre et solo de violon, joué par Allard, puis elle dira encore ses mer-

(1) L'article de la *Gazette municipale* dont j'ai parlé plus haut était décidément de M. Omer Talon, avocat à la Cour impériale.

veilleuses variations de la *Reine Topaze*, sur le *Carnaval de Venise*.

Dans le second intermède, les déesses de la danse, Mmes Ferraris, Emma Livry et Zina, viendront charmer les yeux des amateurs de chorégraphie.

Vous tous qui voulez ou plutôt qui espérez assister à cette mémorable fête, en vérité, en vérité, je vous le dis, pressez-vous, car il y aura beaucoup plus de candidats aux fauteuils et aux loges qu'il n'y aura d'élus.

O. J.

THÉÂTRES

Palais-Royal: *Les Gens nerveux*, comédie en trois actes, par MM. Théodore BARRIÈRE et Victorien SARDOU.
Gaité: *Le Savetier de la rue Quincampoix*, drame en cinq actes, de MM. DENNERY et Hector CRÉMIÉUX.



Il y aurait toute une esthétique morale, dramatique et littéraire à formuler, sur la pièce de MM. Sardou et Barrière. La physiologie va-t-elle conquérir droit de cité au théâtre, comme elle l'a, je le regrette, obtenu dans le roman? Déjà un grand poète nous avait fait l'histoire de l'anévrisme. Balzac, qui a tenté dans son art toutes les voies—même celles qui devaient l'éloigner du but,—nous a plus d'une fois étalé le triste spectacle des infirmités humaines; il en a fait le nœud de ses romans, et probablement il en eût fait aussi, plus tard, le ressort de ses actions dramatiques. C'est là, nous le croyons, une erreur de goût et une faute de composition.

Le malheur est sacré: *res sacra miser!* Peut-être, çà et là, comme point épisodique dans une vaste composition, la souffrance physique peut-elle tenir sa place; mais si elle remplit toute votre œuvre, ce n'est pas un roman que je lis, c'est un traité de pathologie; vous ne me conviez point à un spectacle, mais à une heure de clinique: je ne suis plus au théâtre, je suis à l'hôpital. Quand Molière, auquel il faut toujours revenir dès qu'il s'agit de comédie, a voulu nous faire rire à propos de médecins et d'apothicaires, il n'a jamais posé sur la scène que de feintes infirmités, et ses malades sont toujours des malades imaginaires. Témoin la muette que guérit Sganarelle, et l'infortunée victime de M. Purgon. Cette première difficulté doit donc être nettement résolue contre les auteurs des *Gens nerveux*, et ils auront de toute nécessité perdu sur ce chef. Mais, comme dit notre confrère et ami, l'illustre Perrin Dandin, ceci n'est qu'un *interlocutoire*, et le fond de l'affaire reste intact. Examinons donc la fable que nos auteurs ont arrangée pour faire grimacer devant nous les tics de leurs *Gens nerveux*.

Par une nuit de janvier, une nuit silencieuse et glacée, trois bourgeois, trois êtres moroses, égoïstes et reclus, trois hommes nerveux, pour tout dire en un mot, ont recueilli une petite fille sur la neige. Ces trois hommes ont autant de cœur qu'ils ont de nerfs; ils regardent cette pauvre orpheline comme une enfant que la Providence leur envoie. L'un d'eux l'emporte dans sa maison pour l'élever, et les deux autres s'engagent à lui venir en aide.

Voilà qui part d'un bon naturel, et je me sens déjà plus qu'à moitié réconcilié avec les gens nerveux. Mais à côté de ce premier mouvement très-généreux et très-humain, nos auteurs ont placé une invention puérile, mesquine et passablement ridicule au siècle où nous vivons, quand le plus idiot des portiers a un sentiment si net de la valeur du capital et des avantages que l'on peut retirer d'un placement bien fait. Ils achètent une sorte de tirelire, dont chacun

possède une clef ouvrant sa serrure particulière: les trois associés ont besoin de la présence les uns des autres pour vérifier l'état de la caisse. Toutes les économies de nos petits manteaux bleus tombent dans la tirelire. On ne l'ouvrira que le jour où Marion aura touché le seuil de la dix-huitième année. En attendant, on la place dans le salon de l'oncle Marteau, le plus nerveux de nos trois crétiens.

Ce jour-là un fiancé se présente. Jamais les fiancés ne manqueront à une fille de dix-huit ans qui a une tirelire!... Ce fiancé avide autant que malavisé, épouse sur parole, et avant que le notaire qui rédige le contrat ait aligné sur son bureau les espèces sonnantes. Ce n'est qu'après le *conjungo* que l'on ouvre la tirelire... et l'on n'y trouve rien. Chacun des trois compères avait compté sur les deux autres pour ne rien donner à sa pupille. De sorte que nos trois bourgeois nerveux sont aussi trois avares, trois pingres, trois ladres, j'ajouterai *trois faux bonshommes*, si M. Capendu le permet. Mais je ne vois pas trop ce que les nerfs font à l'affaire, et j'ai connu des avares qui l'étaient autant que ces trois drôles, et dont les uns étaient sanguins, les autres lymphatiques ou bilieux. À quoi donc aboutissent toutes ces attaques, toutes ces crises, toutes ces contorsions et toutes ces grimaces? Quel intérêt le spectateur y trouvera-t-il et en quoi concourront-ils à l'action générale? Ces trois actes ne sont à vrai dire que trois intermèdes. Sans doute la dernière scène produit un certain effet; mais le comique en est facile, trivial, et il ne faut pas avoir le goût délicat pour s'en contenter. On voit tous les acteurs se lever, s'asseoir, courir, parler, gesticuler comme des fous et crier comme des sourds! Le bon public rit, et un moment de gaieté lui fait oublier trois actes d'ennui. Ce sont là des indulgences qui ne sont point permises à la critique. La critique doit être sévère vis-à-vis d'un homme du mérite de M. Théodore Barrière, qui marche avec M. Dumas fils à la tête de la cohorte dramatique.

M. Barrière n'a pas encore produit une œuvre parfaite, mais il a déjà donné des gages. Il est jeune; son esprit inégal et accidenté est plein d'imprévu et de saillies; il a une veine abondante, spontanée, jaillissante. À côté de ses défauts, il y a toujours une qualité plus grande qu'il les rachète. Que lui manque-t-il donc pour arriver au succès, quand tant d'éléments se réunissent pour l'assurer? Il lui manque une réflexion plus puissante, une compréhension plus large de ses sujets, quelque chose de plus mûri dans l'idée: non pas plus de travail, mais une plus grande concentration du travail!

Nous allons rarement à la Gaité, et, il nous arrive plus rarement encore d'y rester toute une soirée. Le drame nous rend, d'ordinaire, nerveux comme les héros de M. Barrière.

Une fois n'est pas coutume, et mal nous en a pris, car il y eut du bruit dans Landernau le soir de la première représentation du *Savetier de la rue Quincampoix*. Le parterre onduleux menaçait deux ou trois fois de se soulever comme une mer en furie. On riait bien dans certains endroits, mais il y en avait d'autres où l'on n'applaudissait pas. Enfin, des coupures heureuses ont allégé la pièce, et la barque vogue, grâce à l'expérience de M. Dennery et à la verve de M. Crémieux.

Nous retrouvons ici tous les éléments du véritable et classique mélodrame, tel que l'aime Pixérécourt, et tel que le pratiquait dans ses beaux jours le célèbre Bouchardy. Nous avons le traître, au front pâle, à l'œil louche, qui rôde à travers les groupes joyeux; nous avons la femme du peuple, qui représente la vertu; une enfant trouvée, un assassin, et tous les comparses nécessaires à ces grandes machines

en cinq actes. L'action se passe sous le règne de Law, roi du Mississippi. La mise en scène des agioteurs est gaie, animée, bruyante. C'est un pêle-mêle de laquais, de duchesses, de princes, de cochers, qui, la joue en feu, la voix enrouée, l'œil hagard, se jettent avec une passion effrénée sur les chiffons de papier qui représentent des millions hypothétiques..... mais non hypothéqués. M. Gogo, l'actionnaire, n'est pas un nouveau-né sur les rives de la Seine!

Un seul homme échappe à l'agio-morbus, c'est le savetier de la rue Quincampoix. Papillon dédaigne ces fortunes qui s'élèvent et s'écroulent à sa porte comme des châteaux de

cartes. Papillon est vertueux; sa vertu s'appelle Geneviève: c'est l'enfant du prologue, devenue jeune fille et que Papillon aime..... comme les papillons aiment les roses! Mais notre rose n'aime pas ce papillon-là: un papillon-savetier! elle aime un certain docteur Morin, personnage peu digne de cette belle passion. Enfin l'innocence est désabusée; Geneviève, qui n'est plus Geneviève, mais bien mademoiselle d'Esparville, n'épouse pas son médecin: elle fait mieux... ou pis, elle épouse son savetier! Il est vrai qu'il s'est enrichi. N'importe! Quelque chose répugne, dans ce dénoûment, aux instincts délicats du public, moins parce que Papillon a été savetier, que

parce qu'il a passé pour le père de Geneviève. La paternité est sainte; et pour peu que vous ayez été père, — même père adoptif, — vous ne devez pas dire: Ma femme! à celle à qui vous avez dit: Ma fille. Et puis, ce savetier, qui, je ne sais comment, a tripoté des millions, a beau prendre un bain d'or, sa peau tannée sentira toujours le vieux cuir, et il me déplaît de le voir étreindre et serrer dans ces mains qui manièrent la manique, les doigts fins d'une petite aristocrate!

Que ce mariage soit léger à MM. Crémieux et d'Ennery — ou Dennery! l'un et l'autre se dit... ou se disent.

SOPHONISME D'ORBEC.

GALERIE DROLATIQUE DE LA VIE MODERNE

OLLA PODRIDA

MM. Paton, Lauvray et consorts ont donc eu raison.

On l'a tuée, hélas! cette poule aux œufs d'or,

la Coulisse! la vraie Coulisse! Ses juridiques assassins, MM. de la Compagnie des agents de change, versent de tardives larmes.

Pleurez, mes yeux, pleurez, et fondez-vous en eau. La mort de moi-même a mis l'autre au tombeau!

Donc les affaires sont mortes. « La légalité les tue! » Cette pauvre chère Compagnie ne gagne plus qu'une demi-douzaine de petits millions par mois. Un comité spécial de vieilles matrones, établi près la Bourse (ne pas lire près de la Bourse), vient de constater que, depuis leur mise en activité, les commis principaux asept-sœurs (deux de moins que celles d'Apollon) sont encore à peu près vierges d'affaires, — c'est-à-dire « de l'argent d'autrui, » suivant l'heureuse définition d'Alexandre Dumas fils... après tout le monde. Qui donc parle de marché des organisés? On l'a bien mieux nommé le *Marché des... innocents!*



La *Chronique parisienne* du 16 novembre, empruntant à l'*Indépendance belge* quelques détails sur la tombola qui se prépare à l'Opéra, cite parmi les lots offerts, « des meubles, des pianos, des canapés, des bonzes. »

Quoi! des bonzes! Mais un bonze, c'est un prêtre chinois! Qui peut se permettre d'offrir ainsi des prêtres? Qu'en dira le pape de la Chine? Mais peut-être sont-ce les bonzes eux-mêmes qui sont venus se donner en loterie? Oh! alors, j'en jure par Confucius, ce



Dessin de A. DARJOU.

Gravé par JAHVER.

LE POT-DE-VIN.

... Le doux nectar est apporté,
« Messieurs, point de rivalité :
» Chacun sa part, nous sommes quatre »
— « Aux chous de fer! » dit Godin;
— « Aux omnibus! » dit Gourgandin;
— « AUX gaz! » soupira Cafardin;
— « A nos clients! » cria Ficelle.

QUATROU EXTRAÏNANT.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
Le Pot-de-vin!
C'est de l'or qu'il recèle;
Ruisselle, ruisselle,
Or potable du pot-de-vin!

A nos Correspondants. — A Monsieur C. B. — Nous avons reçu votre *Legende de Nadaud*, imitation bien faite de la chanson de *Pandore*, avec ce refrain: « Epicier, vous avez raison. » Nous vous remercions de l'envoi; mais nous ne l'insérerons pas, faute d'espace, et aussi parce que nous ne voulons ni flatter le corps respectable des épiciers ni nous mettre mal avec lui. Vous devrez reconnaître qu'en cela nous avons raison.
Le Rédacteur en chef, Gérant: ERNEST LACAN.

LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beaux-Arts — Théâtres — Sciences — Biographie — Types et Fantaisies

Ami de Socrate, ami de Platon, mais encore plus ami de la Vérité!

ABONNEMENTS	PRIX	RÉDACTION	
Au bureau du journal, 7, quai Conti, chez E. MELVOT, libraire; A l'imprimerie Napoléon CHAIX et Co, 20, rue Bergère; Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Calet.	AVEC LA PRIME	M. ERNEST LACAN, rédacteur en chef, gerant, 38, rue de l'Université. (De 3 à 5 heures, les mardis et samedis)	
	PARIS. En an 30 fr.		DÉPARTEMENTS. En an.... 32 fr.
	SANS LA PRIME		
	PARIS. En an 24 fr.		DÉPARTEMENTS. En an.... 26 fr.
	— Six mois 12 »	— Six mois 13 »	
	— Trois mois 7 »	— Trois mois 8 »	
	Le numéro : 40 centimes. ÉTRANGER. Mêmes prix, port en sus.		

SOMMAIRE :

De la légitimité de l'empire de la mode, par E. Cesalta.
— CHRONIQUE. — ACTUALITÉS: La villa Pallavicini, souvenirs artistiques de la campagne d'Italie. — TYPES et CAROQUIS : La Nouvelle Athènes; Mademoiselle Trotin.
— BIOGRAPHIE et PORTRAIT : H. de Villemessant. — LES FORGÉS-NE-NOT D'UN COLLECTIONNEUR : Un billet doux de Henri IV. — INDISCRÉTIONS. — THÉÂTRES. — PALAIS MODERNE : Petit-Jean ressuscité. — Avis au lecteur. — Les deux confrères, chanson trouvée dans la boîte de Pandore.

DE LA LÉGITIMITÉ DE L'EMPIRE

DE LA MODE

Et les jupons de crinoline
Et les usages de Leverrier!
(G. SANDER.)



ARMÉ toutes les autorités établies en ce monde, nous n'en connaissons qu'une seule dont l'empire ait été à l'abri de toute révolution depuis le moment de sa fondation jusqu'à nos jours : c'est l'autorité de la Mode. Ce n'est pas qu'on ne se plaigne à la sourdine de son joug arbitraire et bien dur à porter, de ses caprices absurdes, de ses onéreuses exigences; mais on a beau se plaindre, on ne se révolte pas. N'est-ce pas un fait vraiment étrange qu'une société qui a discuté toute religion et contesté toute royauté, se soit soumise avec cette docilité volontaire à une servitude qui implique beaucoup de gêne et de sacrifice, sans aucun profit, et dont la chaîne est plus lourde que celle du gouvernement le plus absolu? Nous trouvons la raison de ce phénomène dans les deux principes opposés que renferme la Mode et qui répondent à deux instincts prédominants dans l'humanité : celui de l'asservissement et celui de la liberté. L'asservissement est dans la forme, la liberté dans le fond.

Ceci peut ressembler à un paradoxe pour ceux qui n'ont étudié que superficiellement le règne de cette folle et charmante souveraine. Elle a respecté, il est vrai, dans la masse de son peuple, cette habitude d'imitation qui lui est si chère et qui fait qu'entre les hommes et les moutons de Panurge, il y a souvent une grande ressemblance; elle satisfait à cet instinct d'obéissance qui forme la plus belle vertu des populations; mais, avant et plus que tout, elle a réservé le droit de toute fantaisie nouvelle; elle consacre la liberté du changement. Sans cette liberté, son essence suprême, elle serait tout simplement le costume national ou la loi somptuaire.

C'est donc à tort que le vulgaire, méconnaissant ce caractère principal de la Mode, l'a

regardée comme une institution marquée d'un caractère de servilité. Elle est au contraire, à notre sens, une transition pour arriver au règne de la liberté absolue. Non-seulement elle a toujours porté avec elle le signe d'une société en progrès, mais elle est la pierre de touche même de la perfectibilité d'une nation. Voyez plutôt quel est son peuple élu! N'est-ce pas entre tous le plus hardi, le plus chercheur, le plus ardent à la conquête de toute liberté, de tout progrès, celui qui donne aux femmes la plus belle place et le meilleur rôle? Ce n'est pas dans la terre « où fleurit la *statu quo*, » dans la patrie des momies, des pagodes et des magots de porcelaine; ce n'est pas chez les nations où la femme est asservie, humiliée, que l'on se plaint de son aimable tyrannie. Partout où elle vit et se développe, c'est que la servitude s'en va; et quand la féodalité disparue a laissé derrière elle quelques restes de castes et de classes, la Mode se retranche dans les seules castes libres. Si elle descend de ses hauteurs vers une région inférieure, elle apporte le même jour avec elle un brevet de franchise.

La mode un agent de servilité! Elle qui est Française de patrie et révolutionnaire de son essence! — Mais c'est la mode qui a prêté à la France le sceptre enrubanné avec lequel elle gouverne l'Europe et s'est mise à la tête de tout mouvement social. C'est elle qui a secoué les fleurs artificielles, les dentelles et les chiffons, sur la route que la France parcourt, et sur le monde suit son drapeau de satin rose; sur cette route large et lumineuse qui aboutit à tout ce qu'il y a de grand, de nouveau et de glorieux.

Pauvre Mode méconnue et calomniée! Folle, tyrannique, absurde tant que vous voudrez, mais faisant toujours le champ libre à l'initiative, au perfectionnement, à toutes les réformes. Que de fois n'entendons-nous pas regretter cette négation de la mode, le costume national, qui s'en va peu à peu disparaissant de la terre! Quelle mode, dit-on, vaut la mantille espagnole, le burnous arabe, la veste turque? C'est vrai, le costume était une poésie. Résultat d'un instinct pittoresque ou d'une convenance de mœurs et de climat, expression du style et du sentiment local, c'était pour l'artiste le complément d'un type ou d'une race. Malheureusement, il faut le reconnaître aussi, le costume est quelque chose d'immobilisant.

Toute nation à costume fixe est une nation stagnante et paralysée. L'immuabilité du vêtement représente l'immobilité des institutions. D'ailleurs cet emblème distinctif du sol et de la race est condamné d'avance comme le signe de la séparation entre les grandes familles humaines. Le signe est destiné à subir le même sort que le fait; il doit se fondre d'abord dans

de certaines limites, puis dans la suite des temps, disparaître. C'est déjà commencé. Si l'artiste regrette, le penseur se réjouira.

Et d'ailleurs les révolutions de la mode ont tant de chances en réserve! Quel est le costume qu'elle ne puisse, en un jour de verve, reproduire? Style, fantaisie, caprice, hasard, nul élément n'est aussi éclectique. On ne peut nier que de ce chaos il ne surgisse parfois des choses fort laides et qui déguisent la beauté humaine sous des formes bien affligeantes. Mais à qui la faute, si ce n'est aux gens de goût? La mode, sous son apparent despotisme, ne défend à personne de gouverner. J'aime à voir une femme fière et intelligente, d'un goût accompli et d'un sentiment élégant, imposer royalement sa fantaisie au menu fretin de son temps, incapable d'inventer, de juger pour lui-même. Mais je trouve déplorable de lui voir abandonner aux mains crochues de la spéculation son joli sceptre de fée, son droit de choix et d'invention, et qu'une coalition de fabricants, de modistes et de couturières, ose régler et prescrire de quelle façon les jolies femmes de cette année devront être jolies. Et vous souffrez cela cependant, belles reines fainéantes! Vous résignez ce sceptre aux mains de vos maires du palais!

Fi! Aussi il arrive un triste jour où, votre beauté étant le dernier souci de ces gens-là, vous vous trouvez affublées de telle sorte que celui qui vous aime le mieux ne vous reconnaîtrait pas, s'il ne vous avait suivies dans toutes les transformations par lesquelles on vous a fait glisser d'une faute de goût à une faute de bon sens. A quoi donc sert d'avoir le sentiment de ce qui est harmonieux et élégant? A quoi sert d'être belle, coquette et intelligente? Pourquoi suivre la mode? Pourquoi ne pas la créer, chacune dans le style et la convenance de sa propre beauté?

C'est qu'il faut le dire, la Parisienne, cet être si fin, si spirituel et si essentiellement habile à se faire valoir, est encore bien plus occupée de la crainte de rencontrer une raillerie que du désir d'éveiller une admiration. Elle est si moqueuse elle-même, qu'elle redoute toujours une moquerie. Elle abjure son goût et son libre arbitre; elle se met humblement au pas et à l'uniforme, — uniforme prescrit par les fabricants et les couturières, — et grande ou petite, brune ou blonde, svelte ou potelée, chacune se range aveuglément sous le joug de la même consigne. Une seule couleur pour tous les teints! une seule forme pour toutes les tailles! et la crinoline pour tout le monde!...

La femme comme il faut, c'est-à-dire la femme de bon goût et de bonnes mœurs, craint d'être remarquée en commençant la première une réforme ou une réaction. Elle redoute ce qui est pittoresque, et dût-elle tout gagner a

adopter un vêtement créé exprès pour sa beauté mais non encore consacré par l'habitude, elle attend; elle est bien aise que des fronts plus bronzés essuyent le premier feu. Après quoi, les yeux du public une fois accoutumés, elle est toute heureuse et toute fière de se parer de la nouveauté défraîchie, elle en fait ses plus chères délices.

L'Italienne et l'Anglaise sont plus naïves. L'attention générale les flatte autant qu'elle effarouche la Parisienne, et si une chose leur paraît jolie, elles ne craignent pas de la porter par le seul motif qu'elle est inusitée. Si elles unissaient à cette candide hardiesse le sentiment de l'harmonie dans les couleurs et de la sobriété dans l'éclat, avec celui de la convenance d'âge et de situation, dont l'étude (ou la nature) ont doué la Parisienne, combien nous verrions de monstruosité de moins et de variétés de plus! Qu'il serait charmant d'échapper à la monotonie de l'uniforme industriel, et de rencontrer partout chaque femme sous la parure la plus précisément en rapport avec le style de sa beauté, son âge et son caractère.

Da leurs, convenons-en, une infraction à la mode du jour ne cause plus aujourd'hui la même sensation qu'autrefois. Nous voyons, chez les hommes surtout, une tendance formelle à l'émancipation, et une latitude dans la coupe de l'habit, dans la forme du chapeau, dans l'arrangement des cheveux et de la barbe qui eussent fait crier jadis au scandale. Nous avons même vu passer quelques exceptions audacieuses à la loi de la crinoline sans qu'il se formât autour d'elles l'émeute qui eût éclaté du temps de Mme de Pompadour. — La mode est moins aujourd'hui une affaire qu'une habitude. Les esprits dominateurs ont trop d'autres voies d'influence. Brummel et d'Orsay sont aussi loin déjà de notre époque qu'Alcibiade lui-même. Il nous semble que le cercle si étroit des obligations de la mode va chaque jour s'élargissant, et il est permis de rêver, dans un lointain horizon, l'aube d'une ère d'affranchissement complet, où, l'habitude même ayant perdu sa force, le costume dépendra des règles de la convenance individuelle, du sentiment artistique, du goût et du libre bon sens. Ce ne serait pas la une petite révolution, car elle ne pourrait arriver qu'à la suite de celle qui aurait aboli, chez les hommes, le règne des conventions, et de cette hypocrisie qui consiste à abdiquer sa conscience et son droit, pour se mettre à l'abri des coutumes reçues.

E. CESALTI.

CHRONIQUE

*. La grande nouveauté est encore le livre de M. Michelet. L'historien continue à nous parler des règles de l'amour. Son dernier livre avait fait scandale, il a voulu se surpasser lui-même. C'était difficile, et pourtant il y a réussi. On lira cette œuvre; mais osera-t-on avouer l'avoir lue? C'est un mélange d'idées justes et de naïvetés, d'observations vraies et de paradoxes, où l'on rencontre de fort belles pages, au milieu d'une phraséologie très-singulière.

Dans le dernier numéro de son journal (*le Causin*), M. L. Jourdan dit à propos du livre de la Femme, que M. Michelet est plus qu'un écrivain original, éloquent, ingénieux: c'est un apôtre! — Apôtre de quoi? De la matière et du sang; apôtre d'un sensualisme nouveau, mystique et réaliste tout à la fois, — apôtre sans doctrine, apôtre de l'aberration et de la folie.

*. Si vous voulez un apôtre, prenez Jean Journet. Voilà un apôtre qui me plaît! Du moins il ne me gâte pas la femme et l'amour, que M. Michelet me dépeint trop laids pour ne pas dire plus. Jean Journet croit avoir une mission. Il parcourt le monde en répandant ses œuvres. C'est une série de brochures: *Cri de désespoir, Cri de vengeance, Cri d'attente, Cri de pardon*, etc., etc. Il a fait scandale plus d'une fois; mais jamais le scandale avec lui n'a dégénéré en dégoût. Il avait une habitude qui désolait les commissaires de police: il allait aux premières représentations des théâtres, et là, montant au paradis, il semait des petits papiers et des prospectus sur le public! Un jour même, il trouva moyen de paraître sur la scène et harangua la foule, qui d'abord ne comprit rien à l'apparition de cet homme hâve et pauvrement vêtu.

Dans une de ses tournées à travers la France, il arriva dans la bonne ville de Montpellier et se rendit tout droit à l'évêché. Entrant toujours sans se faire annoncer, il pénétra dans une salle où se trouvait un ecclésiastique petit et contrefait qui lisait son bréviaire, perché sur un escabeau fort élevé.

— Je veux parler à Monseigneur, dit-il en entrant.

— Qui êtes-vous? lui demanda le gnome.

— Je suis apôtre.

Le petit ecclésiastique partit à ces mots d'un tel éclat de rire qu'il perdit l'équilibre et fit une lourde chute sur le plancher. L'escabeau oscilla un instant, puis tomba par-dessus.

Le petit homme se releva d'autant plus furieux, qu'il se sentait grotesque et s'était fait mal.

— Vous êtes un polisson! sortez!

— Je veux parler à l'évêque, reprit avec flegme l'apôtre que cette scène n'avait point déridé.

— Sortez, vous dis je!

— Soit! Mais souvenez-vous de mes paroles: il arrivera malheur à l'évêque.

Et Jean Journet s'en alla, secouant avec ostentation la poussière de ses soulers sur le seuil de la porte; car il faut vous dire que l'apôtre n'avait pas diné: aussi traversa-t-il fort lentement et fort mélancoliquement la cour de l'évêché. Tout à coup une fenêtre s'ouvrit et le petit ecclésiastique le rappelle:

— Pst! Pst! Monseigneur veut vous parler.

Jean Journet revient sur ses pas, il est introduit.

Le prélat, debout devant sa cheminée, commença à l'interroger:

— Qui êtes-vous?

— Apôtre!

— Que prêchez-vous?

— La vérité!!

— Où est-elle?

— Dans ma parole. Et Jean Journet tire ses brochures.

— Combien est-ce?

— Quinze francs.

Voilà un louis, rendez-moi cent sous.

Ah! monsieur Michelet, rendez-moi ma monnaie!

*. On lit dans le *Pays*, qui emprunte cette nouvelle au *Droit*, que le docteur Vriès, connu sous le nom du docteur Noir, a été arrêté ces jours derniers pour avoir causé la mort d'une personne qui suivait un traitement prescrit par lui.

Avoir commencé par être apôtre; avoir cherché à fonder une religion nouvelle et s'en être déclaré le grand prêtre; avoir voulu bâtir des temples de marbre blanc, car M. Vriès a fait ou voulu faire tout cela; avoir enfin fait fortune... dans un but de piété, d'admiration pour sa propre personne... et finir par aller en prison!

O vanité des vanités! tout n'est que vanité! C'est M. Nogent Saint-Laurent qui doit défondre l'illustre docteur.

*. M. Ch. Lenormant est mort subitement à Athènes, où il avait mené son fils François pour lui donner, sur les lieux, quelques notions d'archéologie dont il avait grand besoin. Ce fils avait débuté par l'étude des monuments de l'ancienne Gaule, et ses débuts n'avaient pas été heureux. M. Ch. Lenormant espérait qu'il aurait plus d'aptitude pour l'art grec.

Le défunt était membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque impériale et professeur au collège de France, où il occupait la chaire de Champollion le jeune. Tout bien compté, cela fait une quinzaine de mille francs de places. La nouvelle est arrivée par le télégraphe, et aussitôt on a vu se mettre en campagne des nuées de candidats, espérant recueillir quelques bribes de la succession.

Fort bien jadis avec la famille Decaze, M. Lenormant était, à l'Institut et dans la science, le plus ferme soutien et le chef du parti catholique. M. Beulé a eu quinze voix à la dernière élection; il espérait bien être nommé cette fois, mais il est à Carthage, et c'est bien loin. On dit pourtant qu'averti immédiatement de l'événement par une dépêche télégraphique, il est en route actuellement pour revenir. Son absence assure en quelque sorte l'élection de M. Hauréau, ce qui prouve que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. M. Hauréau n'est pas catholique, mais c'est un savant modeste et point intrigant: ils deviennent de plus en plus rares.

Quant aux autres places du défunt, elles font travailler bien des têtes. M. Beulé ne suit pas l'égyptien, mais il ne sera pas fâché de parler de l'Acropole au collège de France, et M. Chabouillet voudrait bien être nommé conservateur à la Bibliothèque impériale. C'est, du reste, un homme d'esprit, neveu de Dumersan auquel il a succédé, on dit qu'il a collaboré aux *Saltimbanques*. Mais on parle aussi de M. Longperrier.

En attendant, voilà de la besogne pour bien des gens. Il se fait bien des visites, bien des politesses et bien des cancanes.

Enfin, comme le grotesque est toujours à deux pas du sublime, cette mort a donné lieu à une singulière rencontre. Un monsieur entre hier à la Bibliothèque et annonce que M. Lenormand arrive. Là dessus grande rumeur. — Il n'est donc pas mort? Le bruit se répand et tout le monde s'émeut. Or c'était le corps que l'on rapportait; mais la chose n'a été expliquée que le soir, et en attendant le bruit avait pris de la consistance.

*. Depuis quelque temps on a une *melomanie* que je suis loin de blâmer, mais qui n'est estimable qu'à la condition d'être justifiée. On a d'abord donné un privilège pour l'opérette au théâtre des *Folies-Nouvelles*. Il est mort. Dieu ait son âme!

On en a donné un aux *Bouffes-Parisiens*. Les Bouffes sont à l'apogée de leurs..... recettes. Grand bien leur fasse!

Mme Déjazet, à son tour, a voulu tenter la fortune. Elle a fondé le théâtre... Déjazet. Son premier pas a été un triomphe, et les *Premières Armes de Figaro* méritaient à tous égards les applaudissements que le public leur a prodigués.

Hélas! tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde! *Le Grand roi d'Yvetot*, de MM. Vanderbruch et Guion, est une pièce ni plus bête ni plus spirituelle qu'une autre; c'est une pantomime entremêlée de chant, sans queue ni tête, mais où l'on rit, ce qui absout bien des absurdités. Quant à la musique de M. Bar-

lier, c'est une autre affaire. La musique est un scandale. J'ai habité quelque temps près d'une forge, et je déclare que j'aime mieux le bruit des marteaux que les mélodies de M. Barbier. La fin de son premier acte et sa tempête sont inouïs d'inintelligence musicale. Mme Déjazet s'est trompée; espérons que la leçon lui profitera.

Quant à Paul Legrand, nous n'avons que des éloges à lui donner. Vautier, le polichinelle, est une vieille connaissance, qui seconde merveilleusement le premier des pierrots actuels. Mlle Lebreton est trop jolie pour qu'on ne l'approuve pas et Mme Julien a une fort belle voix. Elle chante avec goût et son costume lui va à ravir. Elle aurait pu, à elle seule, faire le succès d'une plus mauvaise pièce. Mais c'est qu'aussi bien peu de femmes sont faites comme elle et pourraient se permettre de porter son travestissement.

M. d'Haussonville poursuit son imprimeur, M. Dubuisson, devant les tribunaux. Celui-ci, se fondant sur l'avertissement donné à l'article de M. d'Haussonville dans le *Courrier du Dimanche*, refuse d'imprimer en brochure ledit article, malgré un engagement formel, pris par lui, avant l'avertissement.

M. d'Haussonville prétend que l'avertissement est une pénalité purement administrative qui ne s'applique qu'à la presse et nullement à la librairie. Une brochure ne peut être supprimée qu'en vertu d'un jugement, et il veut un jugement.

Les tribunaux décideront.

Autre procès, mais procès qui, jusqu'ici, n'est porté que devant le tribunal de l'opinion publique. Je ne crois pas du reste qu'il doive aller plus loin.

M. Augier est membre de l'Académie française. C'est actuellement un personnage important en littérature. Peut-être cela tient-il à la tournure fiède de son talent, naturellement sympathique au bourgeois. Quoi qu'il en soit, ledit M. Augier accuse, dit-on, M. Moléri de s'être servi dans le roman de *L'Or est une chimère*, qu'il publie actuellement au *Siecle*, d'un sujet traité par lui, Augier, dans une pièce qu'il a fait représenter cette année sous le titre de: *Un beau mariage*. A cela M. Moléri répond qu'il ignore s'il est permis de faire un roman avec le sujet d'une pièce qu'on a composée soi-même, mais qu'il ne pense pas qu'on ait le droit de faire une pièce avec le sujet d'une pièce composée par un autre; que lui, Moléri, a fait jouer, en 1845, *la Fille du millionnaire*; que son roman de *L'Or est une chimère* est tiré de la dite pièce, et qu'il reconnaît que le *Beau mariage* ressemble singulièrement à son roman ou que son roman ressemble au *Beau mariage*, comme l'on voudra. En conséquence, plaise à la cour, etc... Ah! monsieur Augier!

La *Gazette de Paris* a été fondée par M. Dollingen pour battre en brèche le *Figaro*. Mais M. de Villemessant est un rude lutteur, et M. Philibert Audebrand, chargé de la direction de la nouvelle feuille, n'était pas de force. Le choix n'était pas mauvais en lui-même, car c'est là un fier travailleur, et comme le dit M. Monselet, on couvrirait la superficie de la place du Carrousel avec le total prodigieux des écrits de cet homme de lettres. Il combattit péniblement, courageusement, montant tous les jours sur la brèche. Mais, hélas! la lutte n'était pas égale: la *Gazette de Paris* dut baisser pavillon et se rendre à merci à M. de Villemessant. Celui-ci en fit d'abord un journal d'annonces, puis la laissa mourir. Mais voilà que l'autre soir je l'ai vue revenir comme un spectre. Je n'en croyais pas mes yeux. Hélas! la pauvre belle est bien changée. Elle a mis du rouge, elle s'est faite quotidienne et

se pose en journal de théâtre, réclamant la succession de feu *Figaro-Programme*. Le vainqueur lui a mis au cou le collier de l'esclavage, le sceau de son asservissement: un tout petit barbier en miniature, les armes du maître; car tout le monde sait que les armes de M. de Villemessant sont d'or au barbier de gueule. M. Bourdin fait la chronique.

EDMOND REIMS.

*. Un nouveau cercle connu sous le nom de *Cercle d'Equitation*, et dont nous entretiendrons bientôt les lecteurs de la *Vie moderne*, a ouvert jeudi ses beaux salons, rue de la Chaussée-d'Antin, au manège Sauton, par un dîner très-cordial et une soirée charmante, où assistaient des hommes du meilleur monde, des sportmen et des artistes. Le *Cercle d'Equitation*, auquel nous souhaitons tout le succès qu'il mérite, est présidé par l'homme qui représente aujourd'hui la science équestre dans son expression la plus élevée, M. F. Baucher.

ACTUALITÉS

LA VILLA PALLAVICINI

Souvenirs artistiques de la Campagne d'Italie.

I



BLIGÉ d'attendre à Gènes l'autorisation nécessaire pour rejoindre notre armée, je n'avais rien autre chose à faire pour tuer le temps que de parcourir la ville et ses environs. Ce séjour forcé, si je n'avais été si impatient, pouvait du reste être des plus agréables; sans parler des palais, des églises et des richesses artistiques, la ville offrait elle-même un spectacle curieux. L'agitation qui régnait partout, la foule d'uniformes de toutes armes que l'on rencontrait à chaque pas, les groupes animés qui remplissaient les rues, discutant, commentant les nouvelles, les crieurs de bulletins courant dans tous les quartiers pour vendre leurs journaux, les régiments qui traversaient la ville au milieu des acclamations, tout cela donnait à Gènes un aspect inaccoutumé de turbulence et de fièvre. Sur le port, les débarquements de chevaux, d'hommes et de matériel, les arrivages continuels de bâtiments, les transports de munitions, de vivres et de fourrages, ajoutaient encore à l'activité générale.

Je ne connaissais personne à Gènes et j'avais été assez heureux pour retrouver à l'hôtel un de mes compagnons de voyage avec lequel j'étais venu de Marseille sur le *Pausilippe*. Colonel de l'armée anglaise, en mission après du quartier général français en Italie, comme il l'avait été en Crimée, cet officier était également retenu à Gènes par les difficultés du départ.

Nos journées se passaient à courir au chemin de fer pour prendre des renseignements, et du chemin de fer à l'état-major de la place. Le général Herbillon, commandant de la place de Gènes était logé au *Palais Doria*, dont l'inscription latine rappelle tous les titres d'André Doria, et qui, malgré le puissant intérêt qui s'y rattache, m'a paru dans un état de délabrement affligeant.

Après ces courses, nous avons visité, soit ensemble, soit séparément, tous les palais possibles: les palais *Balbi*, *Durazzo*, *Brignoli*, *Sauli*, le *Palais Royal*, etc.; les églises, l'*Annunziata*, la cathédrale, tout de marbre blanc et noir, (ce qui lui donne l'aspect d'un immense da-

mier); *Notre-Dame-des-Vignes*, et tant d'autres; nous avons vu les promenades, l'*Acqua-viva*, où se trouve la *Villa Negro*; en un mot, nous avons parcouru toute la ville.

Le soir, après avoir dîné au café de la Concorde, nous allions, soit au théâtre *Carlo Felice*, soit au théâtre *Paganini*.

Je veux dire, un peu ce que je pense sur le fameux théâtre *Carlo Felice*, dont on parle tant. L'extérieur n'a rien de monumental ni d'élégant. Il est même assez laid. La salle est fort grande, il est vrai, la scène est immense. Mais cette salle, à peine éclairée par un lustre pâle, peinte en gris, d'une décoration mesquine, avec toutes ses petites loges qui semblent autant de petites boîtes, où les spectateurs sont emprisonnés jusqu'au cou, a un aspect triste et d'une monotonie glaciale. Les stalles d'orchestre, à dossier de bois, sont en crin et on y est fort mal assis. Pour y arriver, il faut passer par un couloir étroit, à murs recouverts de plâtre, humide, froid, obscur, dont l'entrée seule est éclairée. En cherchant à tâtons on finit par trouver à l'extrémité une mauvaise porte en toile sale. Vous tirez cette porte et vous êtes aux stalles d'orchestre. Je me sens froid quand je songe à ce théâtre. On y donnait en ce moment un ballet dont je ne me rappelle plus le titre, avec une danseuse française qui ressemblait à Paul Legrand: *Jone*, opéra du maestro Petrella, et le *Prophète*, exécuté de façon à le rendre méconnaissable.

Au théâtre *Paganini*, que je trouve plus élégant, et dont les fauteuils sont au moins en velours, on donnait une pièce de circonstance. Cette comédie, qui avait perdu un peu de son actualité, avait été jouée avec un énorme succès à l'époque où la guerre n'était pas encore déclarée et où il était question d'un congrès. L'auteur, M. Gacelli, lui avait donné pour titre: *la Guerre ou la Paix*. Les personnages étaient le chevalier *Victor*, le colonel *Louis*, *Dom Lagrima*, professeur de langue latine, *Sir John-pense-a-lui*, négociant, *M. Fléau*, *M. Dunord*, avocat, *M. Hésitant* et *Brand'bourg*, Mlle *Céleste Lombardie*, Mme *Rapace*, etc.

Mlle *Lombardie* se plaignait de la tutelle de Mme *Rapace*, qui ne lui laissait aucune liberté et lui dévorait ses revenus, aidée de *M. Fléau* et de *Dom Lagrima*. Elle protestait, réclamait ses comptes, appuyée par son amant, le chevalier *Victor* et par l'ami de celui-ci, le colonel *Louis*. Il était impossible de s'entendre, quelque bonne volonté qu'y apportassent les protecteurs de la demoiselle.

Sir John-pense-a-lui trouvait toutes ces discussions bien ennuyeuses. On lui prenait son temps, son commerce en souffrait; il ne pouvait se rendre exactement à la Bourse, et après tout, pour une cause qui lui était fort indifférente.

A force de pourparlers, un conseil de famille est résolu. *M. Dunord* le préside. Le secrétaire *Prusse*, absent, est remplacé par un autre. En présence de ses amis et de ses ennemis, Mlle *Lombardie* expose ses griefs, regrettant d'avoir mal reconnu les services que voulait lui rendre autrefois un parent du colonel *Louis*. Elle supplie qu'on la délivre du joug intolérable de Mme *Rapace*. Celle-ci prend la parole, s'attendrit et appelle sa pupille ingrate. *Dom Lagrima* prononce un discours larmoyant. *M. Fléau* se récrie violemment, s'emporte, interrompu de temps en temps par de vives douleurs qu'il éprouve à la jambe. *Sir John-pense-a-lui* regarde sa montre. On s'anime de part et d'autre. *Dom Lagrima*, voulant tout concilier, propose à la jeune fille d'épouser le neveu de Mme *Rapace*, *M. Maximilien*. Refus. Le cœur de *Lombardie* est pris. Bref on se sépare très irrité; mais le

chevalier Victor enlève Mlle Lombardie, et Mme Rapae se débat dans une rage impuissante. Tout cela est rempli d'allusions fort peu voilées.

Dans toutes nos visites aux palais, on nous parlait toujours de la villa Pallavicini comme d'une des merveilles de Gènes. C'était, disait-on, le plus beau jardin des environs, rempli de curiosités, d'objets d'art. Il était impossible à tout amateur des arts de passer à Gènes sans y faire une visite.

Nous avons admiré sur le port la villa Rosazza dont le jardin monte de terrasse en terrasse jusqu'à un belvédère d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique. Nous avons visité le jardin de Zerbino, rempli de belles fleurs, de beaux arbres, mais dont la vue un peu masquée est moins belle que celle de la villa Rosazza.

En fait d'objets d'art, les palais renferment des trésors, tableaux et statues de maîtres. Je n'ai jamais vu ailleurs autant de portraits de Van-Dyck. Le Saint Sébastien du Puget, un chef-d'œuvre est à Gènes. Si, de l'aveu même des Gênois, tout cela n'était rien auprès de la villa Pallavicini, nous ne pouvions partir sans y avoir porté notre tribut d'admiration.

On ne peut visiter la villa sans une autorisation que l'on va prendre au palais Pallavicini, dans la Strada nuova, si je ne me trompe.

L'autorisation prise, le déjeuner fait, les cigares allumés, nous montons en voiture et nous partons.

La villa se trouve à une heure et demie environ de Gènes. La route est triste. On traverse San Pier d'Arena, faubourg laid et sale, occupé alors par des escadrons de cavalerie de la garde impériale.

De temps en temps, quelques jardins d'orangers et de figuiers qui reposent un peu les yeux malgré la poussière sous laquelle disparaissent les feuilles. Peu à peu cependant la campagne devient plus riante.

Enfin nous arrivons. Une nuée de gamins se jette sur nous, dans nos jambes, et nous empêche d'avancer en demandant quelques sous à nos excellences. Nos excellences donnent à plusieurs, croyant s'en débarrasser, mais alors c'est un bruit assourdissant de réclamations. Ceux mêmes à qui nous avions donné criaient plus fort que les autres. Quelques coups de pied nous dégagent, et la grille refermée sur nous nous délivre enfin. Nous remettons notre permission au concierge, qui sonne un coup de cloche, et au bout d'une allée bordée d'orangers, de rosiers et de jasmins, nous trouvons un guide et nous entrons dans la villa.

V. P. PICTOR.

(La suite au prochain numéro).

Types et Croquis de la vie moderne.

LA NOUVELLE ATHÈNES.

ESQUISSE RÉALISTE.

Connais-tu le pays où fleurit le Camélia ?



Es points les plus élevés du globe ont été le siège primitif de la race humaine, parce qu'en surgissant de la masse des eaux, ils offraient à l'homme une partie de terre habitable.

Cette raison n'est pas du tout celle qui a dû décider la migration de la plupart des artistes, vers les hauteurs anodines du Panthéon, ou des buttes Montmartre.

La question grave des loyers et surtout le besoin d'une liberté d'allures et de costumes qui n'était pas possible aux abords du boulevard, voilà les motifs réels de leur éloignement des quartiers aristocratiques.

Les lévites des grands prêtres de la ligne, ceux qui, ayant Paris, rêvent Rome, c'est-à-dire la mort au lieu de la vie; les peintres, les sculpteurs du passé, les conservateurs du vestiaire classique, condamnés à perpétuité à user les sandales de Rome et d'Athènes, à remettre à neuf les peplins et les chlamydes; ceux-là se sont groupés autour du Luxembourg, et ils se rapprocheront peu à peu, en vieillissant, du palais de l'Institut.

Les affranchis ou les fruits secs de l'École des Beaux-Arts, la secte des indépendants, ceux qui croient à leur individualité, ceux qui veulent marcher seuls, les ciseaux jeunes, les palettes ardentes, en un mot les *zouaves* et les *turcos* de l'art, ont fondé leur colonie au bas des buttes Montmartre, dans le quartier Bréda, surnommé par eux la *Nouvelle Athènes*.

Mêlé pendant quelques années à la vie de ces derniers, j'ai pu en étudier les mœurs et les habitudes.

Parler à une femme d'un artiste, c'est d'ordinaire éveiller en son esprit l'idée d'intelligence et de beauté. Elle évoque le profil admirable de Raphaël, des regards pleins de feu et de mélancolie, elle rêve une nature enthousiaste, vive, superbe, un type élégant, distingué, charmeur.

Parler d'un artiste à un bourgeois, à un philistin, comme les appelait Henri Heine, c'est autre chose. Le désordre, est le frère siamois du génie, vous répondra ce Prudhomme; et il ajoutera que si tous les artistes ne sont pas des gueux ou des misérables, le plus grand

nombre d'entre eux au moins est composé de prodiges, d'extravagants, d'excentriques, qu'enfin il défend à ses fils de fréquenter ces messieurs.

Vous, Madame, vous croyez les artistes friands de tout ce qui élève l'âme, de livres profonds, de spectacles choisis, de musique, de poésie, d'amour.

Vous, Monsieur, vous supposez qu'à défaut de belles orgies morales, ils se livrent à des débauches d'esprit, à de hautes conversations pleines d'originalité, qu'ils se laissent entraîner par leurs désirs, griser par leur jeunesse.

Eh bien, vous vous trompez doublement, étrangement, considérablement, du tout au tout.

Il n'existe pas de clercs de notaire, d'employés d'administration des postes, dont la vie soit moins mouvementée, plus inintelligente que la leur; il n'en est pas dont le cœur batte moins fort, dont l'esprit soit plus ordinaire, dont l'éducation soit plus négligée.

En dehors de leurs travaux, savez-vous comment se dépensent leurs heures ?

Chaque soir les voit attablés, dans les mêmes cafés, avec les mêmes cartes, les mêmes dés, le même double six, jouant les jeux les plus prosaïques du monde, le bésigue, l'impériale, le piquet, le domino, répétant à satiété les mêmes conversations oiseuses, les mêmes plaisanteries idiotes.

Rarement, vous les rencontrerez dans le monde, où ils sont gênés dans leurs habits noirs, dans leurs bottes vernies, autant que dans leur ignorance des usages les plus élémentaires.

Eux, originaux ! Ils sont les esclaves de l'habitude.

Eux, prodiges ! Ils le sont moins d'argent que de bons mots, et ils ont à peine de dettes.

Eux, élégants ! Leurs costumes sont tapageurs et prétentieux.

Eux, débauchés ! Horreur ! ils sont tous couchés avant minuit !

En vérité, je vous le dis avec tristesse et désolation, ils n'ont aucune passion, aucune exubérance, pas le moindre petit vice !

Quels bourgeois vertueux, quels bons gardes nationaux ils l'étaient !

Ah ! si les pères de famille, coureurs de gendres, connaissent mieux ces jeunes gens, prochainement décorés, comme ils s'empresseraient d'en faire des épouseurs pour leurs filles !

Quels excellents maris, quelles bonnes pâtes d'hommes elles auraient la !

Il faut bien l'écrire, pour qu'on le croie, ces artistes affranchis, dit-on, des préjugés, sont les natures les plus scrupuleuses, les plus sobres, les plus honnêtes du monde; ils sont

BIOGRAPHIE — H. DE VILLEMESSANT



HENRI-HIPPOLYTE CARTIER, dit DE VILLEMESSANT, est né à Blois, le 22 avril 1812. Il ne fut baptisé qu'à l'âge de quatorze ans; mais en revanche il se maria à dix-huit.

Le nom de Villemessant, qu'il prit à l'époque de son baptême et qu'il a gardé depuis, est celui de sa mère. Il fut pendant plusieurs années marchand de rubans, puis il passa trois ans à Tours et à Nantes, et vint à Paris en 1839. C'est alors qu'il débuta dans le journalisme. Sa première fondation, qui date de 1840, fut celle de la *Sylphide*, et ses premiers articles parurent dans le feuilleton de modes de la *Presse*, qu'il avait af-

fermé sous le nom de Mme Louise de Saint-Loup, sa grand-mère. Adhé au parti légitimiste, il fonda successivement trois journaux: en mars 1848, le *Lampion*, qui fut supprimé après deux mois de publication et lui valut dix jours de prison; ensuite la *Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi aussitôt qu'imprimé; et en 1850, la *Chronique*, qu'il abandonna à M. de Rovigo, après l'avoir dirigée pendant deux ans.

En 1854, M. de Villemessant, assisté de l'un de ses gendres, M. B. Jouvin, fit reparaitre le *Figaro*, dont la publication avait été interrompue à plusieurs reprises pour cause de démêlés avec la justice. Si ce journal subsiste

encore, ce n'est pas faute de procès, de condamnations et de duels. On prétend même que ce sont ces procès, ces condamnations et ces duels qui l'ont fait vivre. Nous n'avons pas à exprimer ici notre avis sur cette intéressante question, et nous devons nous borner à citer les faits sans en discuter les conséquences.

En outre des articles qu'il a écrits pour les nombreux journaux fondés par lui, M. de Villemessant est auteur d'un volume intitulé: *M. le comte de Chambord et la France à Wiesbaden, ou Petit vocabulaire de la fidélité*. (1850).

E. V. B.

GALERIE DE LA VIE MODERNE



H. DE VILLEMESSANT

Dessiné et gravé par JAHVER, d'après la photographie de MM P. PETIT et TRINQUART.

mêmes fidèles à leurs maîtresses, et quelles maîtresses, mon Dieu! Oh! les tristes amoureuses, les Fornarina de carton!

Voulez-vous savoir comment s'appellent ces Pasiphaé, ces Lydie, ces Cydalise de la Nouvelle Athènes? — Leurs noms suffisent pour les peindre.

C'est *Petit-Louchon, Hydrocéphale, la Grande-Ouse, Canichon, Absinthina, Titine, la Poissarde, Volupté, le Greffier*; il y a eu même *la Tête de mort*, et tant d'autres qui devraient se nommer la Paresse, la Gourmandise, la Prétention, l'Ennui et la Bêtise.

Lorsque ces filles sont jolies, *rara avis*, les mots qui sortent de leur bouche sont aussi désagréables à l'oreille que le serait au palais une dragée renfermant une gousse d'ail.

Pour excuser de semblables amours, il faut se rappeler les vers d'Alfred de Musset :

Qu'on soit aimé d'un gueux, d'un voleur, d'une fille,
D'un forçat, jaune ou vert, sur l'épaule imprimé,
Qu'on soit aimé d'un chien, pourvu qu'on soit aimé!

Quelques journaux ont cherché à rendre célèbres certains restaurants du quartier Bréda, où cette race moutonnière d'artistes peintres et sculpteurs, qui compte heureusement d'intelligentes exceptions, vient prendre régulièrement ses repas.

Ouï! triste! triste! A part deux ou trois amateurs de talent qui s'étaient fourvoyés dans ce milieu, je ne vois pour justifier la réputation de ces gargottes (il faut bien les appeler par leur nom), qu'un des garçons du cru, un certain Gustave, pour lequel a été créé le fameux néologisme : ruisselant d'inouïsme.

Voici un dialogue textuel, qu'il est bon de conserver comme spécimen du genre. La dépravation du langage de ce garçon pourra donner une idée avancée de sa clientèle.

- Garçon! mon entrecôte?
— Vous êtes sur le grill, Monsieur!
— Et mon hareng, Gustave!
— On vous retourne, Madame!
— Faut-il des recommandations pour obtenir un bondon raffiné?
— On vous gratte, Mademoiselle!
— Et ce fameux lapin sauté?
— Je le sens d'ici, Monsieur!
— Qu'avez-vous, comme légumes?
— Pas de lentilles, pas de petits pois, pas d'asperges, pas de choux-fleurs, pas de choux de Bruxelles, mais de tous les autres.
— Très-bien, donnez-moi une côtelette!
— Nous avons la cote nature, la cote cresson, la cote pommes, voire celle de la Bourse!
— Quel affreux potage me servez vous là, Gustave?
— Madame, c'est de l'eau chaude *maquillée!*

Bornons la cette citation! Ce garçon ahuri et ahurissant, tout en répondant ainsi, déploie une belle prestance pour servir à lui seul plus de trente couverts. Il y a bien des sauces versées à droite et à gauche, qui sur le collet, qui sur la robe; il y a bien des mains malpropres qui rognent au passage les mets destinés aux voisins; mais l'assiette arrive rarement tout à fait dégarnie à son destinataire.

Les dames qui fréquentent ces établissements y viennent dans un négligé exagéré, ou dans des toilettes insensées; certaines se font accompagner de leurs bonnes, quand ce n'est pas de leur famille; car elles ont une famille, une famille qui justifie souvent toute leur existence! — Le costume des hommes, vous le connaissez, ils s'enlaidissent avec goût, pour ne pas dire avec cynisme. Une lorette admise dans leur cénacle pour la première fois poussa cette exclamation parfaitement justifiée: « C'est donc ça des artistes? Fi! que c'est laid! »

Sans doute, il existe des peintres et des sculpteurs qui ont plus ou moins de talent que ces derniers, mais qui sont de vrais gentils-hommes de l'art. — Le soir, on voit briller à travers les vitres de leurs ateliers des lampes studieuses. Ils reçoivent ou ils vont dans les meilleures maisons. Ils sont mêlés aux événements de leur temps; ils ont une religion, une foi; — mais ceux-là on peut les compter!

Quels conseils sérieux donner aux autres? Ils se plaisent dans leurs turpitudes. Ils forcent le succès quand même, disent-ils. Je reconnais leur habileté à manier le ciseau ou le pinceau, mais je crains bien que leurs œuvres, filles du métier ou du hasard, ne leur survivent pas, et qu'ils soient un jour appelés des faiseurs et non pas des artistes!

L. TREIZE.

ÉPOUVES PARISIENS.

MADemoiselle TROTTIN (1)

I



Il y a neuf ans, au coin de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, que je rencontrai Mlle Trottin pour la première fois. Elle était coiffée d'un méchant chapeau de paille noire, qu'une profusion de cheveux ébouriffés rejetait en arrière; un petit châle à fleurs, insoucieusement jeté sur ses épaules, semblait ne les couvrir qu'à regret; et, droite comme un fourreau, une robe de six francs tombait sur ses bottines éculées et couvertes des boues de huit jours.

Elle regardait avec une attention extraordinaire l'étalage d'un bandagiste, et paraissait stupéfaite de voir des Vénus avec des ceintures de flanelle, des Apollons couchés sur des appareils orthopédiques, et des Hercules avec des béquilles... Pourtant ce fut avec la même curiosité avide qu'elle s'arrêta devant la boutique d'un fabricant de jets d'eau... Puis je la vis encore stationner devant un libraire, un marchand de curiosités, un sellier-harnacheur, un lapidaire et un plumassier... Après quoi, hâtant le pas, elle gagna le magasin d'une marchande de modes qui l'accueillit d'un air courroucé, en lui arrachant brutalement le carton qu'elle portait au bras.

II

Quand je la revis pour la seconde fois, ce fut à l'Ambigu, où je la surpris écoutant avec une avidité sans pareille et des pleurs abondants, un drame historique en vers. De temps à autre, elle se retournait vers une sorte de rustre assis à ses côtés, et lui riait avec amour. Sa toilette était peu changée: elle avait toujours le même aspect malpropre, relevé cependant par des boucles d'oreilles, des bagues et une broche en imitation.

L'entr'acte venu, je montai près d'elle, et, profitant de la sortie de son voisin, je me mis à causer. Je lui parlai de la pièce. Elle n'en avait pas compris un traitre mot, ce qui ne l'empêcha pas de m'en faire l'éloge avec feu. Elle m'apprit qu'elle avait un amoureux. — « Et je l'aime joliment, me dit-elle avec ivresse. Nous devons nous marier au commencement de l'hiver... »

(1) On sait que ce nom est celui qui est donné à Paris aux petites apprenties des magasins de modes, etc. En un mot c'est le petit clerc, le saute luisseau féminin des études de modistes.

En redescendant j'aperçus le Saint-Preux en question qui buvait — seul — du vin bleu, dans un cabaret du voisinage.

III

Le lendemain d'un jour où je venais de m'installer dans un hôtel meublé du quartier latin, j'entendis un grand vacarme à l'étage supérieur.

— C'est la petite d'en haut qui était en train de s'asphyxier, me dit le garçon en passant.

Je montai, et j'aperçus Mlle Trottin étendue sur un mauvais lit, dans une misérable chambre, et déjà toute violette.

— Quel chagrin aviez-vous donc, ma pauvre enfant? lui dis-je lorsqu'elle eut repris ses sens.

Elle éclata en sanglots:

— Il m'a quittée! s'écria-t-elle; laissez-moi mourir.

Elle se tordait les bras, se roulait par terre; son désespoir était navrant.

Enfin elle se calma. Je la fis habiller; nous allâmes nous promener, puis dîner au restaurant, et enfin à la *Closerie des Lilas*.

A minuit elle était d'une gaieté folle; et quand je l'eus mise à la porte de sa chambre, elle demeura étonnée de ne pas me voir l'y suivre.

Le lendemain matin je l'entendis qui chantait, d'une voix joyeuse et sur un air faux, cette chanson populaire dans le Bourbonnais:

Darrié chez nous y a-t-un vert bocage,
Le rossignol y chante tous les jours;
Là, il y dit en son joli langage:
Les amoureux sont malheureux toujours.

Au bord du Cher y a-t-une fontaine,
Où sur un frêne nos deux noms sont tracés.
L'temps a détruit nos deux noms sur le frêne;
Mais dans nos cœurs l'temps les a conservés.

Le mal d'amour est une rude peine:
Lorsqu'il nous vient, il nous faut en mourir;
L'herbe des prés, qu'elle est si souveraine,
L'herbe des prés ne saura t'en guérir.

IV

Des années s'écoulèrent encore....

Durant cet espace de temps, en quels chemins s'égara ce petit cœur tendre, aimant, dévoué?... Mais, quoique blessée toujours, — toujours je la revis sur la brèche de la vie, sans qu'aucune des brutalités des hommes ait pu porter atteinte à sa tendresse, à son dévouement; — sans qu'aucune des leçons d'un destin rigoureux, ait pu calmer ses naïfs étonnements, ni même modifier sa mise insouciance.

V

Mais le cœur sied mal aux pauvres, et, comme dit la chanson bourbonnaise, c'est une infirmité dont il faut qu'ils meurent — tôt ou tard.

Un jour que je riais un peu fort chez une amie:

— Pas si haut, me dit-elle. Ma voisine s'est jetée hier par la fenêtre, et on l'enterre ce matin. La portière dit que c'est par amour... Y a-t-il des êtres qui sont insensés! Ce n'est pas vous qui feriez cela!...

— Ma foi non, répondis-je.

Des pas résonnèrent dans l'escalier, et l'on ouvrit une porte sur le carré. — La curiosité me poussant, je sortis.

Ce que je vis alors me rappela tout à fait le tableau de Decamps, *la Mort*, cette scène d'une si intimement tendre et douloureuse couleur... Le corps souple et charmant de la chère créature, maintenant froid et brisé, était entortillé d'un mauvais drap et couché sur le grabat. Sur sa poitrine un christ de cuivre et un ra-

meau de buis s'enlaçaient. Accrochée à un clou, sa petite robe, effrangée sur le parquet des bals champêtres, pendait tristement, recouverte par son compagnon de conquêtes, le châle de mérinos, si souvent froissé aux divans d'herbe des forêts de Verrières et de Saint Germain... Un pâle rayon de lumière éclairait tout cela... mais ce rayon n'était pas un rayon de soleil, car je ne me souviens pas d'avoir vu le soleil ce jour-là. Un immense nuage gris cachait le ciel, et c'est en vain que le malheureux soleil tentait de le percer. La pluie tombait lente et froide; et il ne semblait pas que ce fût de la pluie qui tombait; on eût dit des larmes...

Je fus le restant de la journée d'une tristesse affreuse.

FOX.

LES FORGET-ME-NOT D'UN COLLECTIONNEUR

Un Billet doux de Henri IV.

Il y a quelques années que passa en vente ledit billet doux, parfaitement authentique. Il doit se trouver aujourd'hui dans le portefeuille de quelque amateur d'autographes. Notre vieux collectionneur, qui en prit au passage une copie textuelle, a bien voulu nous la communiquer, mais non sans y mettre quelque façon. Comme ce charmant billet est tout-à-fait confidentiel, nous le reproduisons ligne pour ligne, mot pour mot, lettre pour lettre. Le lecteur curieux le déchiffrera et verra qu'il fut sans doute écrit à l'époque de la paix de Vervins (1598) et destiné à la belle Gabrielle. Le repli porte en guise d'adresse les lacs d'amour (ou S barrés d'un trait) à l'usage du vert galant béarnais. Quatre de ces S encadrent l'II de la signature.

Ma chere ame je vous ramoye v're haquenee avecques grant regret que ce soyt un peu boyteuse may's Latour a dyt que ne seroyt ryens de deus jours ou troys de repos nous debues penser mon ame combyen je layme pour porter come elle fayt tout mon bonheur et peut estre lui donner exsample de sy douts : ounementz aus chevauchyees d'amour ne rous an fachés ma chere ame cest ancores propos ome de guerre may's quy byen voudroyt ne plus l'estre et sygnier le traytje de pays nous aues pour ce fayre sy doute feuyte et syblanche que la plume serche delle mesme ou se trampir apres voyla certes les traytjes mylteurs ou ne vyent voyr quin petyt con setyer aveugle come dautres may's quy porte moyns dennuy et nest de luy come deus de nous souffler le froyd may's bien le chaud attendes donques a uorr derryere v're haquenee acouryr un cheval lequel aura au ventre lesperon quy son maystre a au cuer quy te bese mon menon un mylton de jous par advance

INDISCRÉTIONS

SALONS, FOYERS ET COULISSES



propos de la première représentation de *Un curioso accidente*, qui a été donnée samedi dernier au Théâtre-Italien, Rossini a prié M. Calzado de ne pas mettre sur l'affiche ces simples mots : *musique de Rossini...* L'affiche portait en effet : *opéra bouffe en deux actes, arrangé sur de la musique de M. Rossini.*

Quelques jours avant la représentation de Roger, l'Opéra donnera le 10 décembre prochain son premier bal annuel au profit de la caisse des pensions et retraites de ses artistes et employés... Le programme de cette fête est sur tous les murs de Paris; il n'est donc pas besoin de les détailler ici. Nous pouvons

dire seulement que le nombre des lots destinés à la tombola augmente chaque jour, et qu'il y aura beaucoup plus de gagnants qu'on ne l'avait d'abord espéré.

Le don de l'Impératrice est des plus riches et des plus beaux... C'est une coupe ornée de pierres précieuses.

Le docteur Véron a envoyé un thé en vermeil, d'un goût merveilleux et d'une très-grande valeur.

Mme de Païva a offert un vase en porcelaine orné de peintures ravissantes.

Strauss, l'habile chef d'orchestre des bals de la Cour et de l'Opéra, a donné un Holbein dont personne ne met la signature en doute, et qui, par conséquent, est d'un grand prix.

On parle encore d'un autre tableau que les amateurs estiment 25,000 fr. Puis d'un cheval tout harnaché qui aurait été offert par un abonné. Nous nous demandons, non sans quelque inquiétude, où on le mettra pendant l'opération du tirage de la tombola?

Le nouvel ouvrage du maestro directeur des Bouffes-Parisiens, *Genevieve de Brabant*, a-t-il obtenu un grand succès?

D'aucuns disent : oui ! d'autres : non ! Nous, nous dirons : oui et non... Oui, sous le rapport de la musique, qui est étincelante de verve, de gaieté et d'entrain. Non, au point de vue de la fable imaginée par MM. Jaime fils et Tréfen, pour les besoins de la chose... Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que nous avons entendu à nos côtés quelques : assez ! assez !

Au reste, nous ne sommes ici que pour causer et presque pas pour apprécier les mérites de cette nouveauté; nos collaborateurs chargés de cette mission n'ont pas besoin d'aide, Dieu merci !

O. JONIN.

THÉÂTRES



La critique chôme aujourd'hui; pas le moindre petit brin de mouche ou de vermisseau : c'est maintenant qu'il ferait bon de n'avoir pas chanté tout l'été, et de trouver en ce moment de disette imprévue, un peu de pain sur la planche. un bon plat de résistance dans ses provisions, quelques gros drames en cinq actes bien nourris et solidement charpentés, que l'on pourrait dépecer à l'aise pour occuper son temps et ne pas mâcher à vide. Au lieu de cela nous n'avons aujourd'hui que de minces nouvelles, véritables croquignoles d'un sou, avec lesquelles il est assez difficile de tromper la faim de dame Critique. En revanche, la semaine prochaine, nous lui promettons une indigestion. Ainsi vont les soirs du théâtre, qui se suivent et ne se ressemblent pas.

Cependant les nouvelles ne manquent point. Quelques légères difficultés avec la censure, facilement apaisées, comme on l'avait espéré, n'ont pas retardé de plus d'une quinzaine l'apparition tant attendue au Gymnase et ailleurs du *Père prodigue*, d'Alex. Dumas fils. La préoccupation du public semble surexcitée au dernier degré, comme elle l'est du reste toujours dès qu'il s'agit des œuvres du jeune et brillant auteur du *Demi-Monde* et de la *Dame aux Camélias*.

Ce soir même, pendant que nous écrivons ces lignes, le Vaudeville donne, pour la rentrée de Félix, trois actes de M. Eugène Labiche, intitulés : *les Petites mains*.

Les Variétés répètent activement leur revue

de fin d'année, qui s'appellera : *Sans qu'une tête* Auteurs, MM. Cogniard et Clairville.

Revue également au Palais-Royal; celle-là s'appellera : *L'Omelette du Niagara*. Auteurs, MM. Delacour, Lambert Thiboust et Dormeuil père.

A la Porte-Saint-Martin, après la *Reine Margot*, dont le succès se soutient toujours, on donnera la *Tireuse de cartes*, de M. Victor Séjour.

A l'Ambigu, le *Marchand de Coco*, dont le rôle important est destiné à Frédérick-Lemaître, ne passera qu'après la reprise de *Schulck*, ou le *Juif de Venise*, de MM. Ferdinand Dugué.. et Shakspeare.

Voilà des nouvelles, autant et plus peut-être que l'on ne nous en demandait; mais puisqu'il nous reste encore un peu de la place que l'on veut bien nous accorder ici chaque semaine, nous en profiterons pour parler d'un magnifique ouvrage dont l'appréciation revient de droit à la critique théâtrale : je veux dire les **MASQUES ET BOUFFONS** de la comédie italienne, par M. Maurice Sand. Comme M^{me} Sand elle-même, M. Maurice Sand s'est toujours senti un très-vif attrait pour tout ce qui regarde le théâtre : M^{me} Sand compte de beaux succès sur trois ou quatre de nos plus grandes scènes. On joue délicieusement la comédie au château de Nohant, et quelques intimes tout à fait privilégiés se rappellent encore les charmantes soirées de marionnettes et de fantoccini qui égayerent plus d'une fois le petit atelier de la rue de Boursault. Par ses goûts comme par ses études, à la fois approfondies et passionnées, M. Maurice Sand, en même temps peintre et écrivain, réunissait toutes les conditions qui pouvaient et devaient assurer le succès d'une œuvre comme la sienne. Et si le succès répond au mérite, il sera grand, car le livre est à la fois le plus curieux, le plus intéressant et le plus complet que l'on ait jamais écrit sur la matière.

S'il est vrai, comme on l'a si bien dit, que la France doive une de ses plus belles, une de ses meilleures gloires à l'art du théâtre, et particulièrement à la comédie, qui a valu à sa littérature de vrais chefs-d'œuvre de poésie, de composition et de style, il faut convenir aussi que la France, quelle que soit d'ailleurs sa puissance inventive, l'audace prime-sautière de son génie, ne peut se glorifier d'avoir créé la comédie moderne; c'est à l'Italie que revient l'honneur de lui avoir fourni le modèle des premiers types comiques, dans lesquels elle a personnifié les vices et les ridicules de l'humanité.

M. Maurice Sand a donc eu raison d'aller chercher dans l'histoire de la comédie italienne les véritables sources de cet art que la littérature française a si ingénieusement développé et, à force de génie, élevé si haut.

Son livre n'est autre chose qu'une histoire excellente et à peu près complète de la comédie italienne; sous une forme aimable, enjouée, légère, il a su placer fort à propos des observations ingénieuses, neuves, essentielles pour l'étude générale du théâtre : il y a tels de ses aperçus qui feraient le plus grand honneur à nos critiques de profession. Travailleur consciencieux, M. Maurice Sand a cherché, et il y est parvenu, à ressaisir tout ce monde disparu de la *Commedia dell'arte*, monde de fantaisie dont la trace réelle s'était évanouie en même temps que ses derniers et brillants interprètes. C'est que l'improvisation, si elle est brillante comme l'étoile, est aussi fugitive comme elle. L'Italie, qui prodigua si longtemps son brillant impromptu, et qui jeta par la fenêtre, et sans jamais compter, la gaieté, la verve et l'esprit, se fiant à l'éternelle tradition des choses gaies, ne se pré-

occupa jamais de transmettre son texte d'un siècle à l'autre. Il y avait donc une lacune dans l'histoire de l'art théâtral, lacune immense et d'autant plus difficile à combler, qu'aucune bibliothèque ne réunissait les éléments du travail à faire. Il fallait non-seulement écrire une histoire, il fallait, si j'ose dire, créer soi-même ses propres sources.

C'est ce qu'a fait M. Maurice Sand avec une érudition patiente, beaucoup de sagacité et un sens critique vraiment remarquable. Il est parvenu à réunir des documents aussi rares à trouver que difficiles à rassembler, il les a éclairés et contrôlés l'un par l'autre en les rapprochant, et il est parvenu à en extraire un ouvrage aussi important par son exécution que par le fond même du sujet. Ces deux volumes ne sont rien autre chose que l'histoire de l'improvisation théâtrale, et, considérée d'un point de vue un peu élevé, l'improvisation théâtrale n'appartient pas seulement à l'histoire de l'art; elle est inséparable de la psychologie même des deux nations, et l'on pourrait avec elle faire l'histoire des passions qui, en deçà comme au delà des Alpes, agiteront éternellement nos âmes, misérables hommes!

La *Commedia dell'arte* n'est pas nouvelle dans les traditions de l'esprit humain : elle descend en ligne droite de ces atellanes que les anciens mimes latins jouaient devant les chevaliers et devant la plebe de Rome, en ayant soin de les assaisonner d'un sel qui, pour n'être pas attique, n'en plaisait que mieux à ces palais qu'il fallait réveiller par d'âpres saveurs. Des ce temps-là, c'est-à-dire bien avant Plaute et Térence, on avait senti le besoin de personifier les instincts de l'homme dans des types qui demeureront et vivront aussi longtemps qu'eux; mais nulle part la littérature, je me trompe, le génie facile et prime-sautier de l'improvisation n'a su les placer dans un calque plus ingénieux et plus piquant que la comédie italienne. Humoristiques dans la forme, sérieuses au fond, mélancoliques même si l'on y regarde de plus près, ces vives fantaisies furent pendant longtemps la seule pâture intellectuelle de tout un peuple. Par la franchise de sa gaieté, par la simplicité de ses données, la comédie improvisée dut être une des formes les plus saisissantes et les plus populaires de la pensée; longtemps la voix de ces acteurs fut la seule qui parlât librement à la foule, et nous devons tous savoir gré à M. Maurice Sand d'avoir cherché à en réveiller l'écho. Vous allez donc revivre devant nous, types charmants, trop tôt disparus, Arlequin, Pulchinella, Pierrot, Pantalou, Léandre, Brighella, Scapino, et avec vous cet essaim de princesses à la voix d'ange et au cœur de colombe, qui comptiez chaque soir autant d'amoureux qu'il y avait de spectateurs au parterre.

Un pareil livre avait besoin de l'important commentaire du dessin, qui parle aux yeux encore plus clairement que le style le plus éloquent ne parle à l'esprit.

Ce commentaire, personne n'était plus habile à nous le donner que l'auteur même du texte. M. Maurice Sand est rompu à tous les exercices du crayon; nos expositions publiques nous l'ont fait depuis longtemps apprécier comme artiste : il a déployé son talent le plus fin pour illustrer son livre, et en vérité chacun trouvera que c'était justice. Il a donc dessiné d'un trait vif, fin et aisé les masques et les types de la comédie italienne; il en suit la longue filiation depuis la première origine jusqu'à nos jours, et les cinquante types principaux qui ont laissé leur trace dans les fastes de la *Commedia dell'arte*, nous apparaissent avec leur généalogie, leur histoire, leur portrait et leur costume dessiné d'après les modèles les

plus authentiques, modèles aujourd'hui très-rare, dont quelques-uns n'existent que dans des collections particulières, et qui font de l'œuvre de M. Maurice Sand un livre également précieux par le texte et par l'illustration.

Ajoutons pour être juste et pour n'oublier personne, que M. A. Manceau a choisi son burin le plus vigoureux et tout à la fois le plus délicat, pour reproduire avec une fidélité minutieuse les figures qu'on lui confiait.

SOPHONYME D'ORBEC.

(P. S.) Pendant que l'on nous apporte ces épreuves, le Gymnase donne enfin le *Père prodigue*, auquel la foule du premier soir a fait un accueil des plus chaleureux : il n'aurait pas fallu disputer avec ces gens-là : contentons-nous de constater le succès; la critique viendra bientôt.

LE PALAIS MODERNE

Petit-Jean ressuscité.



« Croirai-je mes yeux? mes oreilles ne m'ont-elles pas trompé? Mais non, c'est bien lui! C'est mon Petit-Jean que je viens de voir et d'entendre à la cinquième chambre! Il a su que je m'intéressais encore aux choses judiciaires de ce monde, et le voilà revenu, prompt à l'attaque, vif à la riposte, tel qu'il était le jour où il poursuivait, devant mon tribunal, la répression des méfaits de mon pauvre Citron.

Il est toujours le même, ce cher Petit-Jean, et je l'aurais reconnu rien qu'à la pompe de son verbe. Il plaide pour le directeur d'un petit journal; ce journal avait chanté sur tous les tons, et notamment dans le mode de réclame, (qui s'écrit, à ce qu'il paraît, avec beaucoup d'argent à la clef), les louanges d'un homme de lettres, d'un gentilhomme ès-lettres, comme l'a appelé M^e Petit-Jean, et ce directeur, qui avait eu l'imprudence de souscrire à son obligé un billet de 500 fr., prétendait le payer en réclamant le prix de ces réclames.

M^e Petit-Jean se lève et dit :

« Depuis longtemps des noirs la traite est abolie,
 « Mais la traite des blancs, avec succès suivie,
 « Existera toujours sous diverses couleurs,
 « Et je vais le prouver en disant nos malheurs.

« Prenez un bon bourgeois pourvu d'un patrimoine,
 « Riche comme Crésus, découvert comme un moine,
 « Porté, pour son malheur, aux choses de l'esprit;
 « Donnez-lui pour la gloire un très-fort appétit;
 « Supposez-le vivant dans sa petite ville,
 « Sur un faux piédestal, croyant aussi facile
 « D'acquérir le savoir que de nourrir son corps!

« D'autre part, supposez un de ces hommes forts,
 « Trapeurs de la pensée, et dont la vie obscure
 « S'use dans les sentiers de la littérature;
 « Que ces deux hommes soient rapprochés par hasard,
 « L'un d'eux en exploitateur se change sans retard;
 « L'autre, c'est l'exploité : c'est mon client en somme,
 « Qui veut garder ce rôle et rester honnête homme. »

J'étais ravi de ce début qui me rappelait :

Le soleil et la lune,
 Et les Césars et leur fortune!

Mais voilà que le président s'avise, non sans y mettre un peu de malice, de demander à M^e Petit-Jean quelle est l'affaire qu'il entend plaider?

« Ah! pourquoi celui-là l'a-t-il interrompu,
 « S'il ne disait plus rien? — Président incommode,
 « Que ne lui laissiez-vous finir sa période? »

Et, ma foi, il l'a finie! Petit-Jean a pris de l'aplomb; il ne se laisse pas désarçonner pour si peu. Le voilà parti, montrant son adversaire, qui a daigné naître à Beaune, mis en rapports avec son client et lui demandant de le proclamer

grand homme à l'aide du saxophone de la réclame. Si encore il avait su reconnaître ce baptême au tam-tam! — Mais point, s'écrie M^e Petit-Jean : il accouche d'un crocodile en place de l'ange de la poésie; il est lui-même le crocodile de la littérature, dévorant le renom qu'on lui vend, couvrant même, au besoin, sa gloire ruolzée d'une petite peau de juif pour mieux faire banqueroute à ses créanciers littéraires!

Et, pour mieux faire comprendre au tribunal de quels *crocodiles* littéraires son adversaire pouvait se rendre coupable, M^e Petit-Jean a détaché de l'album de ce gentilhomme ès-lettres les deux pensées suivantes, dont la profondeur ne saurait échapper à la sagacité de vos lectures :

1^o Dieu a créé l'obscurité afin qu'on plaigne les aveugles;

2^o Aimer toujours quelqu'un qui n'aime plus c'est plus horrible qu'un cou à moitié coupé : là, du moins, il y a remède, en remontant le couteau!

J'étais impatient de savoir ce que l'*Intimé* allait répondre. Il se lève, et, sans tourner autour du pot, il explique que son client a prêté de l'argent à l'adversaire; que celui-ci a voulu reconnaître les services en insérant des réclames qui n'ont jamais dû être payées et qui ne sauraient venir en compensation des billets souscrits.

Le tribunal a pensé comme l'*Intimé*. Le client de Petit-Jean a perdu son procès, mais il lui reste comme consolation, les *crocodiles* littéraires qu'il a accueillis dans son journal.

Je retrouve Petit-Jean à la Chambre des appels correctionnels : c'est toujours lui quoique ce ne soit plus le même avocat. Cette fois c'est par l'attendrissement, comme le fit autrefois l'*Intimé*, qu'il cherche à surprendre les juges. Il plaide pour une jeune femme déjà condamnée à une année d'emprisonnement, et il fait valoir l'état de grossesse avancée dans lequel elle se trouve : « Elle sera bientôt mère, s'écrie-t-il, et vous ne voudrez pas que l'enfant qu'elle porte dans son sein voie le jour dans les ténèbres! »

A un autre Petit-Jean, un Petit-Jean sérieux et grave, qui, sur une observation du président, remet solennellement sa toque en disant : « Si le tribunal se croit suffisamment éclairé, je n'ai plus rien à dire. » Ce qui revient à ceci : la défense n'est pas libre et je m'assieds. Allons, lui dit le président peu effrayé de cette incartade; c'est une vieille rocambole, que le tribunal connaît depuis longtemps.

Je m'étais transporté, toujours en esprit, au tribunal de Mâcon, devant lequel deux avocats de Paris devaient plaider un procès gros de scandale, la séparation de corps des époux de Montlaville. Tout s'est terminé par une transaction à la barre, sage mesure qui devait mettre fin à de regrettables dissensions de famille, qu'on voulait cacher au public. Hélas! trois fois hélas! « La presse était là » comme le dit un journal dont l'inconvenante indiscretion a rendu cette précaution inutile; « elle était là, ses plumes taillées et toute prête à recueillir les débats. »

Et, au lieu de s'abstenir, au lieu de s'associer à la pensée qui a conseillé d'étouffer le procès, voilà le journal qui, sous prétexte d'expliquer la présence des auditeurs nombreux accourus à l'audience, se met à révéler au public précisément ce que la famille Montlaville voulait lui cacher.

C'est par de semblables excès qu'on peut faire douter de l'utilité de la presse judiciaire, dont le premier devoir est d'apporter dans sa pratique beaucoup de tact et de prudence.

FERRIS D'AVIGNON.



Le *Courrier du dimanche* a publié sous ce titre : *Lettres personnelles*, un remarquable travail de M. Alex. Weill, répondant à M. T..., journaliste, qui, après une longue absence, lui demande où en est l'esprit français, s'il y a encore de l'esprit et quels en sont les représentants directs et reconnus. Passant en revue les journaux, les journalistes, les livres, les théâtres, les salons et les cercles, il montre les journaux dégénérant en magasins littéraires, officines, théâtrales et débits de réclame, voilà pour ce qui est; puis il dépeint le journaliste tel qu'il voudrait qu'il fût :

« Tout homme qui prend la plume pour traiter une question politique, littéraire ou économique est un juge; il a beau être impartial en publiant une opinion, il condamne l'opinion contraire et fait œuvre de justice. Certes, il n'est pas infallible et il n'est pas nécessaire qu'il le soit; il a le droit de se tromper; mais il manquerait à tous ses de-

voirs d'homme et d'écrivain s'il ne disait pas ce qu'il pense, ou s'il défendait une cause, un système, une opinion qu'il ne croirait pas conforme à la vérité. »

Laissant de côté le théâtre comme question à part et qui demande un examen approfondi, il passe aux livres, et qualifiant d'une manière originale cette masse de livres médiocres à prix réduits, il demande d'où vient cette *plaine de sauterelles multicolores*. L'industrie des feuilletons a créé plus de cinquante romanciers qui n'auraient jamais songé à faire des chefs-d'œuvre. Plusieurs millions de volumes sont le fruit de cette bénédiction. Les salons (ceux où l'on débattait avec esprit les questions sérieuses) n'existent plus; ceux-là seuls ont survécu où les femmes s'occupent exclusivement de crinolines, de chapeaux ronds, de marlages blasonnés, de cancons scandaleux, et où les hommes insensibles de toute idée élevée peuvent parler sans gêne : dividendes, primes,

chevaux, lorettes et lansquenets. Les habitués de salon pourraient, il est vrai, s'en prendre au journalisme et répondre à cela :

Vous parlez de lorettes, mais qui les a mises à la mode, sinon vos écrits, votre littérature presque exclusivement demi-monde? Est-ce ma faute si, d'après vos critiques théâtrales, j'admire un peu trop vos actrices ayant plus de gorge que de cœur et plus de robe que de talent; si ma tête est bourrée de vos mièvreries vaudevillesques auxquelles vous consacrez neuf colonnes par semaine? Est-ce la faute de ma sœur mariée, si elle pratique les maximes des romans de G. Sand? Est-ce ma faute enfin si j'admire *Fanny*? MM. Sainte-Beuve et Jules Janin ne m'ont-ils pas appris que c'est une œuvre littéraire des plus méritoires? Et ce sont là vos critiques?

La *Vie moderne* ne peut pas trouver que M. Alex. Weill ait tort dans ses philippiques contre la littérature du jour. Serait-il par hasard un de nos rédacteurs déguisés?

GALERIE DROLATIQUE DE LA VIE MODERNE

Nous voulions offrir à nos lecteurs un dessin représentant le *singulier* combat que *Figaro* livre en ce moment à *Fleur d'Ébène*. — Singulier est doublement le mot, car, jusqu'à ce jour, c'est un *duel* à un seul combattant. Mais la *Vie Moderne* propose... et ne dispose pas. L'autorisation *ad hoc* nous étant, sinon refusée, au moins ajournée, on voudra bien se contenter de la chanson que voici, et qui a été trouvée fort à propos dans la boîte de Pandore. Au lieu du champ clos où nous aurions montré en présence les deux champions, casqués et cuirassés, nos lecteurs ont le champ libre et se les représenteront en imagination, avec l'attitude, le geste et la physionomie qui leur appartiennent.

LES DEUX CONFRÈRES

CHANSON D'ACTUALITÉ TROUVÉE DANS LA BOÎTE DE PANDORE

Du même au même. (*Figaro* des 20, 24 et 27 novembre 1859)

I.
FIGARO de l'autre semaine,
Contient un article — touchant
Un sien ami, dit *Fleur d'Ébène*,
Très-habile maître de chant.
Le public qui connaît le masque,
Écoute en riant la chanson,
Et lui dit, soulevant son casque :
Figaro, mon cher, a raison!

II.
Figaro dit — faut-il l'en croire? —
Qu'il a fait de son feuilleton
Une e-copette, une lardoire,
Pour carotter Paul et Marton.
Le public qui connaît le masque,
Et sait son appétit glouton,
S'écrie en soulevant son casque :
Figaro, vous avez raison!

III.
D'un seul sac tirer dix moutures,
D'honneur, c'est gâter le métier!
C'est trop amer les confitures,
Et trop de bonbon s'octroyer!
Le public qui connaît le masque,
Répète : c'est trop de bonbon!
Ce corbeau mange comme un basque!
Figaro, vous avez raison!

IV.
Le corbeau n'ouvre pas la bouche,
De peur de lâcher son butin;
Mais il jette un regard farouche,
Sur son provocateur malsain.
Le public qui connaît le masque,
Regarde en riant notre oison,
Et lui dit, soulevant son casque :
Bel oiseau, vous avez raison!

V.
— Il répondra, ce cher confrère,
Ou bien il nous dira pourquoi!
— Tu seras bien fin, vieux corsaire,
Si tu tires un mot de moi!
Le public, qui connaît les masques,
Rit de l'air et de la chanson,
Et leur dit, soulevant leurs casques :
Tous les deux vous avez raison!

Le Rédacteur en chef, Gérant : ERNEST LACAN.

LA VIE MODERNE

JOURNAL-REVUE HEBDOMADAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES DU JOUR

Littérature — Critique — Beaux-Arts — Théâtres — Sciences — Biographie — Types et Fantaisies

Ami de Socrate, ami de Platon, mais encore plus ami de la Vérité !

ABONNEMENTS	PRIX	RÉDACTION
Au bureau du journal, 7, quai Conti, chez E. MEUNYOT, libraire ; A l'imprimerie Napoléon CHAIX et C ^e , 20, rue Bergère ; Et à la Photographie des Deux-Mondes, 31, place Cadet.	<p>AVEC LA PRIME : PARIS Un an 30 fr. DÉPARTEMENTS. Un an.... 32 fr. SANS LA PRIME : PARIS. Un an 24 fr. DÉPARTEMENTS. Un an.... 26 fr.</p> <p>— Six mois 12 » — Six mois... 13 » — Trois mois 7 » — Trois mois. 8 »</p> <p>Le numéro, 40 centimes. ÉTRANGER. Mêmes prix, port en sus.</p>	M. Ernest LACAN, rédacteur en chef, gérant, 38, rue de l'Université. (De 3 à 5 heures, les mardis et samedis.)

SOMMAIRE :

LA COMÉDIE PARISIENNE, — un prologue et huit tableaux.
— QUELQUES-UNS DE NOS HOMMES DU JOUR : M. le cheval.
Da Gama Machado et sa théorie. — ACTUALITÉS : Sou-
venirs de la campagne d'Italie ; la villa Pallavicini
(suite et fin). — BIOGRAPHIE : M^{me} Rosati. — Portrait.
— THÉÂTRES : Gymnase, *Un Père prodigue*. — LE PALAIS
MODERNE. — GRAYLIE : *John Bull*, léviathan des mers,
et *Jonathan*, léviathan des airs.

LA COMÉDIE PARISIENNE

UN PROLOGUE ET HUIT TABLEAUX.

Les trois Coups.

PARIS n'est pas en réalité ce qu'on le supposerait au premier coup d'œil.

PARIS n'est pas seulement un assemblage de briques, de pierres, de granits et de marbres, formant avec les bronzes, les arbres et les fleurs, une immense mayonnaise, dont l'assaisonnement obligé est le lait du macadam.

Non, certes non !

PARIS n'est pas non plus une mosaïque éblouissante où les œuvres antiques et leurs grotesques reproductions contemporaines se mêlent, dans un salmigondis des plus pittoresques aux productions des écoles réaliste et romantique.

Non, non, non !

PARIS n'est pas non plus encore un bizarre assemblage de trucs et de décors de grand opéra ou d'opéra comique à base de béton, dont l'ensemble constitue la féerie la plus éblouissante, féerie à la cheville de laquelle ne va même pas *Cricri*, malgré le génie d'Hugelman !

Non, mille fois non !

Mais on découvre, sur les rives en zig-zag de la boueuse rivière qui descend des coteaux bénis de la Bourgogne, au bras de mer qui caresse la perfide Albion, un creux, un entonnoir, une marnière, où grouille, dans un dédale de places et de palais, de boulevards et de salons, de carrefours et de boudoirs, de ruelles et d'alcôves, un mélange grimé, masqué et toujours travesti de grands et de petits, de riches et de pauvres, de spirituels et d'idiots.

Ce creux de la main d'un titan riant dans sa barbe des grands airs des insectes qui l'habitent, c'est PARIS !

Que vous en semble ? eût dit Scarron.

Lever du Rideau.

Au point de vue de la boule qu'inventa Galilée, PARIS est le point d'intersection de je ne sais plus quelle longitude et quelle latitude.

C'est un pore toujours ouvert, dans lequel vivotent les uns sur les autres des myriades d'insectes microscopiques, tous bouffis, tous orgueilleux, tous laids.

Au point de vue du continent, que nous appelons l'ancien, par l'excellente raison que nos pères étaient, s'il est possible, plus bêtes encore que nous, PARIS est une ville assez grande, ma foi, quoique pas autant que Londres et Pékin.

C'est une grande agglomération humaine, quelque chose de si fragile, de si léger, qu'il suffirait d'un caprice du bonhomme Vésuve et de son déménagement subit, pour que rien n'y restât debout.

Et cette cité si fière, si insolente, si crâne, se rit sans pudeur de la jalousie bien naturelle de ses grandes et petites sœurs, parce qu'elle n'ignore pas que le Vésuve, ou l'Océan, ou le tonnerre serait inmanquablement vaincu, — s'il lui prenait envie de faire le gros dos, — par son éternel éclat de rire.

Prologue.

Donc, on rit à Paris. Mais où cela ? — Est-ce dans la rue ou dans le boudoir ? Est-ce dans le salon ou dans la mansarde ? — C'est partout.

On rit dans le salon des flots de cancan qui s'y précipitent.

On rit dans le boudoir de l'amour qui s'y glisse.

On rit dans la rue des excentricités qui s'y coudoient.

On rit dans la mansarde de la misère qui s'obstine à y élire domicile.

A Paris on rit de tout et partout, et certes il y a bien de quoi ! Vous serez forcés de vous en convaincre, si vous avez la bonté de nous suivre dans la course au clocher que nous entreprenons tout exprès pour vous.

Les Parisiens, dans leur outrecoiffant orgueil, ont osé appeler le monde l'ensemble de leurs cercles et de leurs intimités. Ce monde, ils se sont adjugé le droit de le subdiviser en États, en empires, en royaumes, en républiques, en départements, en provinces, en arrondissements, en cantons, pas plus ni moins que s'il se fût agi pour eux de tailler en plein drap dans les larges flancs de notre planète.

Il y a : le grand monde, le monde élégant, le monde financier, le monde savant, le monde artistique et littéraire, le monde bourgeois, le monde des coulisses et le petit monde.

1^{er} Tableau. — La Cour et la Ville.

Le grand monde se subdivise en deux camps : la cour et la ville.

La cour a des habits brodés, des culottes

courtes, des bas de soie et des faux mollets. On s'y incline, on s'y salue, on s'y prosterne plus ou moins, selon la circonstance ; on s'y congratule, on s'y flatte, on s'y encense, mais on n'y rit pas, on n'y aime pas, on n'y parle pas, on n'y fume même pas ! Monde exclusif de l'étiquette et du grand luxe, la cour est complètement en dehors du mouvement général, et cependant le commande. Cela s'explique au moyen de je ne sais quoi de froid, de sec, d'aride, de mathématique, de tortueux, qu'on appelle la politique.

La ville, c'est l'aristocratie. La ville va à la cour les jours de grande fête, ou plutôt de grande cérémonie. Elle y fait figure, mais elle s'y ennue royalement parce qu'on n'y cancan pas.

C'est que le grand monde aime le cancan plus encore qu'on ne le pense ! mais il aime surtout le cancan ganté, le cancan musqué, le cancan tiré à quatre épingles, la gaze fine, très-fine, fine jusqu'à la transparence. En toute occasion il se déchire à belles dents, mais cache ses incisives meurtrières sous les lèvres purpurines de ses marquises, ou derrière la barbe du loup de ses duchesses.

L'esprit de modeste aloi y frône à côté du préjugé ridicule. L'artiste y est reçu à la condition d'être mignard. L'excentricité, les grands écarts du génie, tout ce qui sort des règles de l'étiquette en est sévèrement proscrit.

On y rit en détail de ce qui fait rire en gros les autres mondes. En groupant tous les sujets d'hilarité épars, on y arrive à provoquer au dehors une hilarité générale.

Ce monde ne marche pas, il glisse ; il ne danse pas, il se berce. Tout y est postiche, tout y vit d'un souffle, et ce souffle est considérablement saturé de parfums de toute sorte. Au résumé, ce monde est hypocrite et gentil en apparence, mais spirituellement méchant au fond.

2^e Tableau. — Le Monde élégant.

Le monde élégant est jaloux et partant rageur. On s'y met sérieusement en colère pour des bouts de rubans. On s'y coupe la gorge pour un nœud de cravate.

La femme y a des dentelles, de la beauté quand même, du fard toujours.

L'homme se contente d'y avoir du paletot.

Ce vêtement, qu'on suspend à l'antichambre, est le manteau des mousquetaires de ce monde-là. Il est l'indice de la fortune du maître, et le laquais le salue avec respect en supputant le prix qu'il en retirera plus tard chez quelque fournisseur du petit monde.

L'esprit du monde élégant est comme ses meubles : c'est de la laque qui reçoit les tons les plus riches, mais qui ne recouvre qu'un bois

commun. On y a une teinture d'esprit, on s'y grise avec une apparence de spiritueux, on s'y noie dans une goutte d'eau.

On y aime avec frénésie l'objet qui a le plus de dentelles ou le plus de *paletot*. On s'y ruine pour une excentricité de point ou de coupe, et l'on y est ignorant avec délices.

Là, la voiture a beaucoup plus d'importance que l'hôtel. Quiconque a trois voitures peut n'habiter qu'une mansarde. On peut y fumer la pipe chez soi, pourvu qu'on ait au dehors de fins cigares. C'est là, plus que partout ailleurs, que l'on peut dire : Tout ce qui brille n'est pas or.

3^e Tableau. — Le monde financier.

Franchement, ces deux premiers mondes ne font pas rire.

Les mœurs en sont stupides et énervantes ; elles ennuiant quand même, et c'est, parmi les spectateurs, à qui demandera, en bâillant, la chute du rideau.

Le monde financier a plus de ridicules naïfs et par conséquent plus de comique dans l'expression. Le cancan y est scandaleux ; il ferait crouler ses victimes, si l'équilibre n'était promptement rétabli.

La finance est d'une ignorance crasse, mais elle paie au poids de l'or le droit de lancer de formidables pataquès.

Elle est orgueilleuse, mais à chaque instant des mystères s'y révèlent qui font compensation. On peut se taire sur elle puisqu'elle achète le silence.

Partout ailleurs on n'a jamais le droit de dire d'un homme : il est bête, puisqu'il est riche ; mais dans le monde de la finance on peut dire hardiment d'un homme : il est riche, puisqu'il est bête.

La bêtise s'arrondit dans ce monde en même temps que les sacs d'écus. La fille d'un financier s'épanouit en niaiserie en raison directe de l'accroissement de la caisse paternelle. Plus la fortune augmente et moins les enfants arrirent.....

La finance a son histoire naturelle à part. La femme y a encore des attaques de nerfs. Ce qui est usé jusqu'à la corde dans le grand monde, y a tout l'attrait de la nouveauté.

Quant à l'amour, la finance le bannit de son code. On le remplace par des traités de commerce. L'époux reçoit de sa femme tout ce qu'il peut désirer de vertu, mais il ne s'en doute pas. Il faut rendre du reste à la femme cette justice, qu'elle y est innocente... même de sa vertu.

4^e Tableau. — Le monde savant.

On ne saurait dire que le monde savant n'est pas instruit ; on ne pourrait affirmer que les bonnes manières et le beau langage y sont proscrits. Cela aurait l'air d'un affreux paradoxe, et cependant.....

Depuis le cénacle des habits à palmes vertes jusqu'au sombre laboratoire de l'obscur chimiste, depuis l'Observatoire jusqu'au Cercle de la Presse scientifique, que de bouffissures et que d'épigrammes que Vadé n'eût pas désavouées ! que d'opinions biscornues jetées à la tête du bon public, et que de révélations curieuses sur la science de tel et tel et sur la nomination de tel autre.

Le monde savant est miné par l'industrialisme, d'une part ; et de l'autre, par l'amour des vieilleries tombées dans le banal. Entre ces deux écueils, un vide immense, dans lequel s'exécutent sur la corde roide de l'esprit, les évolutions peu communes de quelques rares esprits forts.

Le monde savant est androgyne ; il a les chateries du beau sexe. Comme lui, il griffe, il mord, il fait le gros dos et vous montre, à ses heures, ses petites pattes de velours.

De femmes savantes, il n'en existe plus depuis la comédie de Molière. La froideur naturelle de celles qui s'affublent encore de ce titre, maladie du sens moral, leur tient lieu de vertu.

Il n'y pas grand mérite à ne pas abuser de qui dégoûte. C'est le fait de ces dames.

Le savant marié est presque toujours prédestiné. Ses constantes occupations en sont la cause. Le savant spirituel s'amuse aux dépens de ses confrères sérieux. De là des haines, des vengeances, des morsures acerbes qu'on déguise sous des semblants de discussion.

Méfiez-vous d'un savant sérieux qui attaque un savant spirituel. Il y a du Sganarelle en jeu.

5^e tableau. — Le monde artistique et littéraire.

Voici le monde des excentriques, des incroyables. Voici les cheveux longs outre mesure, les cravates impossibles, les paletots problématiques, les *sombreros* de brigands calabrais.

C'est le monde des artistes.

O la drôle de tête ! s'écrie l'artiste en regardant d'un air sardonique le bourgeois qui passe et qui se range avec effroi. L'artiste qui dit cela et qui produit ceci est le novateur, l'ami hardi et convaincu de tout ce qui est nouveau, sorte de fou à douce démence, qui porte ses convictions à la hauteur d'un culte.

Eh bien, vous aurez de la peine à le croire, ces enfants terribles de notre pacifique Paris sont les moins effrayants des artistes. Ils changent de convictions au gré des événements et savent abandonner leurs allures abracadabrantes devant l'amour du pot au feu.

Mais l'affreux artiste est celui qui cache son jeu, celui qui, sous un paletot ordinaire, recèle des trésors d'excentricité, celui qu'au premier abord vous prendriez pour un bourgeois ou un militaire, et qui renferme en lui assez de théories échevelées pour révolutionner trente-six mondes comme le nôtre.

Le littérateur, genre de bipède que M. de Buffon a oublié de classer, appartient à cette dernière espèce. Il s'est guéri de la *pose*, maladie des excentriques ; mais il lui reste des théories suffisantes pour bouleverser non-seulement Paris, mais la province, mais le globe.

La femme artistique ou littéraire est le bas-bleu plus ou moins crotté, classe d'êtres que de grandes infortunes rendent toujours intéressants. Moins vertueuse que la femme savante, le bas-bleu se livre avec fureur à ses passions platoniques ou autres. Généralement son amour a quelque chose de chirurgical, difficile à définir, mais qu'elle avouera sans peine pour peu qu'on l'en prie, ou même sans qu'on l'en prie. C'est pour elle un moyen de *convalescer* aussitôt qu'elle en éprouve le besoin.

Le bas-bleu sait tout, connaît tout, fait tout, tout, absolument tout !... hors la cuisine !

6^e tableau. — Le monde bourgeois.

Nous avons hâte d'arriver au monde bourgeois. Celui-ci perche dans Paris, quoiqu'il niche aux antipodes de l'autre monde. Il vit, il marche, il a droit de cité.

Il est bête cependant, aussi bête au moins que ses devanciers, tout en ayant l'esprit caustique et mordant. Il a de l'esprit comme en avait Louis-Philippe, ce bourgeois roi, ce roi sans couronne, qui, par spéculation dynastique, se fit dynastique à son profit.

Le bourgeois a cela de bon qu'il a conscience de sa force, c'est-à-dire de sa faiblesse. Il a de la carrure et du ventre tout comme l'aérostat de M. Godard. Il reçoit des gens riches, ses pairs, — des artistes, ses inférieurs, — des financiers, ses rivaux. Il a une fille et un piano. Il met la première sur le second, et quand il marie l'une, il vend l'autre.

Il se défait alors le plus avantageusement possible de son fonds et émigre dans une campagne quelconque, où il plantera des choux pour satisfaire au besoin de mouvement qui le dévore.

Il adore le maniement des armes, et verse des larmes de joie en contemplant son fusil de garde national, l'emblème de sa valeur. Quand on se bat dans les rues, il a peur, et sa peur lui donne une férocité qui lui tient lieu de courage.

A l'une de nos dernières révolutions, un bourgeois fut emporté par son cheval au milieu des insurgés. Il obtint la croix pour cela, et le cheval n'eut rien ! Quand le cheval fut vieux on l'attela à un tombereau, et son maître s'attela de lui-même à une danseuse. Voilà de l'histoire !

L'amour du bourgeois est la caricature du véritable amour. Il goûte à la fois le bouillon et l'esprit d'une femme avant de se décider à l'aimer. Il va sans dire que bouillon prime l'esprit. La femme qui s'entend en *popote* a toujours droit de sa part à l'amour le plus incandescent.

Peu de Sganarelle parmi les bourgeois. — Un amant, ça coûte ! se dit la femme. Or, si elle n'eût pas été économe, un bourgeois ne l'eût point épousée. Toujours, toujours de la morale !... Qu'en pensez-vous ?

7^e tableau. — Le monde des coulisses.

Semblable aux explorateurs de catacombes, prenons un fil et une lanterne pour retrouver notre chemin à travers le monde des coulisses.

Il y a deux coulisses à Paris, la coulisse mâle et la coulisse femelle. Elles sont l'une et l'autre soutenues par les colonnes de la Bourse et par les portants du théâtre.

C'est un monde interlope, bien mis à l'heure où nous sommes et que vous rencontrerez demain à peine couvert de rares haillons, — monde toujours jeune, puisque la vieillesse s'y farde, — monde sot et léger, insolent et sans pudeur, qui trafique ou qui danse, et spéculé toujours avec autant de fièvre sur l'amour que sur le trois pour cent.

Le coulissier pour nous, c'est aussi bien l'agent de change qui paie charge et patente, que le marron qui opère à la clarté du bec de gaz. Son monde, c'est le monde de l'agiotage avec ses terreurs et ses joies, ses désespoirs, ses folies ruineuses et ses suicides. Monde errant, souvent sans domicile, mais toujours bien logé, et Dieu sait à quelle enseigne ! Aujourd'hui dans un hôtel, demain dans un garni, suivant le caprice du télégramme et de la corbeille. Voilà pour les hommes.

La coulisse femelle, c'est l'actrice sans talent, mais non sans grâce, l'actrice qui se montre, se penche et laisse voir ce qui toujours excite la passion et les bravos. Elle danse, elle mime, elle chante sur la scène. Elle aime, elle festoie derrière le rideau. Elle *lève*, elle est *levée* ! Elle *lève* qui ?... Elle est *levée* par qui ?... le fils de famille, le faiseur, le coulissier ou le refait ?... Voilà !

Mais le revers de la médaille, le dessous des cartes, l'ignoble, l'horripilant, le hideux, c'est *Celui qu'on aime* ; celui qui déjeune de la fille, dine du faiseur et soupe de la danseuse, — le chéri, le zizi, le barbet, le carlin, le valet de cœur,

enfin! Celui-là s'élève ou pourrit.. S'il ne se gangrène pas et s'il s'élève, il peut arriver à tout. Il devient bourgeois, financier ou grand personnage. Du moyen qui lui a servi pour vivre, il se servira pour se hausser. Heureuse la femme qui meurt poitrinaire, ou qui, sur ses vieux jours, ne compte pas sur ces gaillards-là!

8^e tableau. — Le petit monde.

Suivant avec conscience la progression décroissante dans laquelle nous nous sommes lancés, nous arrivons au petit monde. C'est peut-être le moins ridicule et le moins vilain de tous; et ce double brevet nous pouvons le lui décerner avec une impartialité d'autant plus grande, que nous sommes certain d'avance qu'il ne nous lira pas.

Pour le petit monde, il n'y a qu'un homme d'état, Louis Jourdan, — qu'un romancier, Eugène Sue, — qu'un causeur, Alexandre Dumas. En cette trinité s'incarne toute sa littérature.

Il ne se doute pas qu'un drame, spectacle dont il est très-friand, puisse, s'il est léger, sortir d'une autre plume que celle de Dumas; s'il est grave, d'une autre plume que celle d'Eugène Sue; s'il est gros de pensées profondes, d'une autre plume que celle de Louis Jourdan!

Dieu nous garde du paradoxe! Paul de Kock est mort pour le petit monde actuel. C'est pour le moins aujourd'hui un contemporain de Louis XIV.

Mais on vit le petit monde?...

Il vit partout. Il est laborieux, il n'est pas sobre; il travaille beaucoup et s'amuse énormément. Il aime pour tout de bon, d'un amour vrai, pur, détaché de toute pensée spéculative. Il se marie et a beaucoup d'enfants.

Quand le tocsin sonne, il s'arme et se bat. Il a ses Vauban d'un jour qui ont le génie des barricades, génie prime-sautier et toujours étonnant quand il n'effraie pas.

Il a une opinion, l'amour de ce qui s'annonce comme généreux, et il ajoute foi à l'annonce, le pauvre monde, — parce qu'il manque de sagacité et d'expérience.

Il rit peu, parce qu'il ne sait pas rire. Le comique le surprend, le grotesque l'amuse. On lui trouve de l'esprit: les opinions à cet égard sont libres. Là, le gamin en a, le jeune homme n'en a plus, l'homme mûr est bête, et le vieillard ennuyeux.

Chute du rideau.

Nous voilà bien avancé, maintenant, après avoir passé en revue les pantins de la comédie parisienne.

Notre édifice, droit aujourd'hui, penchera peut-être demain, et croulera bien certainement après-demain.

Si par hasard quelqu'un en heurte les ruines dans un an, il se dira: Quel âne échafauda cela?

Pour éviter qu'un pareil titre nous soit décerné, même dans un an, même par des inconnus, quoique nous l'ayons bien souvent mérité de ceux qui nous connaissent, jetons-nous sur la tête un voile épais et écrivons-y hardiment ce mot

EGO.

QUELQUES-UNS DE NOS HOMMES DU JOUR

M. LE CHEVAL. DA GAMA MACHADO

ET SA THÉORIE.

LE SOUFFLEUR: Le cheval!...
PETIT-JEAN: Le cheval!
(Les Plaid-urs, acte III.)

Un poète me disait l'autre jour que, la Bible et Shakspeare exceptés, il fallait chauffer les bains avec tout ce qui s'imprime. Je ne suis pas de cet avis. Je reconnais sans doute que sur les six mille volumes et les quarante mille brochures qui s'éditent annuellement en France, le tiers à peine mérite une attention sérieuse, et je crois qu'en réduisant à deux mille les ouvrages et à dix mille les brochures, on ne perdrait pas grand chose. Et cependant, je l'avoue, je regretterais sincèrement ces inconnus que l'on condamnerait ainsi. Que de bonnes heures j'ai passées à feuilleter les singularités et les bizarreries enfouies souvent dans ces brochures sans nom, que personne ne lit et qui pourtant ont bien leur gaieté. Pour moi, toutes les manies de l'esprit humain méritent d'être étudiées, et l'on trouve souvent plus de conviction et de bonne foi chez les fous que chez des gens raisonnables. La vanité, qui est le propre de la plupart des aliénés et du plus grand nombre de ceux qui se font imprimer, la vanité même, chez ces gens-là, est convaincue.

Je me propose de faire ici une série d'articles sur quelques excentriques de lettres, et d'analyser de temps à autre les publications singulières que chaque jour voit éclore. Plus le livre aura passé inaperçu, moins l'auteur sera connu, plus aussi je m'y attacherai. — Sans plus de préambule, j'entre donc en matière.

A tout seigneur tout honneur! et pour commencer par un vétéran dans ce genre, je vous parlerai aujourd'hui de M. le cheval. da Gama Machado, noble portugais.

Ce personnage qui, au mois de mai dernier, a eu quatre-vingt-cinq ans, est auteur de la *Théorie des ressemblances, ou Essai philosophique sur les moyens de déterminer les dispositions physiques et morales des animaux d'après des analogies de formes, de robes et de couleurs*, en quatre parties; grand in-4°, avec planches chromolithographiques, imprimée chez Claye, 1859.

La quatrième partie de cet ouvrage que j'ai sous les yeux, forme un volume de vi-147 pages, grand in-4°, accompagné de 11 planches; elle renferme des considérations sur la greffe, la rose verie, l'éperlan, la pensée chez les plantes, l'hérédité, le hasard et l'impossibilité de reconnaître, à l'aide du squelette seulement, les animaux réputés antédiluviens, étant privés de leur robe.

C'est un ouvrage de la plus grande gaieté, quoique l'auteur, évidemment convaincu de l'importance de sa mission, l'ait écrit avec le plus imperturbable sérieux.

Il n'a pas moins de quatre épigraphes, parmi lesquelles j'en choisis une au hasard: *La folie est la nourrice du genre humain.*

M. Machado a emprunté ce mot à Marcel Palingene, et je crois qu'il s'en est bien pénétré avant d'écrire son livre.

On me permettra, avant d'exposer les principales théories de l'illustre chevalier, de citer simplement le titre de quelques-uns des chapitres: 1° Doit-on marcher sur le pied gauche ou sur le pied droit dans notre triste civilisation? 2° Sur le hasard, roi de l'univers. 3° Le genre humain pourrait bien être regardé comme le genre perroquet.

J'en passe et des meilleurs, mais ceci n'est point un journal de médecine, et je supprime les passages où M. Machado, entraîné sans doute par son sujet, traite un peu crûment des questions scientifiques hasardées.

Les deux grandes questions soulevées dans le livre sont: 1° le renversement de la théorie de Cuvier; 2° la théorie de la pensée chez les plantes.

Cuvier a prétendu reconnaître un animal antédiluvien d'après l'examen de son squelette. M. Machado a fait exécuter une planche où se trouve représenté un morceau de charbon de bois et le squelette d'une *Veuve à collier* à côté de l'oiseau paré de son plumage. Or il défie de dire, à la seule inspection du charbon, ce qu'a pu être l'arbre d'où il provient, qu'elles étaient ses feuilles, ses racines, ses fruits: il nie qu'il soit possible de deviner, en voyant le squelette de la *Veuve à collier*, que cet oiseau a eu de son vivant une queue de dix pouces. Donc, Cuvier, etc... Je laisse à M. Machado la responsabilité de son assertion.

Quant aux plantes, c'est bien une autre affaire. L'auteur fait d'une pierre trois coups, et démontre en même temps: le plan de la création, la pensée chez les végétaux et la constitution des planètes!!!

En effet: « des œufs de poisson mis dans de l'esprit de vin représentent le règne animal; des ovules de végétaux, tirés de l'ovaire d'une fleur et mis dans de l'esprit de vin, représentent le règne végétal. On pourra alors se faire une idée du plan qui a présidé primitivement à la création des êtres organisés de notre petite planète, et par analogie, on doit présumer que ce même plan a été suivi pour les autres planètes qui circulent dans l'espace. Or, pour être logique, quoiqu'on le soit rarement, on sera forcé d'accorder la pensée au règne végétal à moins qu'on ne veuille être en contradiction avec soi-même. » (P. 45.)

Ainsi donc, de ce que les œufs de poisson ressemblent aux graines des plantes, il résulte que la création est sortie d'un œuf, que dans toutes les planètes il en est de même, et que les plantes pensent! Très-bien! je n'y vois pas d'inconvénient. Cependant, j'avoue que la théorie de M. Machado me ferait plutôt douter de l'intelligence humaine, et n'accorder la pensée à aucun des deux règnes. L'un me paraît aussi probable que l'autre. C'est, du reste, une simple observation que je présente.

L'illustre chevalier donne, à l'appui de sa théorie, le dessin de deux insectes: la *manthe-feuille de Java* et le *spectre soldat* des Indes orientales; deux hémiptères qui ressemblent singulièrement, l'un à une branche d'arbuste, l'autre à une feuille. Il conclut de cette ressemblance que les plantes sont douées de pensée. Voici son raisonnement: « Ces insectes sont susceptibles d'aimer, et, pour aimer, la pensée est nécessaire (c'est une question): il faut une idée fixe. Cette idée fixe est inhérente à tous les êtres animés, la création étant basée sur l'amour. » (P. 44.) Très-bien! Mais d'abord, il me semble que l'auteur confond ici l'instinct de reproduction avec l'amour, et ensuite il nous parle d'insectes et conclut plantes, confondant la vie végétative, animale et intellectuelle en une seule et même vie. Cependant là ne s'arrête pas son argumentation: « Le végétal naît, vit et meurt tout comme l'animal, » nous dit-il page 51. A cela je n'ai rien à répondre, car je le crois comme lui.

Pour M. Machado il n'y a pas grande différence entre l'homme et l'animal, si ce n'est toutefois que ce dernier n'est pas poète, et il se demande est-ce un bien ou un mal? C'est

un problème à résoudre. Mais il ne saurait être embarrassé pour si peu, car il a réponse à tout : « Juvénal est mort dans l'exil, etc. » suit une énumération de quarante poètes, tous plus malheureux les uns que les autres. Pour moi j'ai vu des animaux fort malheureux, notamment un âne que son maître rouait de coups ; il est vrai que je le soupçonne d'avoir été quelque peu poète, car je l'ai souvent surpris en contemplation devant un chardon dont il semblait admirer la fleur ; peut-être lui adressait-il des vers ! Dès lors, tout s'explique, il n'avait que ce qu'il méritait ; mais alors que devient la thèse de M. Machado, que les animaux ne sont pas poètes ? Ma foi, c'est son affaire et non la mienne, ma logique ne va pas jusque-là.

Dans un autre passage il va beaucoup plus loin : « Les salons présentent aussi leurs conventions : le mothermaphrodite y est inter-dit, quoiqu'un mollusque, l'huître, soit servi tous les jours sur nos tables, et qu'il soit dévoré tout vivant par nos antropophages civilisés. » (P. 61). Anthropophage !... anthropophage vous-même, M. Machado ! Civilisé, je le veux bien, mais huître, non ! Franchement, comment l'entendez-vous ? Est-ce vous qui êtes une huître, ou bien l'huître est-elle *homme* ? Car enfin il résulte de votre phrase qu'une huître et vous, vous ne faites qu'un. — Moi je n'expliquerai pas ce mystère ; que l'auteur se tire de ce dilemme comme il pourra, je m'en lave les mains.

Le lecteur s'étonnera moins, quand il saura que M. Machado classe l'homme parmi les monstruosité. « Les savants, dit-il, ont fait des lois de monstruosité, mais quand il s'agit d'appliquer les mêmes lois à l'homme ils gardent le silence, et il est bon que (l'homme) sache que lui-même, faisant partie de la famille des mammifères, devrait être regardé comme une monstruosité. (Pourquoi pas ? il y a des gens qui en seraient flattés) Car, toutes les fois qu'il y a déviation du type ordinaire de conformation générale, on est classé dans la catégorie des monstruosité ; d'où il résulte que ce principe doit être appliqué aux animaux mammifères, y compris l'homme, puisque sur soixante dix sept ordres d'animaux dont se compose le règne animal, il y a seulement huit ordres de vivipares et soixante-neuf ovipares. Or, etc., etc. » (P. 34). D'où il résulte que l'homme est un monstre, — et voilà pourquoi votre fille est muette !

Comme on le voit, M. Machado a des prétentions scientifiques et philosophiques. Quant à son style, une seule phrase mettra le lecteur à même de s'en rendre compte. Il s'agit de la rose verte : « Elle n'est pas tout à fait verte : sur les épines et sur le bouton, on distingue la couleur rose, regardée, à juste titre, comme celle de la MÈRE DES AMOURS (*sic*). Vénus, en transmettant sa couleur sur les

épines et les boutons, n'a donc pas entièrement abandonné son enfant. » (P. 37). Charmant ! délicieux ! Oh ! M. Prudhomme, la jolie phrase !

Ce qu'il y a de caractéristique dans cet ouvrage, c'est la singularité, la bizarrerie de logique de l'auteur : il pose des prémisses et conclut d'une façon toute inattendue. Il nous dit volontiers que puisque le jour éclaire la nature, les boucs doivent avoir des cornes. En effet, de toute sa théorie il résulte que l'oiseau est le chef-d'œuvre de la nature. Moi, j'aime mieux le syllogisme de l'école : « Les apôtres étaient douze, — Pierre et Paul étaient apôtres, — donc Pierre et Paul étaient douze. » S'il m'est permis de conclure aussi, je dirai que M. Machado, et cela en m'appuyant sur ses propres propositions, est un philosophe matérialiste, regardant l'huître comme son semblable, la plante comme son égale, et, n'était la différence de dialecte qui les empêche de s'entendre, tout disposé à converser avec un artichaut ou une laitue. N'ayant, du reste, qu'une piètre estime pour Cuvier dont il nie le génie, et se considérant lui-même comme un monstre, ce philosophe, qui a inventé une logique à son usage, place son idéal dans le perroquet.

Au physique, c'est un homme plutôt grand que petit, les cheveux blancs, l'œil encore vif, de grandes oreilles et des pieds microscopiques, ou un nez monstrueux ; car il a les pieds juste de la grandeur du nez ; j'ai mesuré ! Toutes ces indications, je les emprunte à une planche qui orne son livre, et dans laquelle il est représenté debout au milieu d'un salon tapissé de vert, entre un perroquet et une tortue, et recevant la visite de S. A. R. le duc d'Oporto.

« Parvenu, dit-il, à un âge très-avancé, presque aveugle, on ne peut guère ajourner son travail, et il faut profiter de ce qu'on jouit encore un peu (c'est lui qui a souligné un peu) de ses facultés intellectuelles, chose assez rare, puisque généralement l'imbécillité semble être l'apanage de la triste vieillesse. » Ce que c'est que d'être philosophe !

M. Machado a dû dépenser beaucoup d'argent pour éditer son œuvre. Je mets en fait que sa théorie des ressemblances lui a coûté une vingtaine de mille francs au moins. Et malheureusement, tout en reconnaissant l'importance capitale de cet ouvrage, je doute qu'il trouve un grand nombre de lecteurs. Le public ne sera pas à la hauteur des éblouissantes révélations qu'il renferme ; un petit nombre d'élus seuls peut comprendre et admirer le maître.

Du reste, M. Machado a été récompensé de son labeur. Le 12 juillet 1855, il a reçu l'illustre visite de S. A. R. le duc d'Oporto, jeune et moderne Mécène, accompagné de S. Ex. le vicomte de Carreira.

Kant, je crois, disait qu'il n'avait qu'un seul disciple qui le comprit, et que même il n'était pas bien certain d'en avoir été compris. M. Machado, plus heureux que Kant, en a deux. Si

j'ai bonne mémoire, un certain M. Rœtgen lui a adressé des vers à l'occasion du quatre-vingt-troisième anniversaire de sa naissance : c'était, je crois, le 26 mai 1857, et il y déclarait que : *Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre !* Un autre adepte de l'illustre chevalier Gama da Machado, c'est M. H. de Saint-Anthoine, comte de Fleury ; celui-ci, poète comme M. Rœtgen, a fait des vers à la louange de l'auteur de la *Théorie des ressemblances*. Le poème de M. Saint-Anthoine de Fleury est intitulé : FONTENELLE, VOLTAIRE et MACHADO, et il se termine par ces vers :

O vous, cher Machado, philosophe comme eux,
Qui rénez sur la Seine et rénez sur le Tage,
Vous avez comme eux le même âge,
Et le talent de tous les deux !

Je ne puis qu'applaudir à ces deux appréciations.

EDMOND REIMS.

ACTUALITÉS

LA VILLA PALLAVICINI

Souvenirs artistiques de la Campagne d'Italie.

II



La villa est située à mi-côte, appuyée sur la colline, en face de la mer, sur une vaste terrasse d'où l'on descend dans les serres et le jardin fruitier.

Je ne dirai rien de l'habitation. Tous les palais de second ordre de Gênes se ressemblent. Plafonds et murs peints à fresque plus ou moins heureusement, mosaïques, parquets, tout se retrouve partout. Seulement à la villa Pallavicini, il n'y a point de tableaux, et, somme toute, la moindre maison de campagne un peu élégante est préférable. Le marbre y abonde, il est vrai, et on ne parle jamais de Gênes sans vanter ses palais de marbre. Je ne trouve pas pour moi, sauf deux ou trois exceptions, ce qu'ont de si beau ces palais. Des maisons tristes, d'une architecture nulle, sans style, sans caractère, devront-elles être jugées belles par cela seul qu'elles sont en marbre ? Cela ne prouve qu'une chose à mon sens : c'est qu'à Gênes la pierre est plus chère que le marbre. Il n'y a pas là si grand sujet d'admiration. Quand les maisons ne sont pas en marbre, elles sont construites en petits galets noirâtres, recouverts d'un enduit sur lequel sont peints toutes sortes d'ornements, des statues, de fausses fenêtres avec des personnages qui regardent dans la rue.

Mais revenons à la villa Pallavicini. Nous nous hâtâmes de parcourir les salons. Ce que nous voulions voir, c'était le jardin ; et puisque nous n'avions trouvé aucun objet d'art dans

BIOGRAPHIE — M^{me} ROSATI



M^{me} ROSATI (Caroline) est née à Bologne le 14 décembre 1827. A peine âgée de neuf ans, elle débuta à Florence dans un ballet mythologique où elle figura l'Amour enfant. A quinze ans, c'est-à-dire en 1842, elle excitait l'enthousiasme des Vénitiens. Elle parcourut ensuite toutes les scènes de l'Italie, et après avoir obtenu de véritables triomphes à Rome et à Turin, elle fut en-

gagée à la Scala de Milan, où elle joua, en 1854, le *Cardinoto* que Monticini avait composé pour elle. C'est à cette époque qu'elle se maria. Elle parut alors au théâtre San Carlo de Gênes, retourna à Milan, passa à Londres, où elle créa, en 1847, le rôle de Coralia dans le ballet composé par M. P. Tagliani. De retour en Italie, elle obtint de nouveaux succès à Turin et à Naples. Fixée à Paris depuis plusieurs années, M^{me} Ro-

sati s'y est fait une place parmi les danseuses les plus aimées du public, et le talent qu'elle a montré sur notre première scène a pleinement justifié la réputation qu'elle s'était acquise à l'étranger.

Les ballets dans lesquels M^{me} Rosati s'est particulièrement distinguée sont : *les Elfes*, écrits pour elle, *la Fonti*, *Jovita*, *le Corsaire*, *Esméralda*, *le Cheval de bronze*, *Paquita*, *Giselle* et *la Somnambule*.

E. V. B.

GALERIE DE LA VIE MODERNE



ROSATI

Dessiné et gravé par JANYER, d'après la photographie de MM. P. PETIT et TRINQUART

— S. OMBRE ET C. —

le palais, c'était là qu'ils devaient être. — Aussi, à la grande surprise du guide, notre visite dans l'intérieur fut-elle une véritable course.

Une fois dans le jardin, il faut toujours monter. Les allées sont bordées d'une foule d'arbres verts qui atteignent des proportions inconnues à nous autres Parisiens. Des arbres superbes, — chênes verts, chênes lièges, tulipiers, magnoliers énormes, tous d'une végétation vigoureuse, — des arbres venus de tous les coins du monde, vous protègent de leur ombre. A chaque pas, des sources qui tombent de cascade en cascade du haut de la colline. De distance en distance, des abris, sous forme de cabanes champêtres, de kiosques, de pavillons. Le guide a soin de vous faire remarquer que tantôt ces abris sont en bois, tantôt en fer, tantôt en briques.

A mesure que nous montions, l'horizon s'élargissait. La mer, la ville au loin, les collines environnantes formaient un magnifique panorama. Mais nous ne voyions point ces objets d'art tant vantés. Il est vrai que le jardin est immense et que les guides doivent commencer par les choses les moins intéressantes pour ménager l'admiration des visiteurs.

En tournant une allée, nous voyons à quelque distance la colline brusquement coupée à pic sur une grande hauteur. Le guide nous explique que le propriétaire avait fait couper ainsi la colline pour y ménager une plate-forme, et que c'est un travail qui a coûté beaucoup d'argent. Je le crois sans peine. Nous arrivons à la plate-forme : c'est un espace de 50 à 60 mètres de longueur, à peu près carré, entouré d'arbres et appuyé au flanc coupé de la montagne, qui peut avoir de 60 à 80 pieds. Dans un coin de la plate-forme se trouve une balançoire ; mais au milieu de ce grand espace, nous voyons un objet de dimensions assez fortes, dont nous ne pouvons apprécier la forme, attendu qu'il est recouvert d'une toile.

Enfin, dis-je au colonel, voici quelque objet d'art précieux et intéressant, quelque groupe, quelque statue que l'on abrite avec raison contre les mauvais temps. Je crois que nous allons être récompensés de notre ascension. Nous approchons ; un homme est là, gardien vigilant. Sur un signe du guide, il enlève avec précaution la toile mystérieuse. Prêts à admirer, nous attendions avec la curiosité la plus vive. L'objet est là devant nos yeux : nous restons stupéfaits.

Ce sont des chevaux de bois, oui, de vrais chevaux de bois comme ceux de nos Champs-Élysées. Rien n'y manque.

Le guide nous offre de nous livrer à cette innocente distraction. Nous faisons signe que non, n'ayant pas la force de parler. Le coup était dur. Ainsi donc une montagne coupée en deux, peut-être un an de travail, tout cela à prix d'argent, pour des chevaux de bois. Nous nous regardions d'un air piteux. Jamais, en effet, montagne n'avait accouché d'une pareille souris.

Nous quittons la plate-forme, où le gardien recouvre précieusement l'objet confié à sa garde, et nous continuons à monter, un peu déconcertés, nous arrêtant de temps à autre pour nous essuyer le front. La chaleur était intense, le soleil dévorant.

A l'une des cabanes où nous nous étions assis un instant avant de poursuivre notre route, vers une tour qui domine toute la propriété, nous avons en face de nous, à environ 400 pas, sur une autre colline, une petite maison de jardinier, imitant tant bien que mal un château fort avec ses créneaux. Le guide nous

dit qu'autrefois il s'était livré à cet endroit une grande bataille. — Quand ? lui demandai-je. — Oh ! il y a longtemps.

Notre imagination se mit à travailler. Était-ce contre les Pisans ? Était-ce dans ces continuelles disputes des Génois avec leurs voisins, ou bien avec l'empereur d'Allemagne, avec Charles d'Anjou, dans les guerres intestines des Doria et des Spinola, des Guelfes et des Gibelins ?

Était-ce à l'époque où, après la retraite de Boccanegra, un comte Pallavicino gouvernait Gènes au nom des Visconti ?

Où, plus récemment encore, lors du massacre des Français, et quand les Génois, profitant de l'absence du maréchal de Boucaut, nommèrent le marquis de Montferrat capitaine de la république ? Était-ce sous Charles VIII, sous Louis XII ? Quel fait s'était donc passé là ? Quelle grande bataille ? Il y avait longtemps disait le guide, mais cela était bien vague. On s'était battu tant de fois à Gènes ! Il n'y avait pas un siècle où son territoire n'eût été plusieurs fois le théâtre de guerres, depuis François I^{er} jusqu'à nos jours. Evidemment le guide allait nous éclairer.

— Entre qui cette bataille ? finîmes-nous par lui demander.

— Entre cette tour et ce château fort.

— Ce château fort et cette tour ? finîmes-nous en regardant ces deux joujoux.

— Si signori. Ma, non è vero ; e una immaginazione del padrone. — (Mais ce n'est pas vrai, c'est une imagination du patron) »

La plaisanterie était un peu forte.

En approchant de la tour, le long des allées, dans les taillis, à droite, à gauche, étaient épars une foule de débris : statues brisées, blocs de marbre, chapiteaux sans fûts. — Pourquoi tout cela ?

— Oh ! signori, ce sont les ruines de la bataille.

— Ah ! oui, la fameuse bataille entre la tour et le château fort. Bien, bien.

— Ma, non è vero.

Voici la tour. Toute parfumée par les chèvrefeuilles et les jasmins qui l'entourent, cette terrible tour, haute d'une trentaine de pieds, est protégée par un fossé d'un mètre. On entre, par un pont-levis, dans une petite salle entourée de petits cabinets, dont l'un est une chapelle, un autre une salle d'armes. J'entrai dans la salle d'armes, où l'on ne peut pas tenir deux. Trois armures y étaient accrochées. Je voulus les examiner. Je demandai au guide si ces armures avaient appartenu à quelques ancêtres de la famille. A ce titre elles pouvaient être fort intéressantes. Non, dit-il, ce sont les armures des soldats qui ont défendu la tour. — Ma non è vero !

Toujours la bataille !

Nous sortîmes. On monte à la tour par un petit escalier qui tourne en dehors. L'escalier était descellé, la tour avait des pierres éclatées. Devenus prudents, nous nous gardions bien d'interroger le guide. Le colonel et moi, nous savions trop quelle réponse nous aurions reçue : — les ruines de la bataille !

Arrivés sur la terrasse, nous oubliâmes les chevaux de bois, la bataille et ses ruines, les armures et le château fort, tant le spectacle qui s'étendait sous nos yeux était merveilleux. Tout Gènes s'étalait au loin avec son amphithéâtre de maisons de toutes couleurs, ses montagnes vertes parsemées de villas, ses môles détachant leurs tours blanches sur la mer d'un bleu à désespérer les peintres, le ciel éclatant de lumière, et au loin les voiles blanches et les longues fumées des bateaux à vapeur. C'était splendide. Nous restâmes longtemps à contempler ce magnifique tableau.

Il fallut cependant descendre et marcher encore au milieu des ruines de l'inévitable bataille.

Nous changeâmes de direction, et en sortant d'une allée d'arbres séculaires, allée touffue où nous respirions avec plaisir, nous vîmes près de nous un mausolée richement sculpté, fort grand, entouré de tombes plus ou moins ornées.

Cette pensée qui réunit là où ils ont vécu les restes des membres d'une famille, qui abrite leurs tombes sous ces mêmes arbres qu'ils ont vus grandir, qui met en contact les vivants avec les morts dans les mêmes endroits où se passe la vie des pères et des enfants ; cette pensée me toucha profondément.

— Quel est le membre de la famille qui est sous ce mausolée ? demanda le colonel.

— Ce n'est pas de la famille, signor. C'est la tombe du général qui est mort en prenant la tour, et les autres tombes sont celles des soldats qui sont morts dans la bataille.

Je fus anéanti, consterné. Le guide eut pitié de moi. — Ma, non è vero, signor. Ce n'est pas vrai. C'est une imagination de notre patron.

J'étais furieux ; je regardai le colonel. Il se tordait, les yeux pleins de larmes, étouffant, suffoqué par le rire. Ma colère disparut, et si j'ai jamais compris qu'on pût mourir de rire, ce fut en ce moment. Je me laissai tomber sur les pierres, perdant toute respiration. Enfin nous parvinmes à nous calmer un peu, et nous dîmes au guide, stupéfait, de continuer sa route.

— Ces messieurs veulent-ils voir le château fort ?

— Non, pour l'amour de Dieu, non ! Ces souvenirs sanglants nous font trop mal. On nous a parlé de grottes, allons les voir.

Après des détours nombreux dans les allées, parvenus à l'entrée des grottes, le guide alluma une petite bougie, et nous parcourons une suite de salles étroites, moitié factices, moitié naturelles, couvertes de stalactites. Dans l'intérieur nous montons sur une barque qui passe au milieu des piliers formés par les rochers et nous revenons au jour sur un large bassin où l'eau tombe en cascade, et d'où la vue est encore superbe. Après un tour de promenade où le batelier nous fait admirer un obélisque, imitation des monolithes égyptiens, dont la ligne désagréable vient faire assez mal au bord de l'eau, nous prenons pied.

Le guide nous reprend et, en passant près d'un petit berceau, nous invite à entrer. A peine entrés, nous sentons tomber sur nous une petite pluie fine. Nous regardons le ciel, il est pur. Nous sortons, un petit jet d'eau nous coupe les jambes, un autre nous vient dans la figure, un troisième dans le côté : c'est une suite de jets croisés. Le guide rit et nous montre cachés sous l'herbe et dans les branches, les tuyaux qu'un robinet ouvre et referme. En nous mettant à l'abri, il nous fait voir comment un malheureux engagé dans ces allées n'en peut sortir que complètement trempé. Ceci se trouve du reste partout en Italie.

Nous traversons un kiosque « turc et en fer », dit le guide. Soit. Nous passons un petit pont et sur une pelouse se trouve encore une balançoire. Nous ne nous laissons pas tenter par l'offre que nous fait le guide de nous y asseoir. Bi-n nous en prend. C'est encore un piège. Sous la balançoire se trouve un petit jet d'eau destiné à celui qui s'y assied. Si les spectateurs rient de la victime, de tous côtés une dizaine de jets perfides vient les assaillir, et pour s'enfuir ils n'ont d'autre passage que le pont, qui les inonde à son tour.

Là devait se terminer la série des objets d'art et de curiosité de la villa Pallavicini. Après

avoir, dans un dernier pavillon, signé nos noms sur le registre des visiteurs où les dernières signatures étaient celles-ci : J.-Napoléon Bonaparte, Emile Augier, Ferri Pisani, nous redescendîmes fatigués de cette marche de trois heures, brisés d'avoir tant ri et rié encore.

Nous visitons encore les serres et le jardin fruitier, où nous conduit un escalier monumental dont les marches, d'un seul morceau de marbre de Carrare, ont quinze pieds de long.

Là, pour l'amateur, que de fleurs, de plantes, d'arbustes de toutes sortes ! Les deux mondes s'y rencontrent. Mais quelque intérêt que pût nous offrir ce jardin, nous n'étions plus à même de rien apprécier. Nous étions tout étourdis. Nous nous fîmes cueillir quelques oranges, et après nous être fait place à la sortie par le même procédé que nous avions employé pour entrer, nous remontâmes en voiture, où nous faillîmes nous étrangler avec nos oranges en songeant à la bataille.

Somme toute, la villa Pallavicini mérite d'être vue pour ses arbres, ses fleurs, ses eaux, pour le magnifique spectacle que l'on a de la fameuse tour. C'est un des plus beaux jardins que j'aie jamais vus ; mais ne parlons ni des objets d'art, ni des curiosités qui s'y trouvent, si ce n'est pour regretter les sommes énormes qu'ils ont coûtées.

Le souvenir de cette visite restera longtemps dans ma mémoire, et quand, dans le cours de la campagne, le colonel et moi nous nous rencontrions nous ne pouvions nous empêcher de rire en nous disant : *Ma, non e vero!*

A. P. PICTOR.

THÉÂTRES

Gymnase : *Un Père prodigue*, comédie en cinq actes et en prose, par M. ALEXANDRE DUMAS fils.



ŒUVRE, le talent, et même la personne de M. Alexandre Dumas fils, ont vivement préoccupé cette semaine le théâtre et le monde, la ville et la cour, Paris et la province. L'heureux et habile auteur du *Demi-Monde*, de la *Dame aux Camélias* et d'un *Père prodigue* a été le lion de la semaine. La curiosité publique qui le connaît peu, — car, en homme qui sait son monde, et dont le tact exquis ne se trompe presque jamais, M. Dumas fils a soin de ne se prodiguer point, — s'en est occupée, préoccupée, inquiétée, et les chroniqueurs aux abois ont été obligés de fournir à « monseigneur tout le monde » les renseignements exigés. On ne se contentait pas de savoir ce qu'il produit, on a voulu savoir ce qu'il est : le nouveau triomphateur du Gymnase n'a, du reste, rien à perdre à cette curiosité bienveillante, car il est de ceux que la biographie peut regarder dans les deux yeux sans les leur faire baisser.

Deux mots suffiraient pour résumer cette vie, courte encore, et qui cependant paraît longue tant elle est déjà remplie ; ces deux mots, ce sont : persévérance et travail.

M. Alexandre Dumas fils est un des hommes de ce temps qui savent le mieux s'emparer d'une idée, la retourner sous toutes ses faces, la pénétrer d'un regard clair et juste, et la presser vigoureusement jusqu'à ce qu'elle ait rendu entre ses mains tout ce qu'elle contient.

On le sait : aussi Paris compte avec lui, et chacune de ses pièces est un événement.

On pouvait s'en apercevoir l'autre jour, au

premier coup d'œil jeté sur cette splendide salle du Gymnase, où se pressaient les échantillons les plus brillants de tous les mondes. Dans la loge impériale, la grande-duchesse Marie de Russie, goût éclairé, vaste intelligence, accompagnée de son fils le duc de Leuchtenberg ; et partout, dans la salle, dans les loges, aux galeries, aux balcons, à l'amphithéâtre, toutes les célébrités de la presse, des arts, de la finance, du vrai monde et du faux.

La pièce d'un *Père prodigue* est une des compositions les plus sérieuses et les plus attachantes de son auteur. Elle a à peu près les mêmes qualités que la critique a déjà notées dans les drames qui la précédèrent. Les sensations que l'on éprouve à la lecture comme à la représentation des œuvres de M. Dumas fils sont, si j'ose dire, des sensations d'un ordre particulier ; elles ne viennent ni de la sympathie, ni de l'émotion, ni de l'intérêt. Elles n'en demandent peut-être que plus d'attention de la part de celui qui veut les juger. Des caractères très-logiquement déduits, des vices soigneusement étudiés, fouillés jusque dans leurs plus minutieux détails, et peints avec une sorte de complaisance amoureuse ; ajoutez-y je ne sais quelle surexcitation nerveuse produite par une tension continuelle de l'esprit pour saisir tant d'esprit, et vous aurez une idée de ce ragout d'un piquant tout particulier et qui plaît si fort aux Athéniens de Paris, bien que le sel qui l'assaisonne soit moins du sel attique que du sel gaulois.

Le sujet du *Père prodigue* est tout à fait digne de la comédie ; il peut fournir en riant une leçon de morale et il contient un enseignement. Cet enseignement, que le spectateur pourrait en tirer tout seul, le principal personnage de la pièce prend soin de nous le donner lui-même dans une de ses dernières répliques :

— Si tu as un fils, aime-le comme je t'ai aimé mais ne l'élève pas comme je t'ai élevé.

Il n'a point fallu moins que l'étrange et vraiment regrettable relâchement des mœurs modernes pour rendre possible et vraisemblable un pareil sujet.

Ce n'est qu'après toute une série de révolutions qui ont sapé la famille, détruit la dignité chez les pères et le respect chez les fils que l'on a pu arriver à cette égalité de relations, à cette camaraderie maléante et fâcheuse qui est comme le fond même de la pièce : pièce attrayante s'il en fut, où nous entendrons plaider avec autant d'habileté que d'esprit, le pour et le contre, des thèses les plus délicates et les plus hardies.

Le comte de la Rivonnière et son fils André, nos deux personnages principaux, n'ont point de secrets l'un pour l'autre : ils vivent sur le pied d'une intimité parfaite, d'une confiance mutuelle et absolue. Ce ne sont pas un père et un fils, ce sont deux amis, deux camarades. L'auteur les a doués l'un et l'autre de toutes les qualités qui charment et qui séduisent ; il est évident qu'ils ont eu une fée pour marraine. Beauté, élégance personnelle, haute naissance, don de la fortune, grâce de l'esprit, ils ont tout pour eux.

Veuf après deux ans de mariage, le comte de la Rivonnière s'est vu tout jeune à la tête de 300,000 livres de rente, et chargé d'un fils encore au berceau, embarrassé de sa jeunesse, de sa fortune et de sa liberté, il s'est jeté dans tous les plaisirs de la vie élégante : il a vécu, puisqu'on appelle cela vivre ! Mais, au milieu de tous les périls d'une telle existence, il a su du moins conserver intacts son goût, ses manières et son honneur. Homme du monde, il est resté dans le monde, et il n'a vu que les hommes et que les femmes de son rang. C'est

peut-être cela qui lui permit de garder si longtemps les qualités charmantes de sa jeunesse. Son fils grandissait près de lui, son ami, son confident, bien plus, et c'était trop, son compagnon de plaisir. Le comte de la Rivonnière avait été élevé à la campagne, durement, sévèrement ; il avait souffert à cette rude école, qui, du reste, ne lui a pas, comme on voit, trop profité, et il a voulu donner à son fils une autre éducation, une autre jeunesse.

Le premier acte nous ouvre l'hôtel de la Rivonnière où nous rencontrons le fils du prodigue, M. André de la Rivonnière, jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, correct et froid, honnête et raisonnable, sans vices et sans vertu, assez peu sympathique, et qui, né dans une autre fortune, eût pu faire un notaire parfait.

M. le comte de la Rivonnière est absent : la maison est livrée au pillage ; jamais ménage de garçon ne fut plus mal tenu. Une femme voilée de noir, et à qui on laisse faire antichambre, est congédiée durement ; c'est cependant une ancienne maîtresse : mais avec les messieurs de cette école-là, la femme qu'on a aimée et qu'on n'aime plus n'a pas la valeur d'un zeste d'orange. Le vicomte a fermé sa porte ; mais les mauvais maîtres ont toujours de mauvais serviteurs, et malgré ses défenses répétées, on laisse entrer chez lui une espèce de mendiant en redingote de drap fin qui répond au nom de Tournas, et qui, avant même d'avoir tiré sa révérence, demande à lui emprunter 15 louis : l'emprunt est la grande ressource de ce monsieur, que je nommerais le roi des drôles, si le titre n'avait été donné déjà. Quelques instants après arrive une certaine Albertine, dont la profession est d'aller déjeuner chez les garçons. Elle n'est plus jeune, et l'on dit qu'elle n'a jamais été belle. Mais elle est méchante et elle a du vice. C'est assez pour ces messieurs et pour ces dames.

En attendant André, qui ne revient point, les dignes personnages se toisent et déjeunent.

Le comte arrive pendant qu'ils sont à table. et en sa qualité de galant sur le retour, qui n'a plus trop le droit d'être difficile, il est ravi de voir la dame installée chez son fils ; il la salue comme on saluait jadis à Versailles, et la traite comme une duchesse.

Albertine, que les gandins n'ont pas gâtée, se demande si c'est bien à elle qu'on en a, et, toute ravie de pouvoir faire parade d'un homme vraiment comme il faut, elle accepte le rendez-vous qu'on lui donne à Dieppe. Tournas et Albertine partis laissent à peine le champ libre qu'André revient ; il souhaite à son père une cordiale bienvenue, et commence avec lui une vive et longue causerie, où, après maintes plaisanteries, mille échappées vers des sujets scabreux et frivoles, on en arrive à parler raison. La raison semble triste aux gens qui n'en n'ont pas l'habitude. Aussi quand André fait à son père cette révélation terrible : Nous sommes ruinés ! le comte se défend mal d'un mouvement de surprise. Pourtant, lecteur sensible, ne prends point trop vite souci de ces aimables personnages : il y a plusieurs façons d'être ruiné, et le comte et le vicomte de la Rivonnière possèdent à eux deux quatre-vingt mille livres de rente, qui leur permettront encore de faire assez bonne figure dans le monde. On vendra la meute, on n'aura plus que quatre chevaux... et je ne sais combien de maîtresses.

— Tu devrais te marier, dit André à son père ; aussi bien, voici madame Godefroid, honnête veuve de soixante mille livres de

rentes et d'un peu moins d'années; elle ferait ton affaire à merveille.

— Eh bien ! épouse-la, toi ! répond ce père aussi incorrigible que prodigue.

Ce n'est pas que le comte de la Rivonnière soit par nature ou par caractère hostile au mariage. Il a été marié, il y a quelques vingt ans, à une femme qui l'a rendu heureux, la mère d'André.

Il recommencerait bien l'épreuve; mais, aux cinquante hivers de madame Godefroid, il a le bon goût périlleux de préférer les dix-huit printemps de mademoiselle Hélène de Brignac. Or, il se trouve que cette Hélène, jeune et charmante créature élevée près d'André, est secrètement aimée par lui. Le comte de la Rivonnière surprend cet amour, et, avec la grâce chevaleresque qu'il apporte à toute chose, au moment où il allait parler pour lui, c'est pour son fils qu'il parle; c'est pour son fils qu'il demande la main de mademoiselle de Brignac. Le rideau du deuxième acte tombe sur ce mariage heureux, et ces deux actes forment à eux seuls une petite comédie vive, gaie, spirituelle et toute charmante.

Le troisième acte nous ramène à Paris, et s'ouvre par une jolie scène de coquetterie conjugale et de jalousie rétrospective, délicatement menée, entre André et sa femme, qui l'interroge sur sa jeunesse et ses amours passés. Le père arrive sur la pointe du pied, et se mêlant à l'idylle amoureuse, reçoit le baiser que sa bru destinait à son fils. Il y a en tout bien et tout honneur un adorable ménage à trois dans l'hôtel de la Rivonnière: la jeune femme est aimée par son beau-père presque autant que par son mari. C'est le comte qui la mène dans le monde, au bal, au bois, à la comédie; c'est de lui qu'elle reçoit le bracelet à la mode, le bijou en vogue et le bouquet de fleurs nouvelles. Tout irait pour le mieux s'il n'y avait point autour des vies les plus heureuses ce fatal ennemi de tous les bonheurs que l'on appelle la calomnie; la calomnie siffle autour de nos héros: elle assombrit la comédie et la fait tourner au drame. Le premier coupable, c'est ce M. de Tournas de notre premier acte; il s'en va répandre ce bruit sinistre dans la famille: on donne aux assiduités de M. de la Rivonnière près de sa belle-fille une interprétation odieuse. A ces insinuations, l'orgueil du gentilhomme se révolte; mais que faire? Il est trop tard pour écraser la vipère quand elle a piqué. Cependant tout n'est pas encore perdu: un Tournas ne fait pas le monde. M. de la Rivonnière interroge Mme Godefroid, qui est l'honnêteté, la franchise et la bienveillance mêmes; Mme Godefroid, tout en proclamant leur injustice, reconnaît l'existence de ces bruits perfides.

Le malheureux père n'a plus qu'une épreuve à tenter: c'est maintenant le cœur de son fils qu'il interrogera.

— André, je voudrais aller en Italie?

— Eh bien, bon voyage! répond le fils avec une sécheresse de cœur qui navre son père... et le public.

Cependant ce n'est pas le comte qui part, c'est le jeune ménage. Pendant le quatrième acte presque tout entier, le comte est livré à lui-même, et il a l'idée malheureuse entre toutes d'aller chercher des consolations chez Mlle Albertine.

Cette figure de la courtisane éhontée, cynique, brutale, avide, a été mise en scène par M. Dumas avec une liberté et une hardiesse extrêmes, et l'auteur a prouvé une fois de plus qu'avec du talent et une audace heureuse, on pouvait tout imposer au public.

Albertine, devenue la maîtresse du vieux prodigue, s'installe dans sa maison comme

dans un comptoir, et elle installe avec elle ses turpitudes et ses vices sordides. C'en est fait pour jamais de la grande vie élégante et dorée, nous en sommes à présent au miroton des vieilles lorettes.

Lorsqu'André revient et qu'il trouve Albertine établie dans cette maison où naguère vivait sa femme, honnête et chaste, il éclate en reproches amers contre son père, et nous assistons à une scène toute remplie d'émotions poignantes. C'était bien la peine de s'aimer tant pour en arriver à se respecter si peu! L'air bonheur le dénouement sauve tout, et après qu'Albertine, qui présente à André un mémoire de tapissier, d'apothicaire ou d'architecte — au choix — a été soldée et chassée, après surtout que le vieux père, par un retour aux élans chevaleresques de sa jeunesse, s'est battu à la place de son fils avec le mari d'une des maîtresses de celui-ci, il y a entre eux une réconciliation touchante, et dont l'effusion a transporté le parterre jusqu'à l'enthousiasme.

Quelle est la valeur et quelle est la portée morale de l'œuvre nouvelle de M. Alexandre Dumas fils? Il serait assez difficile de le dire, puisque de ses deux héros, celui qui a été élevé sévèrement devient un prodigue, tandis que celui dont l'éducation a été livrée à toutes les chances du plus mauvais hasard, devient au contraire un homme rangé. La pièce de M. Dumas n'est donc à tout prendre qu'une pièce épisodique très-bien faite; pas plus que le *Fils naturel*, qui ne prouvait rien non plus, elle n'est qu'une thèse sociale. Il n'y a dans la pièce qu'un personnage irréprochable: c'est un certain M. de Prailles, honnête gentilhomme, qui vit noblement; il aime sa femme, et se conduit avec elle en *chevalier français*; ce qui ne l'empêche pas d'être... content et battu, car il se fait donner un coup d'épée par dessus le marché.

M. Dumas a fait preuve dans cette pièce, à un degré élevé, des qualités qui distinguent ses productions précédentes. Son style est clair et bref, son esprit sec et pétillant; il tranche et il brille comme le diamant et comme le verre; il étonne plus qu'il ne charme, et on l'admire plus qu'on ne l'aime. Il compose un drame comme Labourdonnaye jouait une partie d'échecs. Quelle que soit l'apparente simplicité de la fable, elle a été longuement méditée, agencée, combinée; tout est pesé, cherché et trouvé par une raison chez laquelle la subtilité n'exclut point la force. Il paraît se livrer, et il se garde; il ose, mais il calcule. C'est le géomètre du théâtre moderne. Que lui manque-t-il pour être un auteur dramatique complet? presque rien: un cœur qui batte, quand il écrit. Le sien est réglé comme une montre marine... littérairement parlant, bien entendu.

L'exécution d'un *Père prodigue* a été des plus brillantes. Lafont y a retrouvé l'élégance et la verve de ses plus beaux jours.

Maintenant, lecteurs, je ne veux point vous prendre en traître: soyez donc prévenus que la semaine prochaine, à pareil jour, nous attellerons quatre chevaux à une berline de famille pour aller ensemble au théâtre Saint-Marcel entendre la pièce de M. Paulin Niboyet, l'ancien Fortunio du Nord, et le chroniqueur du *Messenger de Paris*. C'est l'Amour qui tiendra les rênes.

SOPHROVYME D'ORREC.

LE PALAIS MODERNE



ARRIVE de Tours, où j'ai suivi l'affaire de la dame Lemoine et de sa fille, avec une attention que comportait certainement la gravité du débat engagé devant le

jury. Je dois vous dire que j'avais un peu pressenti le résultat de ce procès, et que la principale accusée m'inspirait un intérêt médiocre. J'étais arrivé à Tours dans une disposition d'esprit qui ne lui était pas favorable, et je dois dire que c'était moins la faute de cette accusée, que celle des publications que certains journaux ont cru devoir faire avant l'ouverture des débats.

Ces publications m'avaient bien un peu indigné; j'avais bien constaté le mauvais effet qu'elles avaient produit sur toutes les consciences honnêtes; mais, malgré moi, elles avaient laissé dans mon esprit des traces fâcheuses, et je n'aurais pas voulu, après les avoir lues, être appelé à faire partie du jury de jugement.

Où donc, me demandais-je, peut être l'utilité de ces révélations anticipées sur un débat qui n'est pas ouvert? Je m'informais si de semblables procédés n'étaient pas interdits par la loi, et j'apprenais avec étonnement qu'une circulaire du garde des sceaux avait défendu, sous le dernier règne, la publication des actes d'accusation avant l'ouverture des débats. Alors pourquoi ne pas faire exécuter cette circulaire?

Mais, disent les journaux, nous la respectons, nous ne publions pas l'acte d'accusation. C'est juste; ils publient quelque chose de plus dangereux. Le commis-voyageur du journal se rend quelques jours avant l'audience dans la ville où les accusés seront jugés; il rassemble tous les bruits, tous les commérages qui circulent dans la localité, il recueille tout cela dans un article qui n'a pas la garantie d'un acte rédigé par un magistrat, et il imprime, sans droit et au mépris de toute convenance, que Mme Lemoine a le caractère caustique, rabelaisien; qu'elle n'a pas d'amis, que sa piété est tiède, qu'elle n'allait pas à l'église, bien que l'église fût à sa porte, et mille autres diffamations dont on aurait parfaitement le droit de lui demander compte. Avant tout débat, Fétis est appelé « drôle. » Il est hué, conspué à l'avance et les injures qui lui sont ainsi adressées auront été lues pas le jury avant que le témoin comparaisse pour déposer devant lui.

Encore une fois, pourquoi ces publications? pourquoi ne pas attendre un jour de plus et ne pas laisser la justice commencer paisiblement son œuvre?

A cela on m'a répondu que le public est friand de scandale et d'indiscrétion; qu'il veut être amusé et que c'est là la seule cause de ces publications inconvenantes et contraires à la loi. A la bonne heure! je comprends maintenant pourquoi on le fait; mais alors que l'homme qui, sous prétexte de faire de la couleur, viole ainsi le respect dû aux accusés et aux circulaires des gardes des sceaux, mette son caquet à plumes en taillant ses crayons, et le public sera averti qu'il ne fait qu'une parade, et que son article n'est qu'un boniment pour son journal.

Mme Lemoine, qui avait à se reprocher la mauvaise direction qu'elle a laissée prendre aux penchants de sa fille Angéline, a eu le tort de recourir au crime pour sauver l'honneur que cette fille vicieuse avait volontairement perdu. Dissimuler la grossesse de sa fille, c'était bien; mais tuer l'enfant et le brûler ensuite, c'était trop: le dévouement d'une mère ne doit pas aller jusqu'au crime.

Le jury a acquitté la fille Angéline; ce résultat était prévu. La loi ne la frappera pas, mais si elle a dans le cœur quelques bons sentiments, elle sera éternellement punie en songeant que c'est elle qui a conduit sa mère où elle est.

Le jury a tenu compte à Mme Lemoine du motif qui lui a inspiré le crime dont elle s'est rendue coupable. Les circonstances atténuantes ont été données au dévouement maternel, et la Cour a puni de vingt années de travaux forcés, le crime auquel ce dévouement l'a conduite.

FERRIN DANDIN.

Le Rédacteur en chef, Gérant: ERNEST LACAN.

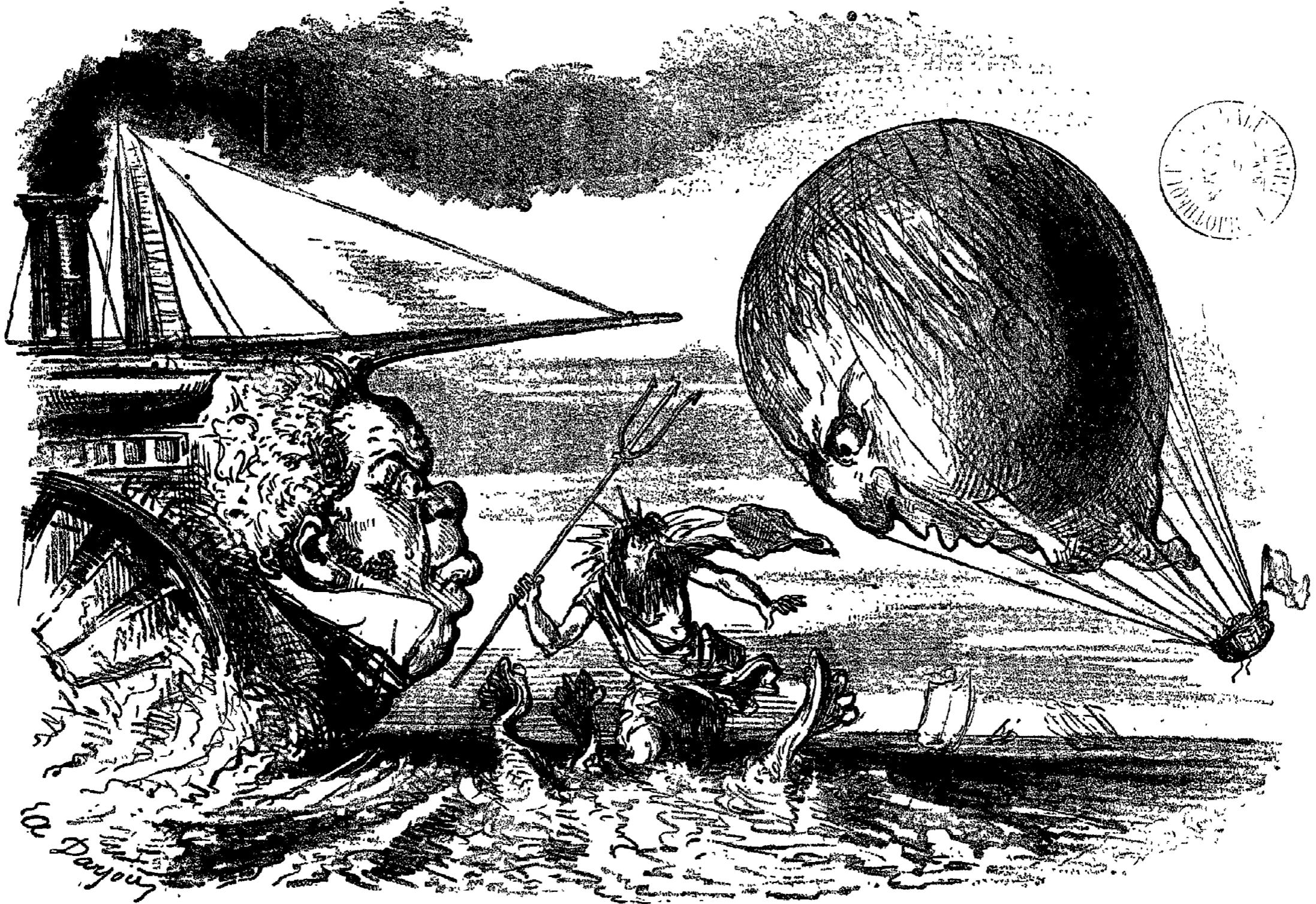
GALERIE DROLATIQUE DE LA VIE MODERNE

Le *Great-Eastern* et le *City-of-New-York*.

15 Décembre 1853.

— 40 —

La Va Ecrite.



JOHN-BULL-LEVIATHAN-DES-MERS

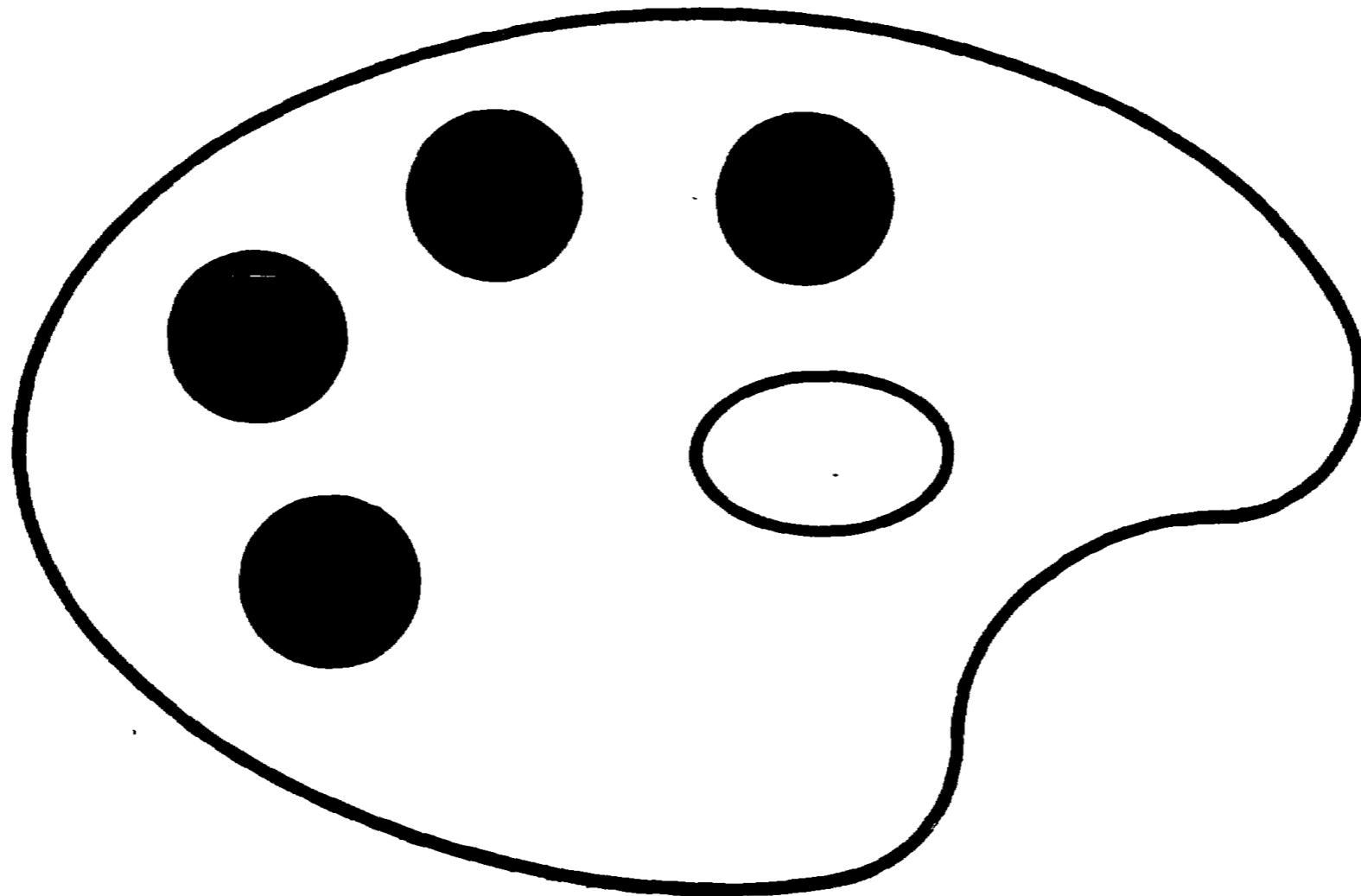


et

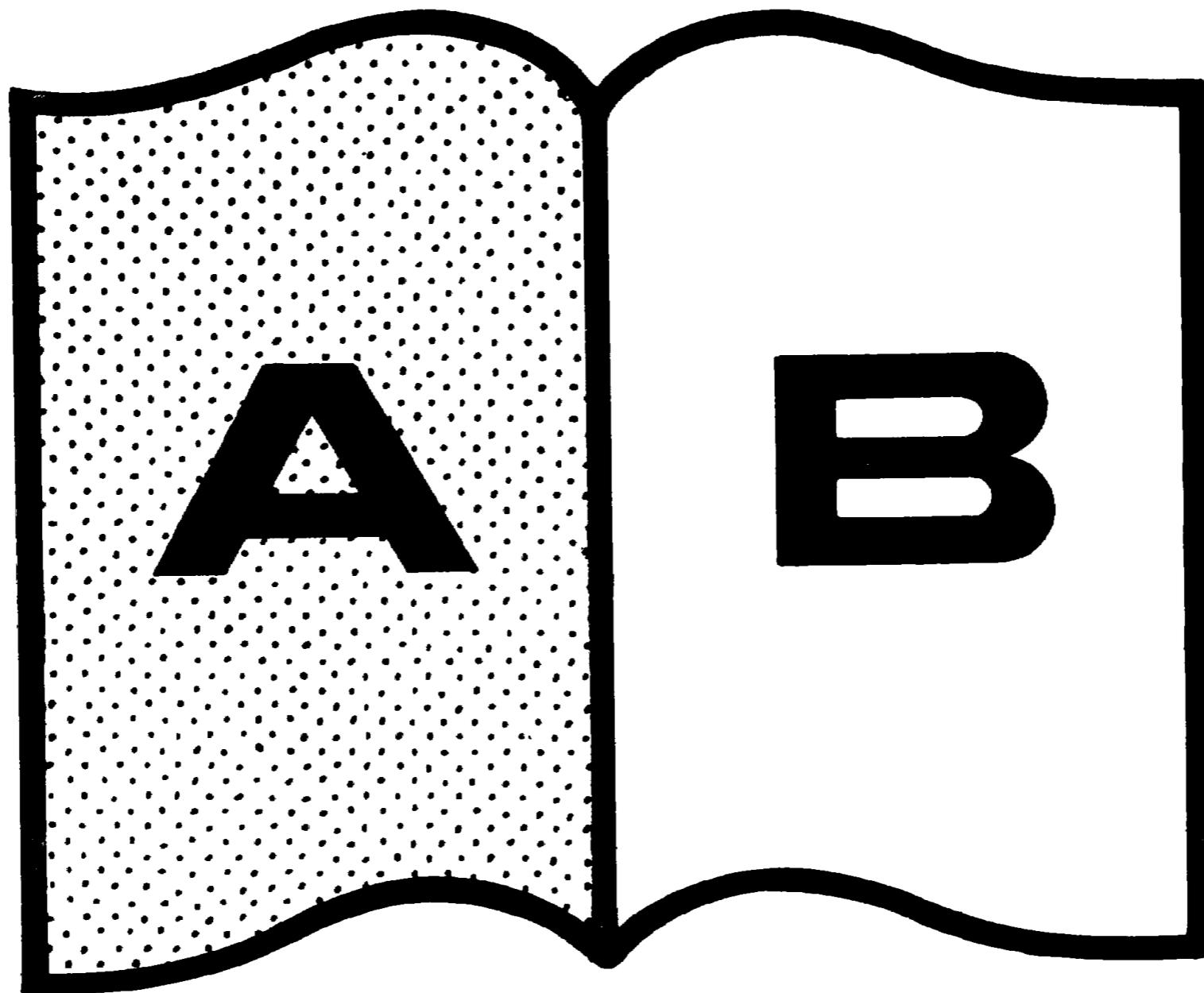
JONATHAN-LEVIATHAN-DES-AIRS

occasionnant au vieux père Neptune des *trames atlantiques*.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DES CHAMPS DE MARS DE FER DE NAPOLÉON LAFITE ET C^o, RUE MICHODIÈRE, 20



Original en couleur
NF Z 43-120-8



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14